FRC 8586A
Case
FRC
16702

Abbé de Courmond

TABLEAU
DES RÉVOLUTIONS
DE
LA LITTÉRATURE
ANCIENNE ET MODERNE.

THE NEWBERRY
LIBRARY

TABLEAU
DES RÉVOLUTIONS
DE
LA LITTÉRATURE
ANCIENNE ET MODERNE;

Par M. l'Abbé DE COURNAND, *Lecteur du Roi, & Professeur de Littérature françoise au Collège Royal.*

A PARIS,

Chez BUISSON, Libraire, hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins, N°. 13.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AVERTISSEMENT.

QUAND j'entrepris cet Ouvrage, je ſavois que M. Denina en Italie avoit traité le même ſujet. Mais notre manière de voir étoit ſi différente, que je crus pouvoir être utile en préſentant ce tableau tel que je l'avois enviſagé, ou pour mieux dire, ſenti; car on ſe tromperoit fort, ſi on regardoit ceci comme un ouvrage d'érudition.

Quelque eſtime que j'aie pour l'érudition véritable, je ſais, & tout le monde le ſait comme moi, qu'il y a cent routes qui égarent dans cette carrière pour une qui mène au vrai but. En fait de littérature ſur-tout, ceux qui ne connoiſſent les chef-d'œuvres des arts que par l'érudition,

ſans avoir le ſentiment de leurs beautés, ſont des juges fort médiocres, pour ne pas dire mauvais. Incapables d'apprécier par eux-mêmes les productions du génie, ils ſe traînent ſur les opinions reçues; & tel eſt le reſpect qu'ils ont pour l'antiquité, qu'il ne leur arrivera jamais de déroger à ce qu'ils trouvent établi : ſi la littérature n'avoit jamais eu que de pareils juges, elle ſeroit encore dans l'enfance.

D'autres entraînés par le torrent de leur ſiècle, & ayant eu ſans ceſſe les oreilles battues de certains jugemens ſur les écrits modernes, ne font que répéter ce qui paſſe de bouche en bouche, incapables également d'ébranler une réputation uſurpée, ou d'en affermir une qui lutte contre la cabale du mauvais goût. Peu d'hommes ſont nés avec ce courage d'eſprit

qui nous fait dire hardiment la vérité; moins encore ont un discernement assez juste pour sentir ce qui est vrai malgré les préjugés de leur siècle.

En fait d'ouvrages d'esprit, c'est le sentiment qui discerne, mais il faut qu'il soit accompagné de lumière & de goût. Ce n'est pas sans raison que les sages nous ramènent toujours aux principes d'utilité générale, & qu'ils veulent que les charmes de l'éloquence & de la poésie aient en vue quelque chose d'intéressant pour l'humanité. Le vrai goût n'est que cela; on le trouve éminemment dans les préceptes qu'Horace a jettés dans tous ses ouvrages. A mesure que la raison des peuples européens s'est perfectionnée, on a senti la justesse des principes de cet ingénieux écrivain; la France, sur-tout, qui les a suivis de plus près, semble être de-

venue pour l'Europe le modèle du vrai goût.

Cependant les richeſſes littéraires ſe ſont accumulées depuis trois ſiècles, & les modernes écrivant beaucoup plus que les anciens, grace à l'invention de l'imprimerie, l'Europe s'eſt trouvée inondée de livres de tout genre ; les uns (c'eſt le plus grand nombre) entièrement dénués de principes de goût, les autres annonçant par leurs titres mêmes de pièces d'éloquence, de poëmes, d'hiſtoires, de contes & de romans, que leurs auteurs auroient dû s'attacher à ſuivre les traces de ceux qui avoient excellé dans ces ſortes de matières.

Si on vouloit rechercher curieuſement cette multitude d'auteurs, on auroit plutôt compté les grains de ſable que la mer pouſſe ſur ſes rivages ; & cependant que de livres

ont été consacrés à ces recherches puériles dont il ne pouvoit résulter aucun avantage pour l'auteur qui se fatiguoit à les faire, ni pour le lecteur qui s'ennuyoit à les lire !

Il faut donc faire un choix pour n'être pas accablé par le poids énorme des livres qui s'accumulent de jour en jour & qui nous forcent d'agrandir nos bibliothèques sans augmenter peut-être de beaucoup la masse de nos connoissances. En littérature surtout, il importe plus qu'on ne pense, de s'attacher aux auteurs classiques qui ont brillé dans différens pays, & dont la réputation s'est fortifiée avec les années, non par les moyens connus de la brigue & des cabales, mais par le suffrage de tous les peuples qui, à la longue, n'élèvent qu'une voix pour préconiser ce qui est véritablement beau, véritablement utile.

Il faut avouer qu'à cet égard les anciens ont un avantage sur nous, c'eſt la preſcription des ſiècles. Homère compte trois mille ans de réputation. Les auteurs de la belle antiquité grecque en comptent au moins deux mille, & les Latins ont cette prérogative qui leur eſt commune avec les Grecs. Ce préjugé ſi favorable aux anciens, ne doit point prévaloir ſur la raiſon qui eſt de tous les tems & qui juge les fautes d'Homère comme celles de Corneille, en payant un juſte tribut de louanges au génie de l'un & de l'autre.

Ainſi point d'admiration excluſive, point de ces préventions aveugles pour les auteurs qui ont vécu à des époques très-reculées; ne nous laiſſons point ſéduire par les honneurs extraordinaires que leurs contemporains leur ont décernés. A la naiſſance

des arts, on étoit moins difficile, & l'enthouſiaſme des peuples devoit avoir plus d'intenſité. Mais à meſure que les nations ſe ſont polies, que les eſprits ſe ſont éclairés, on a reconnu des défauts qu'une eſpèce de religion littéraire empêchoit d'appercevoir, & le génie ſans rien perdre de ſes droits, a été mis à ſa véritable place.

Par-tout où le ſentiment a reconnu les caractères du vrai génie, il a fait ſon choix, & il a dit : voici le tableau d'un grand maître que je ne dois point confondre avec les barbouillages des artiſtes médiocres. Les faux amateurs n'en ont pas moins continué de ranger dans leurs galeries, de mauvaiſes copies à côté d'excellens originaux. Ils n'avoient point l'eſprit d'en faire la différence ; il ſuffiſoit que tel tableau fût de l'école flamande ou de l'école d'Italie.

Il en a été de même pour les livres. Tout ce qui étoit grec & latin d'une haute antiquité, a paru excellent à certains érudits du seizième siècle, comme si du tems de la république d'Athènes & du siècle de Ciceron, il n'y avoit pas eu de mauvais auteurs à Rome & en Grèce, comme il y en avoit en France sous le siècle de Louis XIV. Ce qu'on auroit dû faire dès-lors, & qu'il importe encore plus de faire aujourd'hui, c'est le triage du bon & du mauvais, sans distinction d'époque & de nation, sans respect pour les préjugés reçus, puisque ce sont ces mêmes préjugés qui retardent les progrès de la littérature de plusieurs peuples accoutumés à admirer & à défendre tout haut ce que peut-être ils désapprouvent & condamnent tout bas : du moins nous pouvons le présumer des bons

eſprits de ces nations, & s'ils oſoient parler, peut-être que leur opinion entraîneroit la multitude aſſervie depuis long-tems à une admiration de routine.

Nous avons ſenti que la ſeule manière de rendre notre travail utile au public, étoit de le mettre ſur la voie pour apprécier les auteurs claſſiques de la littérature européenne. Nous nous ſervons de ce mot de claſſique, non dans le ſens qu'on l'emploie dans les collèges, mais pour déſigner tout ce qui a ce degré d'excellence qui fait qu'un auteur eſt des premiers dans le genre où il a écrit.

La littérature ancienne & moderne, réduite à ces élémens primitifs, formée de tout ce qu'il y a eu de plus exquis dans tous les ſiècles, ſe trouve débarraſſée par ce moyen, de

tous les décombres de tant de réputations ruinées, de tant de livres qui n'ont ſurnagé un moment au mépris public, que pour s'y perdre enſuite & s'y noyer à jamais. Un autre avantage que l'on retire de ce choix fait avec ſévérité & avec ſageſſe, c'eſt que l'eſprit s'accoutume à ne prendre qu'une nourriture excellente, loin de ſe jetter indiſtinctement ſur toute ſorte de livres qui ne font que gâter la raiſon & lui ôter de ſes forces.

C'eſt peut-être de toutes les habitudes la plus utile que l'on puiſſe contracter dans la jeuneſſe. L'ame eſt alors une cire molle qui prend toutes les impreſſions des objets qu'on y applique. Si les livres dont on fait alors ſon étude aſſidue, ſont choiſis avec ſoin, s'ils reſpirent le ſentiment de l'honnête & du beau, s'ils peignent en traits de flamme ce qui a

été penſé & ſenti de plus noble & de plus grand, qui doute que le jeune homme ne ſe paſſionne pour ſon auteur, & que ſon ame ne s'aggrandiſſe & ne s'élève avec la ſienne?

Mais ſi au contraire, l'on ſe permet dans ce premier âge toute ſorte de lectures indifféremment, ſi le goût qui n'eſt pas encore formé s'habitue à trouver tout également bon & paſſable, ſi l'on n'eſt point doué de cette ſupériorité d'inſtinct qui fait que l'on rebute ce qui n'a point la ſaveur du génie; alors l'éducation du jeune homme eſt manquée, & il ſe trouve condamné, pour ainſi dire, à ne plus diſcerner l'excellent du médiocre, & à n'apporter qu'un ſentiment foible ou un jugement timide, aux délibérations qu'il forme en lui-même pour prononcer ſur le mérite d'un ouvrage. C'eſt ainſi que tant de bons

eſprits ſe ſont perdus, & qu'après s'être égarés dans le principe, toutes leurs excurſions dans différens genres de littérature, n'ont été marquées que par de faux pas.

Nous avons donc cru rendre un ſervice important à nos lecteurs, que de leur indiquer d'une manière ferme & sûre, les guides qu'ils doivent ſuivre en matière de goût. Nous n'avons pas fait, relativement aux étrangers, comme tant de voyageurs qui les jugent ſans les connoître, & qui ſur la foi de truchemens peu inſtruits, veulent prononcer & ſur la religion & ſur les loix & ſur les mœurs d'un pays.

Aſſez heureuſement placés dans notre première jeuneſſe pour apprendre beaucoup de choſes, ayant un grand loiſir & un plus grand déſir de ſavoir, l'étude des langues devint une

une de nos occupations favorites ; nous commençâmes comme de raiſon par celles des anciens Grecs & Romains. Mais un goût dominant ne nous permettant point d'en demeurer là, à meſure que nous entendions louer à ce qui nous environnoit, d'autres ouvrages & d'autres chef-d'œuvres que ceux des anciens ou des écrivains de notre nation, nous brûlions d'envie d'apprendre la langue où ils avoient été compoſés, déjà perſuadés par le ſentiment & l'expérience, que les traductions ne ſont jamais que des miroirs imparfaits de ces beautés originales & primitives. Ainſi le déſir de lire le poëme du Camoëns que nous ne connoiſſions que par une traduction médiocre, nous fit apprendre le portugais. Les aventures du chevalier de la Manche nous parurent déjà ſi plaiſantes dans la traduc-

tion, que nous n'eûmes point de repos qu'elles ne nous fussent connues dans l'original espagnol.

Nous pouvons en dire autant du roman poëtique de l'Arioste & de la Jérusalem délivrée que nous avions lue d'abord dans la traduction lourde & traînante de Mirabaud, qui n'a cependant pu étouffer les beautés de ces deux ouvrages. D'ailleurs, tout nous invitoit à étudier la langue italienne, si riche, si harmonieuse, l'une des quatre langues méridionales de l'Europe qui sont sœurs & formées avec des modifications plus ou moins marquées qui attestent une origine commune, & donnent à celui qui sait une de ces langues & celle des anciens Romains, beaucoup de facilité pour apprendre les autres. Je ne sais pourquoi on les néglige tant aujourd'hui. Il n'y a pas un siècle qu'elles

étoient preſque généralement cultivées par les gens de lettres. Lorſque la mémoire eſt dans toute ſa force, c'eſt-à-dire, dans la jeuneſſe, ce ſont des richeſſes qui coûtent peu de peine à acquérir, & qui récompenſent d'un plaiſir bien doux, les heures qu'on y emploie.

Pour moi, je penſe que rien n'eſt plus agréable que de lier un commerce ſuivi avec des peuples plus étrangers qu'on ne croit, à nos mœurs & à nos uſages, de ſaiſir leur tour d'eſprit, leurs façons de voir & les nuances de leur caractère, de devenir, ſans ſortir de ſon cabinet, citoyen de Lisbonne au ſeizième ſiècle, époque de la grandeur & de la gloire de la nation portugaiſe, de ſe faire le contemporain des Eſpagnols du règne de Charles-Quint & de Philippe II, tems où l'enthou-

ſiaſme de cette nation a été à ſon plus haut période. Il n'eſt pas moins intéreſſant de ſe trouver au quatorzième ſiècle avec Pétrarque aux bords de Vaucluſe, ou à Florence avec le Dante. Quels tranſports n'excite point dans une ame ſenſible cette première aurore du goût, qui perce les ténèbres dont l'Europe eſt enveloppée! Mais le plus grand charme de ces auteurs eſt perdu pour nous, s'il faut interroger un traducteur pour ſavoir ce qu'ils ont dit.

Les Anglois ſi voiſins de nous ne furent rien moins qu'étrangers à nos premières études. Il étoit naturel de déſirer de connoître la langue d'un peuple ſi riche en littérature. Les difficultés que nous avions à vaincre pour bien entendre leurs poëtes ne nous rebutèrent point; nous en fumes ſuffiſamment dédommagés par

l'élévation de leurs idées & l'énergie de leurs ſentimens.

Geſner rempliſſoit alors l'Allemagne de ſon nom ; ſes idylles & ſes poëmes étoient traduits dans toutes les langues de l'Europe. Quelque facilité qu'il y eût dans la traduction françoiſe d'Hubert, elle ne nous ſatisfaiſoit pas, & malgré les travaux où nous allions nous engager pour ſentir tout le prix de ces productions charmantes, nous pourſuivîmes avec ardeur l'étude de l'allemand qui nous ſervit enſuite à connoître d'autres ouvrages eſtimables de cette nation. Ces langues différentes ont donc rempli une partie de nos loiſirs ; il nous ſeroit impoſſible de rendre le plaiſir que nous avons retiré de cette inſtruction auſſi amuſante que ſolide.

Ce n'eſt point pour faire un vain

étalage de nos études, que nous disons ceci : ce n'eſt pas non plus un exemple que nous voulions propoſer (nous n'avons point cette préſomption), mais nous allons au-devant du reproche qu'on fait quelquefois aux François de juger de ce qu'ils ne ſavent pas. Cette témérité dont les étrangers ſe plaignent ſi hautement, eſt le tort de certains écrivains qui croient que de ſimples traductions ſuffiſent pour trancher ſur le mérite d'un ouvrage qui ne leur eſt connu que par-là.

Mais il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, de prononcer avec connoiſſance de cauſe ſur des auteurs dont on ne ſait point la langue. Cependant que de livres ont été faits, que de jugemens ont été portés ſur des notions imparfaites ou de méchantes traductions ! quelle foi peut-on avoir à des compilations de cette

nature, & que doit penſer un homme éclairé, quand il voit l'ignorance s'arroger ainſi le droit de parler des autres nations ſur des ouï-dire, ſans avoir pris la peine d'étudier leurs langues qui ſeules auroient pu lui donner une vraie idée de leur caractère, de leurs mœurs & de leur génie.

Quant à nous, notre délicateſſe à cet égard a été ſi grande, que nous avons mieux aimé ne point parler de la littérature hollandoiſe dont la langue nous étoit inconnue, que de répéter ce que des hommes très-verſés dans cette littérature, nous en auroient dit; nous pouvions ſans doute nous en rapporter à leur goût & à l'opinion qu'ils avoient des richeſſes de leur pays. Mais nous n'aurions été que les échos de leurs jugemens, & nous aurions prononcé ſur ce que nous

n'étions point à portée de connoître ni de ſentir.

Si l'on nous accuſoit de quelque prédilection pour notre nation (tort bien pardonnable ſans doute), que l'on conſidère avec quelle réſerve nous avons parlé de nos écrivains dans le corps de l'Ouvrage. Nous nous ſommes même interdit en général de citer des auteurs vivans; cependant avec quel avantage ne pouvions-nous pas, ſans craindre d'être taxés de flagornerie littéraire (défaut ſi commun aujourd'hui), faire paroître avec éclat les noms illuſtres qui de nos jours honorent les lettres françoiſes? On auroit vu un grand qu'on peut appeller le Neſtor de notre littérature, tenir le ſceptre du goût, dans la proſe comme dans les vers : toujours élégant, naturel, facile & plein de fineſſe, réuniſſant le double caractère d'Horace & de

Fontenelle, & fait pour servir de modèle à son siècle dans l'art si délicat des bienséances du style. L'auteur de l'Histoire de l'astronomie auroit tenu un rang distingué parmi nos meilleurs écrivains ; & nous n'aurions point passé sous silence la plume savante qui nous a donné l'excellent Dictionnaire des héréſies. L'auteur des Contes moraux & de tant d'articles de littérature si estimés, auroit figuré dans ce tableau : notre théâtre n'auroit point paru aussi dépourvu de talens qu'on voudroit nous le faire accroire, nous aurions placé avec honneur les tragédies de Warvick, d'Hypermnestre & d'Œdipe chez Admète, à côté d'autres ouvrages qui entretiennent les espérances de la nation ; & ce n'est pas le seul mérite que nous aurions eu à remarquer dans leurs auteurs.

Que n'aurions-nous pas pu dire de cette traduction des Géorgiques, la ſeule traduction en vers, d'un ouvrage ancien, qui ſe liſe dans notre langue, & de ce poëme des Jardins qui fixe agréablement ſur la toile poëtique, des sîtes pittoreſques que le caprice & la mode renverſent tous les jours ?

Le peintre des Saiſons auroit eu part à nos hommages; aſſez heureux pour avoir rendu avec grace & avec nobleſſe, des détails champêtres qui ſemblent fuir la légèreté françoiſe & ſe refuſer à la langue & au génie de la nation.

Nous n'aurions point oublié le ſage écrivain de l'Hiſtoire de Charlemagne & de tant d'ouvrages ſi avantageuſement connus du public. Sa plume noble & facile s'eſt exercée ſur bien des ſujets, & le goût le

plus pur l'a toujours guidé dans ſes compoſitions.

Notre littérature qui ſe conſole par les biens qui lui reſtent, de ceux qu'elle a perdus, regrettera long-tems cet abbé Arnaud, homme de génie, qui laiſſe à juger par le peu de morceaux qui ſont ſortis de ſa plume forte & brillante, combien il étoit nourri de la belle antiquité, & voyoit profondément dans les arts.

Les lettres ont eu dans l'abbé Millot, un écrivain laborieux & utile qui ſembla ne vivre que pour rendre plus faciles les moyens de l'inſtruction, & mit une grande partie des connoiſſances hiſtoriques à la portée de tout le monde, par d'excellens Elémens.

Tant de pertes récentes & ſoudaines dont l'énumération ſeroit trop longue & trop douloureuſe, ſont faites pour donner de véritables regrets aux amis

des lettres. C'eſt aux talens naiſſans & dont le public eſpère beaucoup, à redoubler d'efforts pour ſoutenir la gloire de la nation. S'ils ſont animés d'un ſincère amour des lettres, ils ne manqueront ni de conſeils ni de modèles.

Qu'à l'étude de nos meilleurs écrivains, on joigne celle des anciens trop abandonnée aujourd'hui. Nous avons des traductions excellentes pour en faciliter l'intelligence ; il faut ſecouer la pouſſière qui les couvre, & ne pas ſe priver de ces reſſources ſi utiles, ſur-tout dans le premier âge. Il eſt encore des hommes aſſez paſſionément épris de l'antiquité, pour s'épuiſer de fatigues & de veilles à nous en tranſmettre les chef-d'œuvres dans des traductions auſſi fidelles qu'élégantes ; & c'eſt ici le lieu d'acquitter la dette de la nation envers

le traducteur infiniment eſtimable des orateurs grecs.

Je ne veux pas pouſſer plus loin cette analyſe de nos tréſors littéraires, je ne finirois jamais. Ici il faut être ſobre de louanges, parce que depuis long-tems on accuſe les gens de lettres de ne les point épargner. J'allois parler de l'hiſtorien de l'académie des ſciences, qui d'une balance égale, ſait peſer tant de mérites divers, & qui répand avec diſcernement les fleurs du goût ſur les productions du génie ; j'aurois cité les éloges de la Fontaine & de Molière, tracés par une main élégante qui a connu le ſecret des écrivains du ſiècle dernier: j'allois rappeller ce charmant poëme des Diſputes qu'on ſait par cœur quand on l'a lu une fois ; mais il faut s'arrêter & craindre de bleſſer la modeſtie des auteurs qui renfer-

ment leurs ouvrages dans leur portefeuille avec tant de titres pour les produire au grand jour.

Quant à l'écrit que je ſoumets aujourd'hui au jugement du public, j'oſe dire que j'ai examiné avec le plus grand ſoin les richeſſes littéraires des différentes nations qui en forment les chapitres, & que je n'ai arrêté mon opinion ſur ce qu'il en falloit penſer, qu'après l'avoir long-temps & mûrement diſcutée. Ce n'eſt pas que je n'euſſe pu quelquefois m'en tenir au jugement que le ſentiment m'avoit dicté dès la première lecture. Ces lumières là ſont plus vives, parce qu'elles ſont ſoudaines. Mais il faut de la maturité & du tems pour ſe décider à donner ſes opinions, quand on y attache quelque importance; encore n'eſt-ce qu'en tremblant que l'on en court le haſard. Je puis m'être

ſouvent trompé; mais je n'ai jamais été de mauvaiſe foi. Cela pourra me faire trouver grace auprès des lecteurs indulgens qui jetteront les yeux ſur cet ouvrage.

TABLE

DES CHAPITRES.

Vues générales, page 1
Chapitre I. *De la Grèce*, 32
Chap. II. *Des Latins*, 63
Chap. III. *De l'Italie*, 93
Chap. IV. *De l'Eſpagne*, 133
Chap. V. *Du Portugal*, 152
Chap. VI. *De la France*, 170
Chap. VII. *De l'Angleterre*, 240
Chap. VIII. *De l'Allemagne*, 272
Chap. IX. *Des autres Nations de l'Europe*, 287
Chap. X. *Des Arabes*, 296

Fin de la Table.

ERRATA.

Page 3, *ligne* 8, cent de leurs ſemblables, *liſez* ceux de

Pag. 8, *lig.* 23, étoient attachées, *liſ.* étoit attaché.

Pag. 9, *lig.* 1, on ne ſut, *liſ.* on ne fut.

Pag. 25, *lig.* 6, erreurs imaginaires, *liſ.* terreurs imaginaires.

Pag. 48, *lig.* 24, tous les barrières, *liſ.* toutes les barrières.

Pag. 52, *lig.* 2, ne démentoit cette, *liſ.* ne démentoit point cette.

Pag. 55, *lig.* 21, à gloire du génie, *liſ.* à la gloire du génie.

Pag. 56, *lig.* 16, à compiler, *liſ.* à compaſſer.

Pag. 68 *lig.* 5, ſe trouva, *liſ.* ſe trouve.

Ibid. lig. 24, injuſtement, *liſ.* ſi juſtement.

Pag. 118, *lig.* 5, dans le quinzième ſiècle, *liſ.* dans le quatorzième.

Pag. 144, *lig.* 9, Lopès de la Véga, *liſ.* Lopès de Véga.

Pag. 177, *lig. dernière*, qu'ils, *liſ.* qu'il.

Pag. 185, *lig.* 20, ſeulemet, *liſ.* ſeulement.

Pag. 188, *lig.* 6, Deſporte, *liſ.* Deſportes.

Pag. 288, *lig.* 17, ne connoiſſent, *liſ.* ne connoiſſant.

TABLEAU

TABLEAU
DES RÉVOLUTIONS
DE LA
LITTÉRATURE
ANCIENNE ET MODERNE.

VUES GÉNÉRALES.

EN traçant ce tableau de la littérature ancienne & moderne, je me ſuis donné à moi-même un grand ſpectacle, qui, je crois, ne ſera point indifférent pour le lecteur. Y a-t-il rien en effet de plus propre à intéreſſer l'eſprit, que les changemens arrivés dans le génie des nations, les progrès des arts chez les unes, leur déca-

dence chez les autres ; la naiſſance de ces mêmes arts, les variations qu'ils ont éprouvées, les moyens qui les ont conduits à leur perfection, & les cauſes qui les en ont fait décheoir ? Il eſt difficile de préſenter un point de vue qui réuniſſe plus d'objets, & qui attache davantage.

Si l'on remonte à l'origine du monde, on verra que les hommes ont dû s'occuper d'abord de leurs beſoins phyſiques ; les beſoins de l'eſprit ne ſont venus qu'après. Les hiſtoires les plus anciennes que nous ayons, nous montrent les hommes au ſortir du ſein de la nature, cherchant à ſe faire des arts de première néceſſité. Le deſir d'avoir une proie leur indique les moyens de s'en ſaiſir ; ils inventent des armes pour la chaſſe, ils trouvent des ruſes pour ſurprendre les quadrupèdes & les oiſeaux ; l'avidité cherche les poiſſons au fond des rivières & de la mer avec des lignes & des filets ; l'induſtrie apprivoiſe & réunit des troupeaux ; l'agriculture force la terre à donner certaines productions plus utiles à la ſubſiſtance de l'homme ;

le commerce, par un heureux échange de marchandiſes, attire dans un pays les richeſſes d'un autre, & lui porte les ſiennes à ſon tour. Les hommes, dans cette multiplicité de travaux, oublient preſque qu'ils ont une ame capable de ſenſations douces & fortes, qui peuvent être excitées à volonté par cent de leurs ſemblables, nés avec plus d'éloquence & de génie ; ils ignorent le charme de l'imitation qui préſente, ſous un ſeul coup-d'œil, ce qui nous a le plus agréablement flattés dans le ſpectacle de la nature. Ils ne ſavent pas que d'inſtructions peut renfermer le récit bien fait des événemens paſſés, que d'agrémens naiſſent de la morale traitée par des mains habiles ; ils n'ont ni éloquence, ni poéſie, ni hiſtoire, ni livres de mœurs.

Peu-à-peu les yeux s'ouvrent, & en regardant autour de ſoi, on voit que tout eſt ſuſceptible d'être dépeint, puiſque tous les hommes ont une imagination, un eſprit, un cœur qui réfléchit les objets. Les langues, ce moyen unique pour fixer les idées,

ſe forment & deviennent l'inſtrument dont le génie ſe ſert pour ſe faire entendre aux eſprits. On invente des caractères, qui aſſujettiſſent la penſée ſous des formes différentes : ici plus reſſerrée, elle marche avec meſure, ſe captive ſous certaines règles, conſulte l'oreille, ce juge ſévère de l'harmonie, & l'on voit naître les vers : là elle prend plus de développement & d'étendue, aſpire à une plus grande clarté, ne paſſe point légèrement ſur les idées intermédiaires, & évite à l'eſprit la fatigue de ſuppléer ce que le poëte avoit omis. La proſe paroît d'abord plus ſimple, enſuite revêtue de pompe & de grâce. Les différentes manières d'écrire s'établiſſent par la diverſité des eſprits, dont les uns voient avec plus de vivacité, les autres avec plus de ſang-froid. Mais déjà on ſent qu'il eſt toujours néceſſaire de bien voir.

Que la poéſie ſoit née à la campagne ou dans les villes, toujours eſt-il certain qu'elle eſt le réſultat de la ſociété perfectionnée, des hommes raſſemblés entr'eux, liés par le beſoin & par le plaiſir, vive-

ment épris des charmes de la vie ſociale, & rebutés des horreurs d'un état où chacun étoit ſon maître & ſon juge. Dès qu'il y eut des magiſtrats chargés de maintenir les premières loix, de veiller à leur obſervation, & de punir les infracteurs, la ſociété acquit plus de conſiſtance, & les ames bienveillantes purent travailler à donner des mœurs plus douces à leurs ſemblables. Le chant, ſi naturel à l'homme, fut perfectionné par de telles ames, ils le revêtirent de préceptes & d'images qui intéreſſoient le cœur ; ils furent les légiſlateurs des mœurs, s'il faut en croire le témoignage de l'antiquité. Ils changèrent les forêts en gras pâturages, firent naître les moiſſons ſous les mains de l'homme laborieux & content. Ils charmoient, par le chant, l'ennui de ces pénibles travaux, ils en montroient le fruit dans les douces unions ſociales, dans les jouiſſances d'une vie paiſible, bien préférable à l'agitation & aux alarmes de la guerre.

Le ſpectacle des champs défrichés & embellis par leurs mains, dut affecter

délicieuſement les premiers hommes. Que falloit-il pour être poëte ? Sentir & peindre : l'un étoit plus facile que l'autre ; mais il eſt aiſé de peindre quand on ſent vivement. Auſſi les peintres ne furent point rares, & les premières idilles furent des chanſons que chacun compoſoit dans ſa famille, ſelon qu'il étoit inſpiré, ramenant toujours les images des champs dans ſes vers, comme ce qui le touchoit de plus près, & ce qui plaiſoit davantage au petit peuple qui l'environnoit. De-là cette ancienne poſſeſſion où eſt la poéſie, de nous entretenir des travaux & des objets de la campagne. Même en célébrant la guerre, Homère & Virgile s'y repoſoient avec complaiſance ; il leur reſtoit au moins cela d'une ſociété dégradée qui avoit perverti les hommes, que les anciens poëtes avoient réformés. Au milieu du carnage des batailles, ſe préſentoit une comparaiſon priſe de la nature & des champs, comme pour rappeler à l'homme qu'ils ſont l'aſile des mœurs pures, & le modèle de la belle poéſie.

Il ne faut point chercher autre part que chez les Grecs l'origine de l'art des vers. Car ſi tous les peuples en ont eu à leur manière, ſi l'on a trouvé des poëtes dans les glaces de la Norwège, dans le Canada, & même dans le Groenſland, que ſont ces productions informes, en comparaiſon des premières poéſies des Grecs ? L'Egypte, tant vantée par ſa ſageſſe & ſa civiliſation, n'eut point de poëtes dont les ouvrages ſoient parvenus juſqu'à nous. Les Egyptiens avoient cependant des chants. Les Chinois en ont auſſi, & même des poëmes entiers d'une haute antiquité. On en peut dire autant des Arabes & de beaucoup de nations de l'Orient. Nous ſavons que la poéſie étoit cultivée chez les druïdes, que les bardes du nord excitoient les guerriers aux actions hardies & généreuſes, par des chanſons, dépoſitaires des exploits de leurs ancêtres. Mais les Grecs ſeuls nous ont conſervé ce que les autres peuples ont laiſſé perdre. Ils ont pouſſé plus loin qu'eux l'art de peindre la penſée & le ſentiment en lan-

gage mesuré, ils ont mis dans leurs vers toute la nature en harmonie.

Il n'y a pas eu d'autre cause du progrès de l'art parmi eux que leur génie même. Nous ne lisons nulle part qu'Hésiode ait eu des encouragemens des princes & des riches de son temps. On sait la vie pauvre & errante qu'Homère menoit dans la Grèce; nul troubadour ne fut aussi malheureux que lui, & cependant la nature est si belle & si riante dans ses vers, qu'on le croiroit nourri dans cette opulence qui peut tout peindre avec grâce, parce qu'elle jouit de tout avec profusion.

Mais, quand les lettres eurent pris plus de force, & que de grands Etats les eurent adoptées, qu'Athènes fut gouvernée par des orateurs, & qu'elle attira toute la Grèce à son théâtre; quand les disciples de Socrate furent devenus les modèles de l'art d'écrire, & les premiers hommes de leur nation, on se jetta en foule vers les lettres, à la culture desquelles étoient attachées tant de gloire & de si flatteuses récompenses. Le goût des arts devint un

goût général ; on ne fut plus rien quand on n'avoit point orné son esprit, & les Grecs commencèrent alors d'avoir une littérature, c'est-à-dire, un dépôt de connoissances, amassé par un certain nombre de citoyens, pour l'instruction & l'avantage de tous.

Voyez la Perse, voisine de la Grèce, par ses Etats si étendus & si florissans. Elle ne fit rien pour les lettres ; elle se borna à la culture des arts de luxe & à la recherche de nouveaux plaisirs ; il sembloit que la molleſſe du climat & l'abus des superfluités de la vie n'eût laissé aucun esprit à cette grande nation. Il s'écoula plusieurs générations d'hommes sans qu'elle empruntât aucune connoissance agréable de ses voisins si ingénieux & si polis. Cependant la Perse étoit un pays policé, dont l'administration étoit ferme autant qu'elle peut l'être dans un Etat despotique ; mais le mépris qu'elle faisoit des arts & des lumières des Grecs, l'achemina peu-à-peu vers sa ruine, lorsqu'Alexandre, muni de toutes les connoissances de la Grèce,

ſoutenu par une armée de trente mille hommes, pénétra dans l'intérieur de la Perſe, & renverſa dans une bataille ce coloſſe d'une grandeur effrayante.

La Perſe ne fut pas le ſeul grand Etat de l'antiquité, qui ne fit rien pour les lettres. La Macédoine elle-même ſembla les dédaigner depuis la mort d'Alexandre. Elles fleurirent un moment en Egypte, ſous les Ptolémées ; mais on peut dire que les monarchies leur furent moins favorables que la liberté ; tant les ſucceſſeurs d'Alexandre entendoient mal leurs intérêts ! Il n'en fut pas de même des rois de Sicile, plus anciens qu'eux, & appliqués à attirer les arts & les ſavans dans leur île ; auſſi lui donnèrent-ils un éclat prodigieux ; la Sicile dans ce temps-là attira les regards de tout l'univers.

Rome, plus éclairée que ne l'étoient communément les Etats anciens, quand elle eut un maître dans Auguſte, elle eut en même-temps un zélé protecteur des lettres. Le goût du prince contribua au règne des arts ; il s'y connoiſſoit, & il

étoit trop habile pour n'en pas ſentir toute l'importance. Si ſes ſucceſſeurs avoient penſé comme lui ; s'ils avoient conſervé les établiſſemens fondés pour les ſavans ; ſi au lieu de les perſécuter comme ils firent, ils avoient continué de les attirer à leur cour, de les conſulter ſur les choſes qui étoient de leur reſſort, il eſt probable que le gouvernement ſe ſeroit bien évité des fautes, & auroit reculé l'inſtant de la décadence de l'empire.

C'eſt en quoi la ſageſſe de Louis XIV a été admirable. Il a formé des académies, c'eſt-à-dire, des compagnies de gens éclairés, qui ſont dans l'Etat des dépôts vivans des connoiſſances humaines, le foyer des lumières de la nation, d'où les rayons ſe répandent à toute la circonférence. Les avantages de ces corps ont été ſi bien ſentis que tous les Etats de l'Europe ont voulu en avoir à notre exemple. C'eſt ce qui fait que l'Europe eſt aujourd'hui dans un degré de civiliſation, de lumières & de grandeur, dont on ne ſe ſeroit point douté il y a un ſiècle, quand on auroit eu toute

la ſagacité imaginable pour lire dans l'avenir.

Comparez l'état de l'antiquité à celui-là, vous ſerez étonné de la différence. Quelques parties éclairées qui s'obſcurciſſent, à meſure que d'autres s'éclairent à leur tour ; les ténèbres répandues ſur la plus grande partie des pays connus & fréquentés par les Grecs & les Romains ; point de communication de lumières entre des Etats voiſins & liés d'intérêts ; des barrières inſurmontables oppoſées au ſavoir, par la barbarie des peuples & l'ignorance des princes ; l'eſprit militaire & le goût des plaiſirs, incompatible chez la plupart avec les arts de l'eſprit & les moyens de civiliſation ; il ſembloit qu'un génie, ennemi du genre humain, étoit par-tout pour croiſer les opérations de la penſée, & déconcerter les efforts des ſages, qui n'avoient pas ſeulement en vue leur patrie, mais le bien général des peuples. Platon & Xénophon, dont les ouvrages inſtruiſent aujourd'hui toutes les nations ; Hérodote, qui avoit voyagé chez tant de peu-

ples ; Thucydide, qui dans une ſeule hiſtoire, avoit ouvert une école de politique à tout l'univers, ces grands hommes n'étoient connus que dans Athènes & dans la Grèce. Une indifférence ſtupide étoit le triſte appanage des autres nations ; mais les Romains eurent le bon eſprit d'étudier les Grecs, dès qu'ils leur furent connus ; ils les imitèrent même avec ſuccès ; l'Europe ſembla s'affranchir des préjugés de l'ignorance & des chaînes de la barbarie. Malheureuſement que cet état ne fut pas de longue durée.

Voici, ce me ſemble, quel fut le tort des Romains. Ils donnèrent trop aux arts d'agrément, & pas aſſez à l'eſprit de philoſophie. Une multitude de poëtes & d'orateurs, peu d'hommes curieux des ſciences naturelles, que la poéſie & l'éloquence auroient également embellies. Les Romains étudièrent les livres des Grecs ; mais ils ne ſuivirent point la marche de cette nation curieuſe & toujours avide de nouvelles connoiſſances. Lorſqu'Alexandre parcouroit le monde en conquérant, il

menoit avec lui des philoſophes, des hiſtoriens, des médecins, des juriſconſultes, des ſavans de tout genre. On fixoit dans des mémoires les choſes qui frappoient le plus dans les pays où l'on paſſoit ; le globe s'étendoit aux yeux des Grecs, à meſure qu'ils apprenoient à le mieux connoître ; tous les détails étoient ſaiſis par différentes perſonnes qui s'étoient occupées d'une ſcience particulière, & qui y rapportoient les nouvelles choſes qu'elles voyoient. Mais les proconſuls Romains, quelquefois gens d'eſprit, plus ſouvent hommes faſtueux & livrés à leurs plaiſirs, dédaignoient de s'enquérir des peuples qu'ils dépouilloient ; s'ils parcouroient leurs provinces, c'étoit pour les ravager, & non pour s'inſtruire. Ils avoient pour les nations ce mépris que donne l'orgueil d'une puiſſance irréſiſtible, & l'ignorance étoit chez eux le fruit de l'autorité. Pour un Pline l'ancien, qui élevoit le monument ſublime de l'hiſtoire naturelle, que d'Othons voluptueux, que de Vitellius appeſantis par la bonne chère & par la débauche !

Les lettres, les sciences ne gagnoient point à de tels gouverneurs. Les lumières lointaines ne pénétrèrent point jusqu'à Rome; ainsi, les voyages, les dépenses des proconsuls, leur séjour dans les provinces étoient perdus pour le genre humain.

Il est à présumer que s'il étoit venu dans l'esprit des empereurs ou de leurs favoris, d'établir des compagnies savantes, semblables à celles qui sont aujourd'hui en Europe, l'empire auroit été mieux connu, l'autorité se feroit adoucie dans les provinces, & les lumières auroient corrigé jusqu'à certain point les vices d'un mauvais gouvernement. Mais il n'entroit point dans le génie des Romains de voir autre chose que le grand art de la guerre qui leur avoit soumis les peuples, & les maintenoit dans l'obéissance. Les empereurs, livrés à leurs affranchis, qui étoient les ministres de ce temps-là, ne portoient point leurs vues aux choses grandes & utiles; l'intérêt du moment déterminoit leur instinct, qui n'avoit d'activité que pour l'oppression & pour les plaisirs. Quand Auguste auroit fondé des

établiſſemens littéraires, faits pour avoir une certaine durée, croit-on qu'ils ſe fuſſent maintenus ſous le règne jaloux de Tibère, l'atrocité capricieuſe de Caligula, l'imbécillité de Claude, les cruautés extravagantes de Néron, la férocité de Domitien ? D'ailleurs, qui ne voit que les meilleurs empereurs eux-mêmes ne pensèrent point à conſolider le règne des lettres, puiſque ſous les Trajan, les Adrien, les Antonin, princes éclairés & bons, il n'y eut rien qui annonçât le déſir de les réveiller de leur aſſoupiſſement, ou de prévenir leur prochaine décadence ?

Tacite avoit bien raiſon de dire, qu'il n'eſt pas auſſi facile de rétablir les arts que de les affoiblir & de les détruire. Les lettres ne ſe relevèrent point des coups que les mauvais empereurs leur portèrent : grande leçon pour les princes qui, ſans avoir deſſein de les ruiner, ne les encouragent pas !

En vain à leur renaiſſance, l'enthouſiaſme des peuples ſe ſeroit déclaré pour les hommes qui perçoient la nuit profonde de l'ignorance,

l'ignorance, & en faiſoient ſortir le jour de la vérité; en vain, ces génies bienfaiſans, que l'on oublie parce que d'autres génies plus heureux leur ont ſuccédé, ſe ſeroient donné des peines infinies pour tirer du chaos les monumens d'Athènes & de Rome; en vain ils auroient fait des efforts inouis pour amener leurs idiômes groſſiers & informes à dire des choſes ingénieuſes & raiſonnables; l'Europe ſeroit peut-être encore barbare, ſi leurs travaux n'avoient été protégés.

Un Fréderic en Italie, un Charles V en France, un Alphonſe dans l'Arragon & dans la Caſtille, un dom Henri dans le Portugal, un Edouard III en Angleterre, les Raimond-Berenger en Provence, ſe déclarèrent les amis des lettres & de ceux qui les cultivoient. Malgré les clameurs de l'envie, les jalouſies de leurs cours, l'oppoſition de l'ignorance & la réſiſtance du faux-ſavoir, ils ſentirent qu'ils alloient donner une nouvelle forme à leurs Etats, en encourageant des arts faits pour embellir la vie humaine. Comme

ils ne vouloient point de leurs peuples une obéiſſance paſſive, mais raiſonnable; ils fermèrent les yeux ſur les ſuites que le préjugé attribuoit au progrès des lumières & du ſavoir; ils ne doutoient pas que leur autorité ne fût plus sûre, lorſque les eſprits ſeroient occupés & les mœurs adoucies par le commerce des arts. L'ignorance avoit vingt fois ébranlé leur trône, la ſcience devoit l'affermir.

Il faut dire à la gloire des princes François, qu'aucune cour d'Europe n'eut un plan auſſi ſuivi pour faire fleurir les lettres que la cour de France. Il ne faut point remonter juſqu'au règne de Charlemagne, & chercher péniblement ce que firent pour les lettres ſes ſucceſſeurs, qui ne firent rien. Mais ſous la troiſième race de nos rois, dès le règne de Louis-le-Gros, nous voyons l'Univerſité de Paris devenir le rendez-vous de tous les eſprits de l'Europe qui veulent s'inſtruire. Saint Louis protège les lettres, & attire à ſa cour les ſavans nationnaux & étrangers qu'il daigne ſouvent honorer de ſa fami-

liarité. Aucun de ſes ſucceſſeurs ne peut paſſer pour avoir négligé les lettres, bien loin de les avoir haïes ; les encouragemens qu'on leur donne ſemblent dès-lors faire partie des ſoins du Gouvernement. Charles V jette les fondemens de la bibliothéque royale : de loin en loin on apperçoit toujours quelque diſtinction pour les lettres ; enfin, François premier en eſt proclamé le père par la voix du peuple, & le royaume va toujours en augmentant de proſpérité.

On doit croire que les lettres ont ſingulièrement influé ſur cette proſpérité conſtante. Ce ſont elles qui ont donné, dans les temps difficiles, des adminiſtrateurs éclairés, des négociateurs habiles, dans tous les temps, ce mouvement rapide qui eſt devenu l'eſprit françois, qui a poli les mœurs, animé le goût, développé les talens en tout genre d'une nation auſſi vive que ſpirituelle. Les François ne ſont pas d'aujourd'hui en poſſeſſion de donner le ton à l'Europe pour les arts & la politeſſe des mœurs. Il a fallu des ſiècles pour ré-

pandre dans le royaume cette civiliſation générale, pour y établir cette facilité, ce liant de caractère, qui rend le François concitoyen de tous les péuples, tolérant pour leurs préjugés, acceſſible à leurs mœurs, capable de ſe plier à toutes les formes de la vie humaine, de ne ſe trouver étranger nulle part, pas même chez les peuples ſauvages, qui ne croient pas pouvoir faire un plus bel éloge du François, que de dire qu'il eſt un homme comme eux. Les Grecs étoient peut-être trop enthouſiaſtes de leur pays; les Romains portoient par-tout leur fierté preſque inſolente. Il n'étoit pas encore arrivé qu'une grande nation toute entière, ſans ſe trop eſtimer, ſût rendre juſtice à ſes voiſins, adopter leurs uſages, même dans des choſes indifférentes, lorſqu'elle s'apperçoit qu'ils valent mieux que les ſiens; ſe dépouiller de ce préjugé, ſi ſouvent funeſte à l'humanité, de ne rien voir de bien que dans ſa patrie, de n'apprécier les choſes que par les vues baſſes de l'intérêt de nation, & de ſe laiſſer dicter ſes

jugemens par la prévention plutôt que par la raiſon.

Tel a été l'effet des lettres pour civiliſer la France. Ce ſont elles qui ont formé l'eſprit nationnal, & répandu même parmi le bas-peuple une foule d'idées raiſonnables & de ſentimens juſtes des choſes qui, dans d'autres pays, ne ſe trouvent que dans les livres. L'étranger étonné ſe demande ſouvent, pourquoi cette douceur univerſelle, cette compatibilité d'humeur qui règne dans toute la ſociété d'un grand peuple. C'eſt que la morale de l'homme vivant avec ſes ſemblables, ayant beſoin de ſupport, & deſtiné à en ſervir à autrui, cette morale qui a fondé les premières ſociétés, a été plus cultivée en France que par-tout ailleurs. Les livres, les théâtres, l'exemple, ne diſent point autre choſe ; tout ſemble avoir concouru à établir ce règne des mœurs bien différentes des mœurs pures, qui ſont du reſſort d'une morale plus relevée.

Si les lettres ont influé ſur la proſpérité de l'Etat, la proſpérité de l'Etat à ſon

tour a influé sur les lettres. Il est certain qu'elles ne brillent dans tout leur lustre que dans les nations florissantes, parce qu'elles ont alors beaucoup d'objets de comparaison, beaucoup d'idées, beaucoup de rapports à saisir, & que d'ailleurs l'opulence, le sentiment de ses forces, la considération dont un peuple jouit, donnent au génie une fierté, une élévation qui ne se trouve pas chez les peuples dégradés & avilis. La Grèce étoit puissante & victorieuse lorsqu'Homère chantoit ses poëmes; Anacréon vivoit à la cour de Polycrate, tyran de Samos, & l'un des plus grands princes de ce temps-là. Les tragédies de Sophocle & d'Euripide se jouoient sur le théâtre d'Athènes, toute glorieuse encore de ses triomphes sur les Perses. Virgile & Horace appartenoient à un peuple dominateur des nations, & ils pouvoient à peine trouver des images assez grandes pour peindre ce qu'ils voyoient. La pompe du style de Cicéron nous étonne; Rome nous eût bien étonnés davantage. Corneille & Racine,

Boſſuet & Fénélon écrivoient pour une nation raſſaſſiée de victoires & de louanges. Le Camoëns élevoit ſon génie à la hauteur des hommes de ſa nation, dans le temps que Liſbonne étoit un monde, & l'Inde une de ſes provinces.

La République de Florence donna dans les jours de ſa ſplendeur, un caractère à la langue toſcane. La poëſie, l'hiſtoire, la politique, & l'art de narrer, y furent cultivés avec ſuccès. Si d'autres genres ne le furent pas avec le même avantage, c'eſt que la liberté n'eut pas le temps de mûrir les fruits qu'elle avoit produits.

Nous remarquerons ici en paſſant, que l'ariſtocratie eſt moins favorable aux lettres que la démocratie & le gouvernement monarchique. On en devine aſſez la raiſon. Dans l'ariſtocratie, les nobles ſont trop en garde contre la liberté de penſer & d'écrire. Ce gouvernement eſt ombrageux & défiant, parce qu'il craint tout du peuple & des entrepriſes de ſes propres membres. La démocratie, au contraire, a beſoin d'être ſans ceſſe éclairée par les gens

de lettres, les orateurs, les hommes d'état, qui empêchent une populace aveugle de s'égarer. La monarchie, qui a tant de moyens pour agir, a également besoin de bons yeux pour la conduire. Les lettres lui sont nécessaires, parce qu'elles forment la route de lumières sur laquelle le gouvernement doit marcher. Si le prince se privoit du secours des lettres; si de mauvais conseillers lui inspiroient des préventions contre ceux qui les cultivent, les moyens de bien voir deviendroient plus rares, & ceux de bien faire encore plus. C'est du choc des opinions que naît la vérité sur des matières fort incertaines, comme celles de la politique & de l'administration. On ne sauroit trop favoriser les hommes qui s'en occupent, ceux qui travaillent à perfectionner la législation, à rendre les peuples meilleurs, à amuser d'une manière utile, la multitude à qui il faut toujours un aliment, des délassemens honnêtes, des plaisirs calculés d'après les intérêts combinés de l'esprit & du cœur.

Mais, pourquoi les lettres ont-elles des temps de repos où les esprits ne produisent plus, où les nations semblent s'être épuisées par une trop grande fécondité ? C'est que le découragement est souvent occasionné par des erreurs imaginaires, par la foiblesse des gens en place, qui font tomber sur les lettres la vengeance où les portent leurs ressentimens particuliers. L'imprudence, la malignité de quelques écrivains, malignité souvent infructueuse envers les dépositaires du pouvoir, a attiré aux lettres des persécutions dont elles ont eu de la peine à se rétablir. En quoi on ne sait ce qui doit affliger le plus, de la pusillanimité de ceux-là, ou de l'indiscrétion de ceux-ci. Quand on aime les lettres, & qu'on en suit la carrière avec honneur, on se garde bien de souiller sa plume par des libelles, par ces diffamations ténébreuses, qui ne font qu'irriter sans corriger, & dont l'effet ordinaire est d'aigrir, contre l'art d'écrire, l'homme puissant qui en devient le jouet ou la victime.

Mais ces fautes particulières de quelques auteurs, ſouvent mépriſables, n'empêcheront point l'homme d'état, vraiment eſtimable, d'aller au bien la tête levée, ſans craindre la cenſure des méchans, ſans outrager les lettres dont ils abuſent, en leur imputant les bleſſures qu'il en reçoit. Eſt-ce que le cardinal de Richelieu ſe dégoûta de les protéger, parce qu'il fut ſouvent le but des traits de certains auteurs gagés par ſes ennemis, & acharnés à flétrir ſes mœurs ou ſon adminiſtration? Au contraire, il ſe fit un parti puiſſant dans les lettres en comblant de bienfaits ceux qui étoient en état de le venger de ſes calomniateurs, & il oppoſa un corps formidable de défenſeurs à la malice de ſes envieux. Ce qui eſt impardonnable dans un homme en place, c'eſt de montrer un dédain faſtueux, ou une indifférence ſtupide pour les talens. S'il ne fait rien pour eux, quand il en a le pouvoir, on peut l'accuſer avec raiſon d'être l'ennemi des lettres; & s'il s'eſtime aſſez lui-même pour être ſenſible au jugement de l'avenir, il doit redouter

cette postérité sévère qui ne l'épargnera point, & même la cessation de sa faveur; car c'est là que commence souvent pour lui la postérité.

Une autre attention que doit avoir le gouvernement, c'est d'encourager les lettres à proportion de l'utilité dont elles sont à l'Etat. Tout ouvrage qui se présente sous les apparences de l'instruction, mérite d'être examiné avec soin, pour s'assurer du degré d'avantage qui en résulte. Si on récompense de vaines compilations, comme on feroit des découvertes importantes & des vues nouvelles; si l'intrigue régle l'ordre des récompenses; l'effet le plus naturel que cela doit produire, c'est le découragement, & des plaintes contre l'injustice des distributeurs des grâces. Il vaudroit mieux ne point donner que de donner mal-à-propos. L'aisance qu'on assure à un écrivain plat ou futile est une insulte faite au vrai talent; c'est le miel de l'abeille que l'on livre en proie au frêlon.

Que d'Etats ont eu à se repentir d'avoir ainsi prodigué les grâces à des auteurs de

nulle valeur, & d'avoir laiſſé dans l'indigence ceux qui auroient illuſtré leur patrie par des ouvrages immortels, ſi on leur avoit ménagé les moyens, non pas de briller, mais de vivre ! Il ne faut pas grand'choſe à l'homme de génie pour être content & heureux. Il ſeroit indigne des dons que lui a faits la nature, ſi ſon ame deſcendoit à une baſſe cupidité. L'amour des richeſſes eſt preſque toujours un caractère de médiocrité & d'inſuffiſance ; les grands talens n'ont pas beſoin de cet éclat étranger ; mais les gouvernemens ſages, qui ſavent les diſcerner dans la foule, les préviennent de nobles ſecours, & n'attendent pas, pour accorder des grâces, que la néceſſité de les mendier leur ait fait perdre de leur prix.

Si l'on étudie avec ſoin l'hiſtoire de la littérature ancienne & moderne, on verra que les lettres ont moins ſouffert à différentes époques, de la corruption du goût que de l'inattention ou de l'imprudence des gouvernemens. Le goût peut être plus ou moins pur, ſans que cela faſſe une

différence bien considérable dans le résultat des avantages que les lettres peuvent produire. Qu'il y ait eu plus de naturel dans les ouvrages de Ciceron & d'Horace que dans les écrits de Pline & dans les satyres de Juvenal, Rome n'en étoit pas moins instruite & éclairée ; les esprits conservoient toujours leur activité ; le goût pouvoit même s'y rétablir, puisqu'on en avoit les modèles. Mais, lorsque toutes les récompenses furent données à ces vils flatteurs dont les panégyriques rampans ont surnagé au naufrage de tant de livres précieux, quelle ressource resta-t-il au génie que de pleurer sur ses malheurs & sur la décadence inévitable de l'empire ?

Ajoutons qu'une corruption en amène une autre. Les esprits se rétréciſſent par l'habitude d'admirer ce qui est commun ; ils s'abâtardiſſent en se traînant après des modèles ou médiocres ou mauvais. Il vient un temps où une nation, riche de chef-d'œuvres de goût, ne sait plus les sentir, & n'ose plus les imiter. La médiocrité s'empare de toutes les avenues du temple

de la renommée, & en interdit l'accès à tout ce qui pourroit l'éclipſer. Cela s'eſt vu plus d'une fois dans le monde ; des nations entières ont été les jouets de quelques charlatans audacieux qui leur avoient perſuadé qu'eux ſeuls devoient être les modèles & les arbitres du goût.

Mais s'ils ſe montroient ardens à décrier les grands hommes ; ceux que leur gloire intéreſſoit, ne devoient pas l'être moins à les défendre. Sans approuver tout dans les écrivains du premier ordre, ſans déprimer avec malignité les efforts des talens contemporains, il faut tenir un juſte milieu entre les louanges du paſſé & la cenſure trop amère du préſent. Tout ſiècle eſt fertile en talens ; l'habileté eſt de les faire éclore, le comble de l'art eſt de porter leurs efforts auſſi loin que la nature, le génie & le travail peuvent conduire. On y réuſſit en les accueillant avec grâce, en les protégeant avec efficacité, en favoriſant l'enthouſiaſme public qu'ils excitent. Eh ! n'eſt-on pas trop heureux, lorſqu'on obtient des hommes des

efforts généreux & une application infatigable à ſe rendre utiles, ſans qu'il en coûte à l'Etat qu'un peu d'attention & quelques encouragemens de gloire ? S'il falloit apprécier au juſte les grands ſuccès du génie, tout l'or des nations ne les ſauroit payer. Les plus immenſes tréſors ſe diſſipent, les nations paſſent & s'éteignent ; il ne reſte de leur ſouvenir que ces étincelles ſacrées de raiſon & de goût, que des ſiècles heureux ont vu briller ; & que la poſtérité conſerve avec une religieuſe vénération. Quel bonheur pour les peuples où ce feu divin ſe propage de ſiècle en ſiècle, où une génération ajoute au travail de celle qui la précède, & maintient ainſi les peuples dans l'habitude d'être raiſonnables, ſpirituels & éclairés ſur leurs intérêts ! De tels Etats, à moins qu'il n'y arrive d'étranges révolutions, ſemblent être aſſurés d'une durée éternelle.

CHAPITRE PREMIER.

De la Grèce.

En écrivant les révolutions de la littérature ancienne & moderne, il faut d'abord prendre les lettres dans leur berceau. Ceux qui les confondent avec les sciences, placent leur origine en Egypte, pays qui eut, avant tous les autres de l'antiquité, une civilisation, des mœurs, des arts, des richesses & des savans. Mais les sciences de l'Egypte ne lui donnèrent point les lettres; du moins il ne nous en reste aucun monument. Il faut donc les chercher en Grèce, c'est leur véritable patrie; c'est de là que nous sont venus nos maîtres en l'art d'écrire. Dans la Grèce même il faut distinguer l'Ionie, contrée de l'Asie mineure, peuplée par les colonies grecques d'Europe, & qui eut des poëtes, des philosophes & des historiens, avant que l'on s'occupât à Athènes de ces divers genres de littérature.

Les

Les Ioniens, nés ſous le plus beau ciel de l'univers, jouiſſant des bienfaits d'une nature preſque prodigue dans ſa libéralité, heureuſement organiſés pour les arts, & doués d'une ſenſibilité exquiſe, augmentée encore par la ſimplicité de leurs mœurs, n'ouvrirent les yeux ſur les ſcènes de la nature, que pour les peindre avec tranſport. Ils eurent des poëtes du moment que leur langue eut été formée, époque fort reculée, & dont il eſt impoſſible de marquer le temps précis. Le premier auteur connu de cette contrée, c'eſt Homère, qui vivoit environ mille ans avant l'ére chrétienne. Il n'eſt point néceſſaire de parler de Muſée, que l'on cite comme plus ancien que lui, mais dont il ne nous reſte rien. Ce Muſée eſt bien différent du Grammairien d'Alexandrie, dont nous avons un joli poëme de Léandre & d'Héro.

On ſait que pluſieurs villes grecques d'Europe & d'Aſie ſe ſont diſputé l'honneur d'avoir donné le jour à Homère. L'incertitude ſur le lieu de ſa naiſſance a été l'occaſion d'un grand procès dans

l'antiquité. Cependant l'opinion commune le fait naître sur la côte de l'Asie mineure, où étoit l'Ionie & l'Eolie, ou dans quelqu'une des îles adjacentes. La fable s'est occupée à embellir le berceau de ce prince des poëtes ; l'antiquité lui décerna des autels, & il eut un culte dans plusieurs villes. Depuis près de trois mille ans, toutes les bouches savantes retentissent de ses louanges. Dans des temps reculés, les plus savans hommes de la Grèce, & les plus sages législateurs s'appliquèrent à recueillir & à rédiger ses ouvrages, pour les faire servir à l'éducation des peuples, & à l'embellissement de la vie humaine. Il échauffa le courage des Grecs par le récit des combats & des victoires de leurs ancêtres ; il leur traça dans la conduite d'Ulysse le plus parfait modèle de la vie civile dans les voyages, dans les périls, dans l'administration des affaires domestiques ; il ébaucha un plan que l'immortel Fénélon perfectionna dans le dernier siècle, en s'emparant des fables des Grecs, qu'il accompagna d'une morale

plus douce, plus pure & plus lumineuſe.

Le charme des vers d'Homère, la richeſſe de ſes deſcriptions, la vérité de ſes peintures, la hauteur de ſes idées & l'élévation de ſes ſentimens, jointes à ces mouvemens vifs & paſſionnés, qui dominent dans ſes ouvrages, en firent aiſément le premier des poëtes & le modèle de tous. L'impulſion qu'il avoit donnée aux eſprits, fut la cauſe d'une grande révolution dans un pays où les lettres n'avoient pas pris encore une aſſiette aſſez ſolide. L'impreſſion ſe fit ſentir à toutes les villes de l'Ionie, petites à la vérité, mais ſi remarquables dans l'hiſtoire des lettres, par les grands hommes qu'elles ont produits. La moindre bourgade de cette heureuſe contrée peut citer quelque nom célèbre: les îles ſemées dans l'Archipel, partagèrent cette gloire. Un rocher, dédaigné aujourd'hui par les voyageurs, fut la patrie d'un grand homme. Les îles, plus conſidérables, telles que Scio & Lesbos, en eurent pluſieurs, ſur-tout Lesbos, où

le génie de la poéſie ſembloit avoir fixé ſa demeure.

Mais le centre des lettres étoit à Milet, ville célèbre dans l'antiquité, par ſa gloire & par ſes malheurs. C'eſt une choſe prodigieuſe que le nombre d'hommes illuſtres qui virent le jour dans cette capitale de l'Ionie. Elle en fut redevable à ſa population, à la fertilité de ſon ſol, au génie de ſes habitans, plus raſſemblés, plus exercés dans le commerce & les arts. Là fleuriſſoit ce Thalès, le père de la philoſophie ancienne, homme univerſel, qui fut tout-à-la-fois aſtronome, phyſicien, ingénieur, politique, & homme de ſociété, auſſi cher à ſes compatriotes par ſes talens & par ſes vertus, que recherché à la cour des princes par ſes connoiſſances & ſes qualités aimables.

Ce fut lui qui ouvrit cette école fameuſe, où les plus grands noms de la Grèce tinrent à honneur de devenir ſes diſciples. La liſte en ſeroit fort longue, on peut la voir dans Diogène-Laërce. Celui qui brilla le plus dans le nombre, c'eſt Pythagore,

natif de Samos. Il étoit deſtiné à éclairer l'Italie, à lui donner des philoſophes & des légiſlateurs. Nous ne nous appeſantirons point ſur le mérite de ces deux écoles. Il ſuffit d'avoir remarqué cette aurore brillante des ſciences dans la Grèce.

Vers le même temps & dans le même pays, on vit paroître de tous côtés des poëtes d'un genre agréable, qui célébroient les plaiſirs, les amours & les évènemens publics qui intéreſſoient leur patrie, mêlant une morale douce aux charmes de la poéſie, improviſant, pour ainſi dire, ſur les différens ſujets qu'ils traitoient, & chantant ſelon qu'ils étoient inſpirés. Les femmes diſputèrent aux hommes ces talens flatteurs ; car on obſervera que parmi les poëtes de ce temps-là, il y eut preſque autant de femmes que d'hommes. Sappho étoit contemporaine d'Alcée, & charmoit avec lui l'île délicieuſe de Lesbos, où tout ſembloit ſe réunir pour inſpirer les poëtes.

Une autre remarque, qui ne doit point nous échapper, c'eſt que les poëtes d'alors n'écrivoient point pour faire des livres, ne

cultivoient point leurs talens pour arriver à la fortune ; ils n'avoient d'autre objet que de ſoulager leur cœur, rendre une image qui les frappoit, ou un ſentiment qui les affectoit. Anacréon n'avoit peut-être jamais eu en ſa vie l'intention de faire une ode ou une chanſon : elles naiſſoient toutes faites dans ces agréables feſtins, dont il goûtoit les délices à la table de Polycrate, tyran de Samos, le plus poli & le plus puiſſant des rois de la Grèce. C'étoit dans ces repas, avec ſes amis, ou dans les fêtes qu'il célébroit avec eux, que le poëte de Téos charmoit la jeuneſſe de l'Ionie. Sur la fin de ſes jours, le vieillard y paroiſſoit encore avec des couronnes de roſe, & on l'y recherchoit pour ſon eſprit & ſa bonne humeur. Voilà du moins ce que nous pouvons conclure de ce qui reſte de ſes poéſies : monument précieux, qui nous conſole de la perte de beaucoup d'autres, & d'après lequel nous pouvons juger de l'eſprit qui animoit alors les poëtes de la Grèce.

Les lettres fleurirent en même-temps

dans la Sicile, ſous la protection de ſes princes, qui avoient fait de Syracuſe une des premières villes du monde. La gloire des lettres ſiciliennes eſt antérieure à celle d'Athènes. Les Gelon, les Hieron aimoient les arts, les recompenſoient. Empedocle, philoſophe & poëte, naquit dans leur île. Epicharme, que quelques-uns regardent comme l'inventeur de la comédie, étoit ſicilien. Ce goût pour les lettres règna long-temps à Syracuſe & en Sicile. On ſait que ce fut un des principaux théâtres des poëmes de Pindare, qui a célébré avec tant de pompe les victoires des rois ſiciliens aux jeux de la Grèce.

Le même goût ſe répandit bientôt dans la Grèce proprement dite, lorſque les peuples eurent pris plus de conſiſtance, & que fatigués de leurs diviſions inteſtines, ou de leurs guerres avec leurs voiſins, ils commencèrent à avoir des Etats, un gouvernement & des mœurs. Athènes, qui avoit fondé les villes ioniennes d'Aſie, n'étoit jamais reſtée ſans lettres; mais elles n'y avoient pas eu un certain éclat. Il

falloit attendre les inſtitutions de Solon, qui donnèrent un caractère plus poſé à la vivacité athénienne. Alors les poëtes parurent, & Theſpis jetta les premiers fondemens du théâtre, du vivant même de cet aimable légiſlateur. Les autres villes grecques eurent auſſi leurs poëtes qui ſe formèrent ſur des auteurs plus anciens, tels qu'Homère, Héſiode, Simonide & d'autres encore, dont les noms nous ſont échappés. Il n'y eut pas juſqu'à la ſévère Lacédémone & la groſſière Thèbes qui n'eût les ſiens ; cette gloire ſe perpétua dans ces villes, & chacun ſait que Thèbes donna le jour à Pindare, le plus diſtingué des lyriques grecs.

Les noms des Simonide, des Alcman, des Stheſichore, des Tyrtée & de quelques autres poëtes, ne nous ſont connus que par des fragmens. Il paroît que la naïveté, la grâce, la force, & quelquefois le ton ſatyrique faiſoient le caractère de leur poéſie. Toujours naturels, il n'y a rien chez eux qui ſente le moins du monde l'affectation. C'eſt un caractère que la

poéſie grecque conſerva long-tems. Cette nation ſembloit s'être vouée pour jamais à une aimable ſimplicité.

Leur mythologie, qui faiſoit le fond de leur poéſie, étoit riante, ingénieuſe, pleine de vérité dans ſes piquantes allégories. Elle animoit tout dans la nature, les bois, les fleurs, les campagnes, les êtres inſenſibles, & dans un monde réel créoit un monde imaginaire bien plus ſéduiſant. Ces fables, à force d'être répétées, étoient devenues une vérité convenue pour les poëtes qui s'en ſervoient, qui y changeoient ou y ajoutoient ſelon qu'ils étoient guidés par leur imagination. Les temples recevoient leurs hymnes, & conſacroient ainſi leurs idées & leurs vers. Tout ce qui peut flatter l'amour-propre ſe réuniſſoit en leur faveur, chez un peuple qui aimoit paſſionnément les arts où il entre de l'eſprit & du goût. Ainſi la poëſie regnoit ſans contradiction & ſans obſtacle. Vint enſuite la véritable gloire d'Athènes dans la poéſie, celle qui a rendu ſon nom cher à tous les âges, l'établiſſement de ſon théâtre, où parurent

avec tant d'éclat les Eſchyle, les Sophocle & les Euripide. Ce fut après les victoires de Marathon & de Salamine, qui enflèrent ſi fort le cœur des Athéniens, & les élevèrent à un ſi haut degré de ſplendeur. Homère avoit comme indiqué la poéſie dramatique dans ſon Iliade où l'on trouve de ſi belles ſcènes; les Athéniens la réduiſirent en art, & repréſentèrent devant tout un peuple aſſemblé, les traits les plus frappans de l'hiſtoire de la Grèce, les fautes & les crimes de ſes anciens rois, la fatalité de leur deſtinée, leurs paſſions & leurs malheurs. Ils allèrent chercher dans l'ame humaine, les deux reſſorts les plus capables de l'émouvoir, la terreur & la pitié : la tragédie naquit, & ils l'aſſujettirent aux règles des trois unités. Ils lui donnèrent un langage noble & décent; ils ne vôulurent pas même que l'intervention du peuple dans les chœurs déparât la dignité de ce poëme, & le peuple même y parla ſur le ton de la tragédie.

Pour peindre la vie commune, ils inventèrent la comédie, dont ils eurent bien

ſoin de différencier le ſtyle. Quant au fond, ils trouvèrent une moiſſon abordante dans les travers & les ridicules des hommes. On ne leur fit point de grâce dans les commencemens; la liberté y autoriſoit; on la pouſſa juſqu'à la licence. Non-ſeulement la naïveté des peintures indiquoit le ſujet de la ſatyre comique, les perſonnes même furent nommées, & le maſque des acteurs les repréſenta. Quelque jugement que l'on doive porter de ces poëmes, aujourd'hui que la ſociété humaine eſt plus perfectionnée, & les loix de la bienſéance mieux connues, du moins reſte-t-il que ces anciens ſont des modèles dans l'art de peindre les mœurs; & s'ils en ont ſouvent repréſenté de groſſières & d'atroces, il n'en eſt pas moins vrai que rien n'eſt plus admirable que leur pinceau quand il touche les traits délicats de la nature, & ces ſentimens juſtes qui ſont de tous les peuples & de tous les âges.

Si des poëtes nous paſſons aux proſateurs (cet ordre eſt naturel, puiſque les poëtes ont commencé & que les proſateurs ont ſuivi), nous trouverons chez les Grecs le

même goût de la nature, cette ſimplicité, ces grâces qu'on ne rachète point par les ornemens, & qui ſont ſi bien ſenties par les bons eſprits. Hérodote qu'on peut mettre à la tête de cette claſſe d'écrivains, conçoit le projet d'une hiſtoire générale, & l'exécute avec une ſupériorité qui n'a point été ſurpaſſée dans les âges ſuivans. Son ſtyle eſt clair, facile, coulant, riche d'images, & plein de cette nature ſi chère à ſon cœur. Il ne raconte pas, il voit, & l'on croit voir avec lui. Ecrivain philoſophe, il vous donne ſa penſée dans le choix des circonſtances dont il compoſe ſes récits, & ſans rallentir ſa marche par ſes réflexions, il donne lieu au lecteur d'en faire beaucoup. Il ſemble avoir ſemé à deſſein dans ſon ouvrage mille hiſtoriettes propres à nous faire connoître les mœurs d'alors. Le fond même de l'hiſtoire eſt extrêmement intéreſſant, & le plus précieux reſte de cette antiquité reculée : mais ce qui attache ſur-tout, c'eſt le charme inexprimable du ſtyle qu'aucun hiſtorien ſans exception n'a attrapé depuis lui.

Thucydide plus grave, plus ſoutenu, plus vrai (car c'eſt lui qui le premier chez les Grecs, a regardé la vérité comme une des vertus eſſentielles de l'hiſtoire), Thucydide dans ſon ſtyle ſerré, quelquefois obſcur, mais plein de faits, de choſes & de réflexions profondes, ſemble avoir renfermé dans une ſeule hiſtoire, le germe de tous les événemens & des leçons pour tous les ſiècles : ceci n'eſt point exagéré. La ſcène que préſente l'hiſtoire de Thucydide, eſt ſi vaſte, ſi intéreſſante ; cette balance du pouvoir entre Athènes & Lacédémone, ſi reſſemblante aux événemens de nos jours ; ces forces de terre & de mer ſi bien combinées pour nous inſtruire, les vues de l'hiſtorien ſi juſtes, & ſes réflexions tellement dictées par la plus ſaine politique, qu'il n'y a aucun peuple, aucun homme obſervateur qui n'y puiſſe profiter. On y trouve des règles pour ſe conduire dans tous les tems, dans toutes les circonſtances où les nations ſe trouvent placées. C'eſt en quelque ſorte l'hiſtoire univerſelle à l'uſage des hommes d'état & des rois ; ſi on ſavoit tirer parti

de ces monumens anciens, ſi la paſſion, la cupidité, l'eſprit de vertige ne jettoient les hommes dans les mêmes fautes que les exemples paſſés leur apprendroient à éviter, s'ils avoient une raiſon pour les comprendre comme ils ont des yeux pour les lire.

Xenophon écrivit auſſi l'hiſtoire de ſon pays, mais avec moins d'intérêt que Thucydide ſon prédéceſſeur. C'eſt la ſimplicité, la douceur du ſtyle, qui caractériſent ce diſciple de Socrate. Il a bien mieux réuſſi dans la retraite des Dix-mille, à laquelle il avoit eu tant de part, & où l'on ne ſait ce qu'on doit le plus admirer, de la ſageſſe de ſa conduite ou de la beauté de ſa narration. Cet ouvrage ſi parfait dans ſon genre, ne donne point au lecteur le tems de reſpirer: on eſt entraîné par la continuité d'un grand intérêt. Il n'y a peut-être que les commentaires de Céſar, que l'on puiſſe lui comparer pour le ſtyle; mais ils lui ſont bien inférieurs du côté de cette impreſſion de vertu & de cette ſublime philoſophie que l'on ſent à la lecture de l'ouvrage de Xenophon.

Voilà les trois principaux Hiſtoriens de

la Grèce, qui, plus ou moins bien médités, ont perpétué chez les Grecs pendant des siècles le mérite d'écrire l'histoire. Car il est à remarquer que la Grèce a eu des historiens pendant près de deux mille ans, & que les derniers de tous sont encore à certains égards, des écrivains estimables.

Passons à la philosophie dont le berceau fut Milet, comme nous l'avons observé; mais elle prit tout son essor à Athènes, sous les auspices de Socrate dont l'heureux génie fut si bien secondé par la plume de Platon & de quelques autres de ses disciples parmi lesquels Xenophon tient une place distinguée.

On ne peut disconvenir que cet établissement de la philosophie à Athènes n'ait porté coup à la poésie qui se trouva dès-lors, pour ainsi dire, renfermée dans les bornes du poëme dramatique; car on ne voit pas de poëtes athéniens qui aient excellé dans d'autres genres depuis cette époque. Tous les esprits se tournèrent du côté des sciences spéculatives; l'imagination en fut refroidie, excepté à la tribune où

l'éloquence continuoit de regner. Cependant cette philoſophie tant vantée, n'eſt pas la principale gloire des Grecs. Trop de ſubtilité ſe mêloit à ſes ſpéculations; elle n'avoit point aſſez dépouillé ce levain de ſuperſtition & de préjugés à demi-barbares, fruits de l'ignorance & de la groſſièreté des premiers âges. Elle avoit peu fait pour l'humanité, en négligeant cette partie du genre-humain, eſclave de l'autre par le beſoin ou par la guerre. Elle ne s'étendoit point à cette bienveillance univerſelle ſi déſirée des ſages qui ont ſuivi.

D'autres philoſophes appliqués aux connoiſſances naturelles, répandirent le jour ſur des objets auxquels on n'avoit point encore touché. Ils ſurent analyſer les effets de la nature, étudier les vertus des plantes, déterminer les rapports des aſtres avec la terre pour l'utilité de l'agriculture & de la navigation, approfondir la théorie des métaux, & avancer les progrès de l'art de guérir. D'autres s'enfoncèrent dans les méditations mathématiques, & remuèrent tous les barrières que la nature avoit oppoſées

à

à notre inquiète & insatiable curiosité. La Grèce devint le grand attelier des arts qui marchent toujours à la suite des sciences & des lettres. Elle seule étoit éclairée ; le reste du monde demeuroit dans le chaos.

Tandis que la philosophie faisoit de si grands efforts & de si rapides progrès, l'éloquence installée dans la tribune avant Périclès, & perfectionnée par lui, se mêloit de donner des conseils au peuple, & de diriger ses opérations. Son action vive & rapide entraînoit les opinions tumultueuses & flottantes, décidoit de la guerre & de la paix, marquoit les victimes qu'il falloit immoler au salut public, assignoit les récompenses propres à encourager les citoyens vertueux ; elle régloit tout, elle dominoit impérieusement dans Athènes. Douce dans la bouche d'Isocrate, elle conseilloit les vertus du gouvernement, & préparoit les jeunes esprits à des succès brillans dans l'administration des affaires. Terrible dans Démosthène, elle déconcertoit l'habileté de Philippe de Macédoine, envoyoit en exil le second des orateurs athéniens, & forçoit un si dangereux

rival à l'admiration. La forme dramatique que ce prince des orateurs donnoit à ſon ſtyle, cet art de tenir toujours l'attention en haleine, de ſubjuguer l'eſprit par la force des choſes, de paſſionner le cœur par la beauté des mouvemens; enfin cet abandon apparent qui eſt le comble de l'art même, tout aſſuroit à Démoſthène la première place; & ce qui achève de l'y maintenir, c'eſt que depuis vingt ſiècles, perſonne ne l'a ſurpaſſé.

Mais par quelle étrange révolution, tant de beaux génies ceſsèrent-ils d'avoir des rivaux & même des imitateurs? La Grèce tomba dans la ſervitude & ne défendit plus que foiblement les reſtes de ſa liberté mourante. La conquête de l'empire des Perſes, en augmentant la puiſſance des rois de Macédoine, rendit la Grèce le miſérable jouet des fureurs politiques de ces princes. Les plaiſirs du luxe & de la débauche, ce dédommagement des eſclaves, corrompirent le goût de l'honnête & du beau: il n'y eut plus de grands hommes en poéſie & en éloquence, parce que la gloire d'Athènes

avoit disparu, & que ses principaux citoyens étoient vendus au despotisme. L'amour de la liberté subsistoit encore, mais on en eut reprimé les élans, & l'on ne pardonna qu'à une éloquence & à une poésie efféminée qu'on pouvoit souffrir sans danger. Démétrius de Phalère & le poëte Ménandre vivoient dans le même tems; l'un avoit énervé la parole dans la tribune, l'autre la comédie au théâtre : ils étoient élégans, mais ils étoient froids. Et comment la gloire des lettres grecques se seroit-elle soutenue? ses maîtres étoient les plus vils des tyrans. Il faut lire dans Justin les atrocités & les horreurs dégoûtantes de cette famille des successeurs d'Alexandre. De tels hommes étoient faits pour dessécher les talens jusqu'à leur racine. Ils influoient sur toutes les affaires de la Grèce, ils la dévastoient tour à tour. Il n'y avoit point d'asile pour le génie, mais enfin il s'en trouva un.

Les Ptolémées, rois d'Egypte, attirèrent les lettres à Alexandrie, devenue le centre du commerce de l'univers. Les sciences & les arts crurent retrouver leur berceau, &

la munificence vraiment royale de ces princes ne démentoit cette opinion. Une immenſe bibliothèque fut fondée ; ils la mirent ſous la protection des muſes. Ils appellèrent à leur cour les poëtes les plus diſtingués. L'idylle née à Syracuſe, ou dans les belles campagnes d'Enna, parut à Alexandrie, où elle fut introduite par Théocrite ; & les chants des bergers deſcendirent mollement dans l'oreille des rois. Théocrite eut des émules plus heureux que ne le ſont communément les imitateurs. Bion de Smyrne, & Moſchus de Syracuſe, tous deux plus ornés que leur maître, nous font ſentir quelque choſe des charmes de ſa muſe paſtorale.

Qu'on ne parle point des autres poëtes qui ſe montrèrent à cette cour. L'un des plus eſtimables d'entr'eux, l'auteur du poëme des Argonautes, n'eſt qu'un foible copiſte de la poéſie d'Homère ; il y a longtems qu'il eſt tombé dans l'oubli. Aratus ne rend pas plus l'idée que l'on ſe forme de la belle poëſie grecque : Lycophron eſt inintelligible ; mais il faut diſtinguer Calli-

maque & quelques autres poëtes élégiaques, dont l'antiquité a parlé avec tranſport, & que les poëtes latins les plus élégans n'ont pas dédaigné d'imiter. Voilà ce que nous devons regretter des derniers ſoupirs de la littérature grecque dans les tems dont nous parlons. Marquons les cauſes de ſa décadence, même à la cour des Ptolémées.

Des érudits ſans génie s'emparèrent de leur bibliothèque à laquelle étoient attachées les récompenſes littéraires. On lut beaucoup & l'on penſa peu, comme il arrive ordinairement, quand on ſe trouve placé dans un immenſe dépôt qu'il faut connoître, & qui abſorbe toutes les puiſſances du jugement & celles de la mémoire. Alors vinrent les commentaires ſans nombre ſur ce que les anciens avoient dit ou penſé : les dictionnaires, les abrégés, les compilations, faites la plupart du tems par des hommes médiocres, ou par des hommes de génie qui perdoient leurs années les plus heureuſes dans le travail de la médiocrité. De-là, les villes grecques où il reſtoit encore des lettres, ſe trouvèrent

inondées d'ouvrages qui donnoient le ton au siècle & aux auteurs : le goût de l'érudition se répandit par-tout sans obstacles, & le travail facile de la mémoire prévalut sur les opérations beaucoup plus pénibles du jugement & du goût.

D'autre part, la philosophie sèche & décharnée des Stoïciens acheva de détruire ce que l'érudition avoit respecté. La secte d'Epicure dont les ouvrages étoient aussi secs que sa morale étoit séduisante, porta un coup bien sensible aux lettres en détournant les hommes du travail de penser, pour les appliquer au soin de jouir ; & les maximes de ces philosophes dictées avec un pédantisme froid & subtil, ne contribuèrent pas peu à précipiter la décadence des lettres.

Un seul homme, parmi cette multitude de philosophes de toute secte, avoit longtems auparavant jetté un coup-d'œil rapide sur les lettres, & saisi leurs vrais principes. Aristote à qui rien n'avoit échappé, ni sciences exactes, ni règles du raisonnement, ni vues justes sur la physique des animaux,

Ariſtote conçut l'idée de ſa Poëtique, & l'exécuta avec un ſuccès étonnant. Il donna auſſi des règles aux orateurs, & fut ſouvent heureux dans ſes obſervations fondées ſur la nature de l'art & la connoiſſance des hommes. Mais tout étoit déjà fait pour les arts qu'il analyſoit; & ni ſa Poëtique, ni ſa Rhétorique, ne donnèrent à la Grèce des orateurs ni des poëtes.

Revenons à Alexandrie. Ce fut peut-être un mal pour les lettres, que cette immenſe collection de livres que les Ptolémées accumulèrent avec tant de dépenſes & de ſoins. Je ne crains point de paſſer pour barbare en avançant cette eſpèce de paradoxe. Les effets ſont certains; pourquoi ne pas nommer la cauſe? le premier intérêt des lettres, c'eſt la vérité; or la vérité nous dit que les grands hommes de la Grèce n'avoient pas eu beſoin de tout ce bagage pour arriver à gloire du génie. Il eſt à croire qu'ils liſoient peu, mais ils obſervoient beaucoup; ils s'exerçoient continuellement dans les luttes de l'éloquence, ils cherchoient des moiſſons nouvelles dans

le champ de la poésie. Tout fut perdu, quand la lice ne fut plus remplie que de compilateurs & d'érudits.

Le bon goût se corrompoit tous les jours, & l'on ne retrouva plus sous les Romains, ces Grecs qui avoient fait la gloire d'Athènes. L'historien Polybe, quoique judicieux & intéressant pour les faits, n'écrivit point à beaucoup près comme Thucydide & Xenophon ses prédécesseurs. Il faut en dire autant de Diodore de Sicile, de Strabon, dont les ouvrages précieux pour l'érudition, sont très-négligés pour le style. Denys d'Halicarnasse n'a vu les anciens que comme un froid rhéteur, occupé à analyser des mots & à compiler des syllabes. L'ordre, la philosophie, le sens profond de ces modèles inimitables, leurs vues politiques, l'étendue de leur esprit, sont ce dont il s'embarrasse le moins. Il semble à chaque instant oublier que les mots ne sont que les signes de nos pensées, & que c'est sur-tout celles-ci qu'il faut peser dans un ouvrage.

La littérature grecque parut vouloir se

relever ſous les Trajan & les Antonin qui laiſſèrent un moment reſpirer l'univers foulé par une ſucceſſion odieuſe de tyrans auſſi ennemis des lettres que des hommes. Lucien de Samoſate écrivit avec élégance & avec eſprit des dialogues qui ſeront toujours lus avec plaiſir, parce qu'il les a aſſaiſonnés du ſel d'une agréable ſátyre. Longin donna des préceptes du ſublime dans un ſtyle qui l'eſt quelquefois, mais plus ſouvent dégradé par les minuties des rhéteurs. Plutarque écrivit les vies des grands capitaines grecs & romains & ſes opuſcules qui nous tiennent lieu d'une grande partie de l'antiquité. Le premier ouvrage eſt admirable par la multitude des faits, les traits qui peignent les caractères, & ce ton de mœurs antiques, qui y règne. Il eſt ſingulièrement propre à former des politiques & des guerriers. Il n'a manqué à l'auteur que de mieux écrire & d'être un peu moins crédule. Son ſtyle eſt diffus, ſes récits trop chargés de circonſtances ou puériles ou ſuperflues. Sa crédulité paſſe ſouvent les bornes du ſens commun le

plus ordinaire ; & une preuve qu'il n'eſt pas toujours auſſi judicieux qu'on le dit, c'eſt ſon Traité de la malignité d'Hérodote, où il n'en donne que des raiſons frivoles & deſtituées de fondement. Ses opuſcules ſont quelquefois excellens par les maximes & les principes qu'il y répand, quelquefois piquans par les recherches & les anecdotes qu'on y rencontre. Ce ſont des débris de mœurs antiques & de mythologie payenne, deſtinés à tourmenter ceux qui veulent en faire un corps, & réunir ces membres épars dont pluſieurs ſe ſont perdus. Mais il reſte toujours à conclure que le ſtyle du philoſophe de Chéronée, & ſa manière de voir, s'éloignent beaucoup des jours brillans de l'ancienne Grèce.

Les lettres grecques alloient périr, lorſque la religion chrétienne vint les étayer ſur le penchant de leur ruine. Cette religion qui apportoit aux hommes la vérité & la paix, fut encore favorable aux lettres qu'elle tourna vers leur plus noble deſtination, celle de rendre les peuples meilleurs, & de les former à la pratique

des plus ſublimes vertus. L'éloquence de ſaint Jean Chryſoſtôme rappella celle de Platon ; mais plus impoſante par le motif, plus attachante par l'onction divine qui y étoit répandue. Les Baſile & les Grégoire fleurirent dans le même tems, & leurs écrits ſont bien ſupérieurs, au jugement des lecteurs éclairés, à ceux des ſophiſtes leurs contemporains, auſſi froids, auſſi entortillés & obſcurs, que les autres étoient faciles, intelligibles & brûlans. Julien même élevé d'abord dans les écoles du chriſtianiſme, en rapporta ce goût, cet eſprit que l'on remarque dans ſes Céſars & dans ſon Miſopogon.

Il eſt vrai que les inondations des barbares & les malheurs de l'empire entraînèrent les lettres dans la dévaſtation générale, & les Grecs eurent bien de la peine à reprendre le fil des bonnes études, après l'avoir une fois perdu. Mais on vit briller de loin en loin quelques étincelles de génie, ne fût-ce que les romans ſi agréables de Daphnis & Chloë, avec celui de Théagène & Chariclée. Le premier ſur-tout eſt un mo-

dèle de naïveté & de grâce dans les peintures champêtres. On croit reſpirer l'air des campagnes de Mytilène où Sapho chantoit parmi les bergers : on y retrouve les mœurs ſimples des Grecs, & ces détails d'une grâce touchante, où tous les peuples reconnoiſſent la nature.

Ce qui conſerva les lettres en Orient, ce fut la perpétuité de l'Empire, & le goût de quelques eccléſiaſtiques plus éclairés qui ſurent mettre à profit leur loiſir pour continuer de s'entretenir avec les anciens. L'ouvrage de Photius, connu ſous le nom de Bibliothèque, prouve que les études de cette contrée étoient meilleures que celles de l'Occident. Tandis que la barbarie étendoit ſes aîles affreuſes ſur l'Afrique, l'Eſpagne, la France & l'Italie, que toutes ces contrées gémiſſoient ſous la tyrannie féodale toujours armée pour l'uſurpation ou pour la vengeance, quelques hommes cultivoient les lettres à Conſtantinople, malgré les déſordres du gouvernement & la corruption de la cour, malgré les noirceurs & les violences dont

ils étoient tous les jours témoins. Sans doute ils trouvoient un charme bien puiſſant dans leurs études, puiſqu'ils les pourſuivoient avec tant de zèle, quoique leurs travaux ne fuſſent guère encouragés. C'eſt à eux que nous avons l'obligation de nous avoir conſervé tant de manuſcrits précieux qui auroient probablement péri comme tout le reſte, s'ils n'avoient trouvé du plaiſir à les lire, s'ils ne les avoient regardés comme la portion la plus reſpectable & la plus chère de l'héritage de leurs ancêtres. Une preuve qu'ils les liſoient, ce ſont les hiſtoires mêmes du bas Empire, qui, quoique peu comparables pour le ſtyle & le fond des choſes, aux beaux morceaux de l'antiquité, nous laiſſent appercevoir qu'elle n'étoit pas inconnue à leurs auteurs. Anne Comnène, Calchondyle, Pachimère, Nicetas, ſont bien plus agréables à lire, que nos chroniques & nos mémoires d'Occident compoſés vers le même tems; c'eſt que les anciens Grecs étoient connus à Bizance, & l'on avoit oublié dans nos contrées juſqu'aux noms de

Tite-Live & de Salluſte qui ne commencèrent à être lus généralement que vers la fin du quinzième ſiècle. Ce fut à peu-près l'époque de la deſtruction de l'Empire grec par les Turcs. Alors la littérature grecque ſe perdit dans la ſervitude & les nouvelles mœurs apportées par les conquérans. Mais on verra dans la ſuite de cet Ouvrage, quelle utilité l'Occident retira des débris échappés au naufrage de cet Empire.

CHAPITRE II.

Des Latins.

Il ne fut point question de littérature à Rome & dans l'Italie pendant près de cinq cens ans depuis la fondation de Rome. Cette ville destinée à être la métropole du monde, étoit trop occupée de son établissement, de ses guerres, de ses conquêtes, de ce qu'on nomme affaires; car c'étoit là ce qui absorboit toute l'attention des Romains laboureurs & soldats; s'ils avoient quelques arts, ils étoient grossiers comme eux. D'ailleurs Rome étoit environnée de peuples ignorans & sans lettres. Les Samnites, les Volsques, les Marses, les Toscans même ne lisoient pas. Il est vrai que vers le midi de l'Italie, tout étoit plein de villes grecques; mais les Romains avoient peu de communication avec elles. Les voyages que quelques-uns de leurs citoyens avoient faits en Grèce pour y chercher des loix, n'avoient été d'aucun profit pour les lettres.

On auroit cru ſe corrompre que d'adopter les arts des Grecs; & le mépris qu'on en faiſoit, ſe conſerva encore long-tems à Rome, même après l'établiſſement des lettres & des ſciences.

L'éloquence étoit le ſeul genre auquel les Romains ſe fuſſent appliqués, dans tout le tems qui précéda l'aurore de la littérature parmi eux. Cependant quels étoient les orateurs qui entraînoient le peuple dans ſes aſſemblées? Des hommes qui avec du génie, n'avoient aucune connoiſſance de l'art; c'eſt en vain que Ciceron dans ſes livres ſur l'éloquence, veut nous montrer la ſucceſſion de ces arbitres de la tribune & du barreau. A travers tous ſes efforts, on démêle que s'il les croyoit éloquens, il ne les trouvoit point orateurs, parce que le talent ne ſuffit pas, & que les connoiſſances & l'art leur manquoient.

Point d'hiſtoriens dans ces premiers tems de la république, à moins qu'on n'appelle de ce nom, des analyſtes arides, plus faits pour être relégués dans la claſſe des écrivains de chroniques, que placés dans le nombre

nombre des hiſtoriens. Les Romains ne connoiſſoient pas même leurs origines, & ils étoient obligés de les emprunter des Grecs. Auſſi eurent-ils un champ vaſte pour inventer dans ce genre, lorſque l'aggrandiſſement de la république, & la vanité qui en fut la ſuite, leur fit déſirer une illuſtre deſcendance. Il eſt à croire que ce fut l'époque où ces pâtres du Latium, cet amas d'eſclaves & de brigands alla chercher ſes ayeux juſques dans les ruines de l'ancienne Troye, & ces vainqueurs des nations perſuadèrent tout ce qu'ils voulurent.

Les Romains avouent eux-mêmes qu'ils furent redevables aux Grecs du goût qu'ils prirent pour les lettres. Ce ſont les Grecs vaincus par nous, dit Horace, qui ont apporté les arts dans le Latium groſſier. Cet aveu n'eſt point ſuſpect, il eſt confirmé par toute l'hiſtoire.

On avoit ſans doute quelques livres avant cette époque; mais ils étoient comme les mœurs, c'eſt-à-dire, ſimples, ſans grâces & ſans ornemens. La langue n'étoit point encore formée; on le voit par le ſtyle

des anciennes loix romaines. Les discours oratoires n'étoient pas tels que nous les avons dans Tite-Live qui les a travaillés lui-même pour en orner son histoire.

Le premier qui tira les arts de cette stupeur, fut un écrivain de théâtre. Livius Andronicus, grec d'origine, ou tout au moins instruit dans les arts des Grecs, fit paroître la comédie à Rome. Il eut des imitateurs, entr'autres, Nevius & Ennius. Nous avons quelques fragmens de ce dernier; on ne peut lui refuser un certain génie; mais il écrivoit sans harmonie & sans élégance. On l'admiroit cependant parce qu'on n'avoit rien de mieux.

On peut regarder l'établissement des lettres à Rome comme une véritable révolution, d'après les obstacles qu'elles eurent à surmonter. Les premiers Grecs qui y parurent avec de l'éloquence, furent suspects par leurs talens mêmes, & déplurent aux partisans rigides des anciennes mœurs. On agita sérieusement dans le sénat si on ne chasseroit point de Rome Carnéade & les autres philosophes députés

des Grecs, tant leur habileté à perſuader tout ce qu'ils vouloient, ſembloit dangereuſe. Il eſt à préſumer qu'on n'eût pas fait plus de grâce aux poëtes, ſi on avoit enviſagé leur art ſous le même point de vue.

Enfin les lettres triomphèrent, & la nation italienne ſe trouva heureuſement aſſez tranquille pour les adopter. On n'avoit plus rien à craindre des grandes puiſſances qui avoient lutté avec Rome, & l'avoient miſe en ſi grand péril. Les Grecs abondoient à Rome où ils étoient attirés par la néceſſité de leurs affaires, l'amour de la gloire & le déſir de la fortune; ſans parler de la ſervitude qui fut un moyen de plus pour polir les maîtres de l'univers. Les Romains avoient fait beaucoup d'eſclaves en Grèce; pluſieurs de ces eſclaves étoient ſavans: ils étoient employés dans les grandes maiſons en qualité de ſecrétaires, d'inſtituteurs, d'ordonnateurs des fêtes & des plaiſirs. Ils firent goûter aux vainqueurs les arts de leur patrie, & Rome commença d'avoir des littérateurs.

Le premier ouvrage noblement penſé &

purement écrit, qui sortit de cette nouvelle école des lettres, ce fut le poëme de Lucrèce sur la nature des choses; ouvrage rempli de détails heureux & fortement rendus, ouvrage où la grâce se trouva assortie avec l'élevation du style, quoique dans un sujet ingrat à cause de l'esprit systématique qui y règne. La physique d'Epicure n'étoit guère propre à enfanter de beaux vers. Mais l'auteur sema ce fonds de tant de beautés épisodiques; il y répandit tant d'images gracieuses ou grandes, que ce poëme est encore un des plus beaux monumens de l'ancienne Rome.

Il s'en falloit bien que les productions du théâtre eussent le même mérite. Foibles copies des pièces grecques, infectées d'un mauvais goût qui ne règnoit point en Grèce, on y admit les pointes, les jeux de mots, tous ces faux ornemens qui, aux yeux des Romains grossiers, en faisoient la principale beauté. C'est ce que nous appercevons dans les comédies de Plaute. injustement critiquées par Horace. C'étoit des spectacles bons pour des soldats

& des citoyens qui n'avoient nulle idée du beau dans les arts. Il faut croire que la tragédie n'étoit pas plus avancée; & si nous avions les pièces de Nevius & d'Ennius, cela se trouveroit justifié par le fait.

Cependant ces auteurs, tout grossiers qu'ils étoient, avoient un caractère estimable, c'est qu'ils étoient moins infectés que leurs successeurs, du défaut de l'imitation. A travers les bouffonneries de Plaute, on remarque le désir de peindre les mœurs romaines & de former un théâtre national. Ennius dans les fragmens que nous en avons, paroît plus romain que Virgile; il décrit les guerres de Rome avec un pinceau où il caractérise les grands hommes qui y jouèrent le principal rôle; il avoit senti que chaque nation avoit son caractère qu'il faut conserver dans les écrits qui lui appartiennent. Mais le goût de l'imitation entraîna tous les esprits, & l'on se passionna tellement pour les modèles grecs, que l'on ne fit, pour ainsi dire, autre chose que de les copier & de les traduire.

Jamais aucune nation, peut-être, n'a

porté plus loin le goût de l'imitation que les Romains. Ils craignoient de voler de leurs propres aîles, & s'aſſerviſſoient à ſuivre les traces des Grecs; de façon que le peuple le plus audacieux de la terre dans ſes entrepriſes guerrières, fut le plus timide dans les arts.

Catulle, Horace, Virgile n'ont ſouvent fait que traduire les morceaux qui les avoient le plus frappés dans les écrivains grecs. On trouve chez eux non-ſeulement des vers, mais des pièces entières rendues avec génie ſans doute, mais qui décèlent un goût d'imitation trop ſervile dans de ſi grands hommes. Je ne prétends rien ôter à leur gloire; ils en ont acquis aſſez dans ce qui leur appartient véritablement. D'ailleurs ils ont fixé la juſte opinion que tous les ſiècles doivent avoir des belles productions de la Grèce, puiſqu'étant plus près de la nature, ils n'ont pas cru pouvoir mieux faire que de la copier d'après ces grands maîtres.

Ils ont plus fait, ils nous ont conſervé des morceaux précieux que nous aurions perdus ſans eux, & qui ne ſe trouvent plus

que dans leurs imitations. Il eſt viſible que pluſieurs Odes d'Horace ſont des traductions des poëtes grecs que nous n'avons plus. Virgile qui a imité tant d'endroits d'Homère, avoit ſans doute emprunté également des autres poëtes que le malheur des tems nous a ravis. Mais on peut avec juſtice lui faire le reproche d'avoir plus ſongé aux détails, qu'au plan & aux beautés d'invention dans le poëme de l'Enéïde. Que n'imaginoit-il un plus grand nombre d'épiſodes ſemblables à celui de Didon dans le quatrième livre, de Niſus & d'Euryale dans le neuvième? Que n'imitoit-il Homère dans l'art d'arranger une vaſte machine, & de tracer de grands caractères, comme il l'a ſouvent imité ſi heureuſement dans ſes vers?

Il avoit un avantage ſur ſon modèle, c'étoit une ſenſibilité exquiſe qui animoit tout, ce pathétique de l'expreſſion que nul autre poëte n'a poſſédé dans le même degré que lui. S'il y eût joint l'étendue du plan & la peinture des mœurs romaines, il eût fait peut-être un poëme auquel on

n'eût point préféré l'Iliade & l'Odiſſée.

Tibulle & Properce furent les imitateurs de Callimaque, de Mimnerme & de Philétas. Ils crayonnèrent l'élégie d'après le tour ingénieux ou la mélancolie touchante de ces grands maîtres, & y ſemèrent de tems en tems quelques traits des mœurs romaines. Ovide ſi rempli des fables des Grecs, de leurs mœurs & de leurs uſages, tranſporta dans ſes Métamorphoſes tout ce qu'il y avoit de plus intéreſſant & de plus riche dans les antiquités grecques. Il répandit le coloris le plus aimable ſur cette diverſité infinie d'objets, & laiſſa à la poſtérité un dédommagement précieux des tréſors qu'elle a perdus. Ses élégies, ſes héroïdes mêmes furent des imitations des Grecs. L'art d'aimer lui appartenoit davantage, & on y trouve des traits plus marqués des uſages des Romains.

Voilà donc la littérature latine parfaitement moulée ſur la littérature grecque pour la poéſie : c'eſt une vérité inconteſtable. L'art oratoire avoit un caractère différent chez les premiers Romains. Mal-

gré la rudeſſe de leur langue, & tous les autres défauts qu'entraînoient des mœurs groſſières, on ſent qu'ils avoient de la préciſion & du nerf, une éloquence pittoreſque qui ſe ſaiſiſſoit de tous les objets pour les faire ſervir à ſes mouvemens paſſionnés. Ciceron parut & donna plus d'abondance, d'harmonie & de majeſté au ſtyle. Mais il ne ſe défioit point aſſez de ſa facilité prodigieuſe; ſon abondance devint quelquefois diffuſion, & ce n'étoit pas ſans raiſon que Brutus lui reprochoit de manquer de nerf. Les alluſions froides, les pointes triviales ont auſſi déparé le ſtyle de quelques-unes de ſes harangues; il ne preſſe point ſes preuves avec aſſez de force, & il y a ſouvent de la redondance dans l'expreſſion. Cela n'empêche point qu'il ne ſoit un des plus grands orateurs de l'antiquité, tant il a de mérite lorſqu'il eſt véritablement inſpiré par le génie de l'éloquence & par une ſenſibilité profonde qu'il déploie dans ſes péroraiſons, ordinairement ſi pathétiques & ſi entraînantes.

Que ne peut-on dire la même choſe,

de ſes Livres philoſophiques où il s'eſt trop attaché à ſuivre les pas des Grecs, & où il a ſouvent leur ſubtilité & leur ſéchereſſe au grand préjudice de la vérité qui demande à être préſentée avec grâce pour ſe faire agréer des hommes? La forme du dialogue qu'il préfère, n'eſt pas celle qui lui convenoit le plus; c'eſt toujours Ciceron qui parle ſous des noms différens; & il auroit fallu établir une ſcène d'interlocuteurs dont on auroit apperçu les caractères. Ciceron avoit-il emprunté des Grecs cette manière de dialogue? non, car ceux de Platon ſont d'un genre bien différent; ils caractériſent les mœurs, le génie, le tour d'eſprit des perſonnages qu'il introduit. Ainſi l'imitation de Ciceron étoit défectueuſe, & il avoit aſſez de goût pour le ſentir; mais il étoit entraîné par l'habitude d'imiter ſes maîtres; peut-être auſſi n'avoit-il pas eu le tems de ſoigner le ſtyle de ſes Ouvrages philoſophiques, compoſés rapidement dans les intervalles que lui laiſſoient les affaires, & dans les momens deſtinés au loiſir de la campagne.

Ses Offices où le langage eſt direct, ſe ſentent auſſi des ſubtilités des Grecs, de leurs diviſions minutieuſes, de leurs diſcuſſions ſouvent puériles; la matière des devoirs de l'homme, ſujet le plus intéreſſant qu'il ſoit poſſible de traiter, n'eſt point aſſez approfondie; Ciceron paroît plus occupé à définir des mots, qu'à établir de grands principes, & à peindre ces importans devoirs avec les couleurs de cette éloquence qui les rend ſenſibles au cœur. Ses Traités de l'amitié & de la vieilleſſe ſont des eſquiſſes plutôt que des ouvrages finis; il y a cependant beaucoup de choix dans le ſtyle & d'intérêt dans les choſes.

Mais où Ciceron n'a point de rival, c'eſt dans ſes admirables Dialogues ſur l'éloquence, dans ſon Orateur & dans ſon Traité ſur les orateurs célèbres. La perfection du ſtyle & la profondeur des vues, la fécondité des principes, l'éloquence de l'expreſſion, la richeſſe & la variété des tableaux, tout ſe réunit pour captiver l'attention & exciter l'étonnement du lecteur.

Je ne ſais quel goût antique domine dans ces ouvrages; Rome y paroît auſſi grande, auſſi majeſtueuſe, que dans les ſuperbes monumens qui nous reſtent de ſon ancienne ſplendeur.

Les Romains après avoir imité les Grecs dans la poéſie & dans l'éloquence, les conſultèrent auſſi dans la manière d'écrire l'hiſtoire. Mais ici ils furent moins imitateurs, ou plutôt le caractère de leur génie, le haut degré de leur puiſſance, monta leur ſtyle ſur un ton très-différent de celui des Grecs. Il y a plus de majeſté dans Tite-Live que dans Thucydide; on ſent que l'hiſtorien romain écrit pour un peuple dominateur de l'univers; ce qui ſeroit empoulé chez un autre, eſt l'expreſſion naturelle des ſentimens qu'inſpire le peuple romain. Salluſte a un pinceau noble & énergique; ſes tableaux ſont vaſtes comme ſon ame; il domine ſur les événemens qu'il décrit, & il a ce caractère de grandeur qui conſiſte à parler des plus grandes choſes ſans en avoir l'air étonné. Céſar écrivoit d'un ſtyle ſimple ſes Campagnes.

des Gaules; il se rapprochoit par la clarté, du tour d'esprit de la nation qu'il avoit vaincue, & donnoit à sa narration la marche rapide de ses victoires. Quel homme prodigieux que César ? Dans sa première jeunesse, il fut l'imitateur de Sophocle & le rival de Ciceron; il lui auroit disputé la palme de l'éloquence. Il analyse la langue romaine, & lui ouvre une nouvelle source de beautés; il passe de la littérature aux sciences, il perfectionne le génie de la guerre, & Rome lui doit la réforme du calendrier. Toujours les armes à la main, toujours l'esprit en activité, cet homme extraordinaire n'eut point d'égal dans son siècle; il falloit qu'il fût le premier en tout; la nature, la réflexion, la grandeur d'ame, tout le destinoit à devenir le maître du monde.

Nous touchons au siècle d'Auguste, l'une des époques les plus mémorables des lettres. Les Romains avoient déjà Lucrèce, Catulle, & Térence heureux imitateur de Ménandre dont il retraçoit l'élégance & les grâces dans un style poli par

le commerce des Scipion & des Lélius. On avoit entendu Ciceron tonner du haut de la tribune, ou converſer à Tuſcule avec d'illuſtres amis, ſur les ſujets les plus intéreſſans de la vie humaine. Tout à Rome ſe mêloit de littérature; on y apprenoit la langue des Grecs comme aujourd'hui on apprend le françois dans notre Europe: Auguſte étoit profondément verſé dans l'érudition grecque, & écrivoit dans ſa langue avec beaucoup de pureté & de fineſſe; ſes principaux favoris faiſoient des vers, & aimoient ceux qui y excelloient. On avoit dejà quelques hiſtoriens: les Varron & les Caton dans un tems plus reculé, avoient inſpiré à leurs compatriotes quelque goût pour les belles connoiſſances; mais leur règne fut ſous Auguſte. Dégoûtés de leurs diſſentions civiles, encore effrayés de l'image des proſcriptions, les Romains inclinoient vers l'amour de la paix, & ceux qui avoient du génie, mettoient à profit leurs heureux loiſirs. Horace à qui Mécène avoit fait une petite fortune, chantoit dans ſa maiſon de Tibur,

les charmes d'une vie tranquille & philoſophique, aſſaiſonnée de goût & de volupté. Virgile célébroit les douceurs de la vie paſtorale ſur les bords du Mincio; & toujours amant fidèle de la nature, il dictoit dans les belles campagnes de Naples, des préceptes ſur l'art de féconder la terre, d'embellir ce ſéjour naturel de l'homme, & de forcer les champs à ſervir les déſirs du laboureur. Une foule de noms illuſtres s'engagèrent dans les lettres, & les choſes en étoient au point qu'il n'étoit plus permis d'ignorer ce qu'on avoit ſi long-tems dédaigné d'apprendre. Chez une nation vive & ſpirituelle comme la nation italienne, le goût de la poéſie étoit devenu une eſpèce de fureur; les colonnes des temples & des portiques étoient couvertes d'affiches d'Ouvrages nouveaux; les lieux publics, les bains retentiſſoient de la voix des poëtes, récitateurs ſouvent importuns de leurs vers. Tous les genres furent eſſayés, quelques-uns traités avec un ſuccès qui pouvoit donner de la jalouſie aux Grecs mêmes.

Dans cette fermentation générale des esprits, le goût de la capitale se répandit dans les provinces, sur-tout dans celles qui n'avoient point de langue formée, comme dans les Gaules, l'Espagne & l'Afrique. Les Grecs continuèrent de se servir de la leur dans les pays où ils étoient établis. Ils connoissoient trop bien la supériorité de leur langue pour en prendre une autre; ils y tenoient même si fortement, que le séjour des empereurs romains à Constantinople ne put la changer, & qu'elle s'est maintenue sous le despotisme des Turcs. Mais dans les régions à demi-barbares que les Romains avoient conquises, leur langue prévalut sans difficulté, & devint le fond des idiômes qu'on y parle aujourd'hui.

C'est un beau spectacle que celui du siècle d'Auguste. On aime à voir les lumières s'étendre sur une grande portion du globe, que la nature & les circonstances politiques sembloient avoir condamnée à l'obscurité. Rome étoit le centre de cette lumière dont les rayons se répandoient dans les provinces

provinces. Cette ville étoit devenue comme un vaſte magaſin des arts. Les Grecs y accouroient en foule pour les exercer. Toutes les manières de faire ſervir les richeſſes à leur avancement ou à leur ſoutien, étoient miſes en uſage. Des édifices auguſtes décorés de tous les chef-d'œuvres des anciens & des artiſtes modernes, s'élevoient pompeuſement pour embellir la reine des villes : leur vue devoit enflammer l'ame des poëtes ; auſſi leurs plus beaux morceaux n'étoient-ils ſouvent que la copie des tableaux & des ſtatues qu'ils voyoient dans les temples & les portiques.

L'hiſtoire prenoit un nouveau caractère de dignité, parce qu'elle avoit de grands objets à décrire. Rien n'étend davantage les idées, que de promener ſes regards ſur tout l'univers, de pouvoir en ſaiſir les parties & l'enſemble ; or tout l'univers étoit ſoumis aux Romains. Si nous trouvons que l'hiſtoire de certains peuples n'a rien de bien intéreſſant, c'eſt qu'elle eſt reſſerrée dans des bornes trop étroites. L'eſprit s'in-

digne de ces barrières qui ne ſont pas faites pour lui, & il quitte ces peuples condamnés à la médiocrité, pour planer ſur une ſcène plus vaſte.

Comment ſe fit-il cependant qu'avec tant de moyens, les Romains n'eurent pas de théâtre, & n'eurent pas davantage de peintres de mœurs? car ſi l'on en excepte Horace dans le ſiècle d'Auguſte, & Juvenal ſous Domitien, on ne trouve aucun écrivain qui ait peint les mœurs des Romains, qui nous ait inſtruits dans un certain détail, de leurs uſages & de leurs coutumes. Il a fallu que les modernes aient fait les livres qu'ils auroient dû nous laiſſer. La raiſon de l'inſouciance des Romains ſur cet objet, c'eſt qu'ils étoient trop occupés d'affaires ou de plaiſirs. Un peuple guerrier n'avoit pas aſſez de tems pour ſe livrer aux réflexions que demande l'étude de l'homme : les ſénateurs, les juriſconſultes, les gens de la cour étoient tout entiers à leurs fonctions ou à leurs intrigues : il n'y avoit pas à Rome un corps de gens de lettres habitués à réfléchir ſur

ce qu'ils voyoient, & à écrire ce qu'ils avoient vu. On aimoit mieux imiter les Grecs que de peindre les Romains.

Le théâtre ne put jamais s'élever à une certaine hauteur, faute d'un génie créateur comme Corneille & Molière parmi nous. D'ailleurs dans ces immenſes théâtres de l'ancienne Rome, les yeux étoient trop occupés pour ne pas diſtraire l'eſprit. On y promenoit avec pompe les dépouilles des nations, on y donnoit les ſanglantes tragédies des gladiateurs, & les périls réels de ces malheureux ébranloient bien autrement les ames, que les feintes cataſtrophes de nos tragédies. La réalité étouffoit le génie de l'imitation. Pour avoir une tragédie, il auroit fallu les mœurs humaines des Grecs, au lieu du caractère féroce des Romains.

Rome n'eut donc jamais de théâtre proprement dit, à moins qu'on ne veuille donner ce nom aux comédies de Plaute & de Térence, imitations quelquefois heureuſes des Grecs, ou aux tragédies de Sénèque, foibles & miſérables copies des

chef-d'œuvres de Sophocle & d'Euripide. Mais les autres genres, ſur-tout la poéſie deſcriptive, ſe ſoutenoient aſſez bien. Horace faiſoit dans ſes ſatyres, une peinture fine des ridicules, ſemoit partout des traits de caractère & de mœurs, marquoit en paſſant, certains uſages, & donnoit dans ſes épîtres un court abrégé de la morale du monde. Il faiſoit plus; pour fixer le bon goût chez les Romains, il en traçoit les règles dans ſon art poëtique; ſes préceptes étoient ſuccincts, mais ils renfermoient un ſens profond, comme tout ce qui eſt ſorti de la plume de ce poëte philoſophe.

Croira-t-on que la littérature latine ait prodigieuſement dégénéré ſous les règnes ſuivans, & marquera-t-on l'époque de ſa décadence, à la mort d'Auguſte? Cette aſſertion ſeroit démentie par l'hiſtoire. Aſſurément la poéſie n'eut plus des hommes du mérite d'Horace, de Virgile & d'Ovide ſous le ſecond des empereurs, mais la proſe ne perdit rien de ſa gloire. Velléius Paterculus écrit auſſi bien que les

meilleurs auteurs du siècle d'Auguste, & les dons du génie nous étonnent dans un flatteur aussi bas. Sénèque vint ensuite, on l'accusa d'avoir corrompu le goût. Nous verrons bientôt si ce reproche étoit fondé. Sénèque rempli des préceptes des stoïciens, n'étoit point un écrivain agréable, mais triste, & d'une sécheresse fatigante. Ceux qui ne le connoissent que de nom, se le représentent, sur la parole de quelques anciens, comme un auteur qui avoit outré les grâces du style, tandis que ce n'est qu'un moraliste éternel qu'on ne peut lire sans ennui. S'il a de belles idées, il les gâte par l'uniformité de son style, le retour continuel de ses antithèses & la stérile abondance sous laquelle il reproduit ses pensées. Ce sont toujours des figures recherchées & un ton emphatique qu'il avoit apporté d'Espagne sa patrie, & qui lui est commun avec tous les auteurs latins-espagnols de ce tems-là. La fortune prodigieuse de ce précepteur de Néron, cet air de vertu qu'il avoit su prendre, & qui n'en a point imposé à toute l'antiquité,

un certain art de ſe faire valoir, tout concourut à ſa grande réputation. Mais je ne vois pas que les écrivains qui nous reſtent de cette époque, aient beaucoup imité ſa manière.

Quintilien qui étoit preſque ſon contemporain, ne lui reſſemble en rien pour le ſtyle. Il eſt élégant ſans affectation, élevé ſans enflure, ſage dans ſes penſées, correct dans ſes expreſſions, & très-agréable à lire. Pline le jeune dont nous avons des lettres ſupérieures à celles de Ciceron pour le ſtyle & les détails qu'elles renferment, ſeroit encore un modèle à ſuivre aujourd'hui. Rien de ſi majeſtueux que l'hiſtoire naturelle de Pline, ſon oncle. Quel écrivain du ſiècle d'Auguſte n'eût point avoué un pareil ouvrage où l'intérêt du fond eſt relevé par la beauté des formes antiques? Croit-on que Tacite ſoit inférieur à Tite-Live & à Salluſte? n'eſt-il pas auſſi grand peintre, & ne l'emporte-t-il point pour la profondeur? La poéſie même n'étoit pas tellement déchue, qu'il n'y eut encore des poëtes très-eſtimables, comme

Martial pour l'épigramme où il mêle agréablement la naïveté, la fineſſe & la préciſion; Juvenal pour la ſatyre où il eſt tout au moins le rival d'Horace; & la Pharſale n'étincelle-t-elle pas de beautés ſublimes? n'eſt-elle pas un poëme digne de la majeſté de l'ancienne Rome? Où eſt donc ici la décadence des lettres? je la cherche inutilement, & il faut que je retarde encore d'un ſiècle l'époque de la corruption du goût.

Il eſt vrai que les gens de lettres n'étoient plus auſſi conſidérés à Rome, que du tems d'Auguſte. Depuis que toutes ſortes de parvenus s'étoient pouſſés aux premiers emplois, & avoient envahi les richeſſes de l'état, ces hommes ſans éducation, ſans principes, ennemis des lettres par ignorance ou par prévention, manquoient abſolument d'égards envers ceux qui les cultivoient; & malheur à l'homme éclairé, mais ſans fortune, qui avoit beſoin de leur ſecours. Il eſt inconcevable les avanies qu'ils faiſoient ſouffrir à ces martyrs d'un ſavoir méconnu & trop mal

récompensé. Cela n'empêchoit point que les lettres ne lutassent avec courage contre le torrent du luxe & l'insolence des mauvaises mœurs. Ce n'est point l'affaire d'un jour de détruire les arts de l'esprit. On s'y attache avec opiniâtreté, malgré le peu de fruit qu'on en retire, tant est douce la satisfaction dont ils rempliſſent le cœur!

Les Vespasien, les Trajan, les Adrien, les Antonin étoient favorables aux lettres. Les grands écrivains ne manquoient pas sous leurs regnes. Suétone recueillit les traits de la vie des douze Césars, & intéressa au moins par les faits, s'il ne se mit point au premier rang par son style. Florus, le modèle des abréviateurs, écrivoit sous Adrien, & donnoit en grand maître, le dernier tableau de la puissance romaine. Mais sous Commode & ses successeurs, des princes foibles ou cruels ne songèrent plus à étayer un édifice qui menaçoit ruine de toutes parts. La nécessité des affaires, la négligence du gouvernement, les vices, les soupçons, les défiances,

ne ceſsèrent de miner les lettres & de hâter leur chûte prochaine. Dans les dangers de l'empire, il n'y eut plus qu'un grand intérêt, celui de ſa conſervation, intérêt qui étoit croiſé par les vues particulières ; car à meſure que l'état perdoit tous les jours, le luxe ne vouloit rien perdre. On n'examinoit point ſi les lumières qui avoient donné tant de luſtre à l'empire, étoient ſeules capables de diriger ceux qui étoient au timon des affaires, & de leur éviter des fautes. Il n'y eut plus de récompenſe pour les talens, & ils ſe vengèrent du mépris qu'on faiſoit d'eux, en ceſſant de produire. Bientôt les caractères du génie furent auſſi altérés, que les monnoies dégradées de leur valeur par les néceſſités des princes : tous les arts portèrent l'empreinte de l'aviliſſement de l'empire.

Que vit-on alors à la place de ce qui avoit illuſtré Rome? des compilateurs, des érudits, tels qu'Eutrope, Aurélius-Victor & Lampridius dont les hiſtoires n'avoient plus ce caractère de grandeur que donne la conſcience de ſes forces, l'honneur

d'appartenir à une grande nation, & ce ſentiment qui nous dit que nous écrivons pour des hommes éclairés. On dédaigna de polir ſes ouvrages, parce que c'eût été un travail perdu pour des auteurs qui devoient être lus par des ignorans inſenſibles aux beautés de l'art, & que leurs mœurs éloignoient de plus en plus de la nature. On prit au haſard dans les grandes bibliothèques de quoi amuſer les oiſifs, & l'on ſe fit à peu de frais la réputation d'homme de lettres. Perſonne n'eut le courage de ſonder les plaies de l'état, de porter le flambeau dans le déſordre de l'adminiſtration, de préſenter un tableau frappant des extrémités de l'empire, & des remèdes qu'on pouvoit apporter à tant de maux. Cependant c'étoit le ſeul ſujet ſur lequel le génie pouvoit encore s'exercer, lorſqu'il n'y avoit plus de vertus à peindre, ni de grands hommes à célébrer.

Mais au milieu de l'abâtardiſſement & de la confuſion générale, on vit la religion élever ſa tête ſacrée, & des génies du

premier ordre se déclarer les interprètes du ciel & les défendeurs de l'humanité. Le Christianisme si long-tems outragé par les empereurs, s'étoit assis sur le trône de Constantin. Une suite de grands hommes avoient défendu cette doctrine nouvelle, & combattoient tous les jours pour l'établir dans l'univers. Les Cyprien, les Augustin, les Jérôme, les Ambroise furent éloquens & instruits dans toutes les sciences profanes, ils s'élevèrent souvent au-dessus du mauvais goût de leur siècle, prêchèrent la morale avec l'autorité de l'exemple, & furent écoutés avec transport par les peuples dont ils étoient devenus les pères. Ce furent eux qui retardèrent la chûte des lettres en Occident, du moins pour les sujets graves & sérieux; ils auroient même triomphé de l'ignorance & de la barbarie qui se répandoient, si de nouvelles inondations de peuples féroces n'avoient renversé les barrières que leur opposoient ces hommes sages, mais dépourvus des moyens qui retardent la ruine des empires. Il falloit que l'amour de la

paix & de l'humanité ſuccombât enfin aux vengeances du nord conjuré contre le midi. Les lettres reſpirèrent encore quelques momens dans les provinces romaines moins expoſées aux invaſions des barbares. Arles & Bordeaux eurent leurs poëtes & leurs orateurs. Mais tout ſe ſentoit du déclin du goût & des arts ; tout finiſſoit ; bientôt il ne reſta plus rien qu'une ignorance ſtupide qui dévora tout, juſqu'aux monumens dégradés de l'ancienne majeſté de l'empire.

CHAPITRE III.

De l'Italie.

Après sept siècles d'obscurcissement & de barbarie où les peuples de l'Occident n'avoient plus, pour ainsi dire, ni langue ni mœurs, & ne soupçonnoient pas même ce qu'ils pouvoient, où un latin grossier, mélangé de termes barbares, étoit le seul idiôme du peu qui restoit de gens instruits: un coin de l'Europe se trouva tout-à-coup éclairé d'un foible jour, & montra des mœurs plus douces & plus polies. L'activité que les croisades avoient donnée aux esprits, amena insensiblement quelqu'amour pour les lettres, & quelqu'apparence de goût. On en fut redevable à la connoissance des Arabes qui avoient des poëtes, des romanciers & des historiens. Il étoit impossible que les Croisés n'ouvrissent les yeux sur les travaux de ces peuples qui mêloient aux arts de luxe, une galanterie ingénieuse, & de la recherche

dans les plaisirs. Ceux de l'esprit dont les Européens ne se doutoient pas, les attirèrent insensiblement, & à leur retour des contrées de l'Orient, ils les introduisirent chez eux. On eut bientôt des Troubadours & des chansons, seule espèce de poésie qui convînt à une noblesse guerrière, qui dans ses délassemens passagers, n'avoit guère le tems de s'adonner à de longs ouvrages. Le goût de ces nouveaux plaisirs accompagnés de gloire & de faveurs distinguées, gagna bientôt de cour en cour; mais ce fut en Provence que la révolution commença. Rémond Bérenger, comte de Provence, aimoit les vers, & accueilloit les poëtes : rien de si célèbre dans les annales du moyen âge, que sa cour d'amour où l'on jugeoit les questions délicates de la galanterie chevalerèsque. Le goût des allégories, les enchantemens des fées, toute la mythologie de l'Orient prit faveur dans ce renouvellement des lettres. Mais on ne vit point sortir de ces écoles, des ouvrages qui aient mérité de conserver quelque réputation parmi nous.

Tout cela eſt bien foible en comparaiſon de ce que nous avons eu depuis. Dans un nombre infini de chanſons de ces Troubadours, à peine en trouve-t-on quelques-unes que l'on puiſſe citer avec éloge à côté des bons ouvrages de ce genre.

Les gens de guerre de ce tems-là penſoient peu & ſavoient encore moins; & preſque tous nos Troubadours étoient gens de guerre. La diſette de penſées introduiſit les vaudevilles & les autres poéſies de ce genre où l'auteur content d'avoir trouvé quelque choſe d'ingénieux, revient ſur ſa penſée, ou fait un refrain auquel il adapte des images qui le ramenent. Voilà l'origine des ballades, des rondeaux, du virelai, du chant-royal & de toutes les eſpèces de poéſie qui plaiſoient tant à nos pères. On aimoit un travail facile qui ne coûtât que peu d'efforts à l'eſprit : on n'avoit garde de méditer un ſujet, de l'approfondir & de l'orner d'images & d'expreſſions convenables.

Les travaux des Troubadours ne produiſirent point ce qu'on avoit lieu d'en

attendre. Peut-être étoit-ce la faute des ſujets ſur leſquels ils s'exerçoient. Mais non ; rien n'étoit plus capable de les inſpirer, que la beauté accompagnée de toutes les grâces que lui prête une imagination exaltée. D'où vient donc la ſtérilité de ces poëtes ? De leur peu d'inſtruction. Il eſt facile de s'en aſſurer en liſant leurs vers. Point d'alluſion à la fable, point de connoiſſance de l'hiſtoire : on ſeroit tenté de penſer que la plupart de ceux qui faiſoient ces chanſons, ne ſavoient pas lire.

D'ailleurs leur imagination étoit ſingulièrement ſtérile. Quoique nés dans le midi de l'Europe où un ſoleil plus chaud eſt plus favorable au génie, rien ne ſent l'inſpiration dans leurs vers. Il y a de la naïveté dans leurs fabliaux, & même quelques grâces de ſtyle. Mais combien ils ſont loin de ce charme qui ſe fait ſentir dans Phèdre & dans la Fontaine ! Les expreſſions groſſières ſe mêlent aux traits délicats. Un ſujet peu plaiſant eſt traité d'un ſtyle qui voudroit l'être, & forme

un

un contraſte déſagréable avec les prétentions de l'auteur. Point de choix, point de cette certitude de goût qui fait qu'on abandonne ce qui ne ſauroit réuſſir. On voit que c'eſt le haſard qui conduit leur plume, & on ſe plaint ſouvent du peu de bonheur de leurs inventions.

Il falloit que les anciens vinſſent une ſeconde fois réveiller l'Occident de ſa léthargie. On en eut l'obligation au Dante & à Pétrarque qui les recherchèrent dans la pouſſière des bibliothèques, & les imitèrent avec ſuccès. Génies inventifs, dont l'un plus hardi & l'autre plus ſage, donnèrent de la conſiſtance à la langue italienne & une littérature à l'Europe.

Il y a peu d'auteurs auſſi célèbres que le Dante. Les Italiens lui donnèrent le nom de divin, du moment qu'il parut. Voilà près de cinq ſiècles qu'il jouit de ſa gloire. Si nous cherchons la raiſon de cette grande célébrité, nous la trouverons dans la beauté de ſon génie, & dans le mérite qu'il a eu d'être un des créateurs de la langue italienne.

Cette langue qui eſt devenue ſi riche, ſi harmonieuſe, ſi douce, ſi expreſſive, fut dans ſon berceau un idiôme groſſier formé dans le ſein de la barbarie, des débris de la langue latine, & des locutions particulières aux peuples du Nord qui ravagèrent, conquirent & poſſédèrent le midi de l'Europe, après qu'ils eurent renverſé l'Empire romain. Encore fallut-il beaucoup de tems pour conſtruire ces langages imparfaits qui étoient étrangers au génie des peuples conquérans & des peuples conquis. Le nord & le midi ſembloient avoir beaucoup de peine à s'unir, à s'incorporer pour ne faire que les mêmes nations. Un jargon groſſier ſans principes & ſans règles, étoit la ſeule langue vulgaire qui règnât d'un bout de l'Europe à l'autre. L'époque de l'apparition des Troubadours dans les cours des princes de ce nom-là, fut celle du débrouillement du cahos. On eut des eſpèces de langues, quand on vit que les agrémens de l'eſprit étoient quelque choſe, & qu'on pouvoit plaire en exprimant mieux que les autres, ſes

ſentimens & ſes penſées dans l'idiôme vulgaire.

Vulgaire veut dire peuple. La langue vulgaire étoit celle du peuple diſtingué en cela des ſavans d'alors qui n'employoient que le latin dans leurs compoſitions quelconques, c'eſt-à-dire les chartes, les commentaires, les hymnes, les lettres, les vers léonins & autres ouvrages qui étoient faits ſans goût, ſans élégance, & preſque toujours ſans eſprit. On dédaignoit de ſe ſervir de la langue uſuelle, parce qu'elle étoit celle d'une eſpèce d'hommes uniquement occupés d'exercices qui leur appeſantiſſoient l'eſprit, & de leurs eſclaves plus barbares encore, parce qu'ils étoient dans l'aviliſſement & la dépreſſion. Il falloit pour ſortir de cet état que le beau monde, c'eſt-à-dire les dames & les ſeigneurs priſſent du goût pour les choſes agréables, & que l'on ſe communiquât davantage dans une ſociété douce & polie. C'eſt à quoi ſervirent ſingulièrement les cours des princes où les Troubadours furent accueillis. On ſentit le mérite du naturel &

des graces de l'esprit. Ces idiômes grossiers qui étoient dans le monde, comme la monnoye de cuivre & de fer est dans un pays pauvre, augmentèrent de valeur, & la langue latine qui étoit comme des métaux précieux qu'on ne sauroit plus travailler & convertir en monnoye, fut réléguée dans les villes & les monastères.

Mais avec ce désir qu'on avoit de bien parler & de bien écrire, on manquoit encore de secours, parce que tout étoit barbare en Europe, les loix, les mœurs, les usages, la manière de voir & de sentir. On ne lisoit pas les anciens, on ne les connoissoit pas. Les auteurs se traînèrent à la trace les uns des autres, comme il arrive chez les peuples qui ont plus le goût d'imitation que le génie d'invention, & il faut remarquer que ce goût d'imitation est plus commun chez les peuples qui ne sont pas instruits. Les ouvrages qui nous restent des Troubadours se ressemblent tous: c'est presque toujours les mêmes idées, le même tour de galanterie, des répétitions fatigantes par leur uniformité, un cercle

de choſes communes dont ils ne ſortent pas; on diroit qu'ils ont tous été jetés dans le même moule. Nulle idée de l'art d'écrire, qui conſiſte à développer ſes penſées, à les revêtir d'images convenables, à placer chaque choſe en ſon lieu, à s'arrêter plus particulièrement ſur celles que le génie doit embellir. Des ſentimens, peu ou preſque point. Il ſemble que les hommes d'alors ayent été trop diſſipés pour ſentir. Ces prodiges d'amour qui nous étonnent dans l'ancienne chevalerie, ne ſe trouvent point conſervés en traits de flamme dans les écrits des anciens chevaliers. On n'y croiroit pas, ſi l'hiſtoire plus fidèle que leurs ouvrages, ne nous en avoit tranſmis la mémoire.

D'où vient cette différence de leurs ſentimens & de leurs écrits? D'une cauſe bien ſimple, de la pauvreté de leurs idiômes, de la diſſipation de leurs exercices, de ce goût des armes qui les jetoit ſans ceſſe hors d'eux-mêmes, de l'inapplication de leurs eſprits à démêler les reſſorts ſecrets de leur cœur, à épier les mouvemens qui

ſe paſſoient en eux. Ceci ſe fera mieux ſentir par une comparaiſon. La partie groſſière du peuple parmi nous fait auſſi des chanſons qui renferment quelquefois des idées aſſez heureuſes. Mais comme les auteurs de ces ouvrages bizarres n'ont preſque jamais réfléchi ſur les choſes d'agrément, & qu'ils manquent d'inſtruction, leurs compoſitions s'en reſſentent; elles roulent toutes ſur les mêmes idées ou à peu-près. Voilà l'hypothèſe des Troubadours. On n'a qu'à les lire pour s'en convaincre.

Que leur falloit-il donc? Où pouvoient-ils trouver des ſecours? Dans les bibliothéques qu'ils dédaignoient, dans les anciens Grecs & Romains dont ils ne ſavoient point la langue, & qui leur auroient appris à ſaiſir le vrai & le beau en tout genre, à polir leurs mœurs, à étudier les caractères, à peindre la nature ſous toutes ſes formes, à ſentir avec délices les plaiſirs de l'ame qui multiplie ſes jouiſſances en les décrivant. Ce fut par la privation de ces ſecours antiques, que l'enfance des lettres

ſe perpétua pendant deux ou trois ſiècles. Il falloit un Dante & un Pétrarque pour reſſuſciter le bon goût en tirant de la pouſſière les génies immortels de l'ancienne Rome. Ces heureux génies commencèrent à étudier les chef-d'œuvres d'Horace & de Virgile, ſe firent un devoir de les imiter & les égalèrent quelquefois.

Florence, la patrie du Dante, étoit preſque la ſeule ville d'Italie où l'on cultivât les arts d'agrément au treizième ſiècle. Un certain goût de luxe, de magnificence & de fêtes y attiroit les étrangers; le commerce & la liberté s'y prêtoient la main : le génie ne pouvoit pas manquer d'éclore dans cette ville célèbre; elle en fut le berceau. On a fait honneur aux Médicis de la renaiſſance des lettres. Mais pourquoi n'a-t-on point parlé de cette époque où le Dante parut? pourquoi ne lui a-t-on point rendu la gloire d'avoir été le reſtaurateur de la poéſie & du goût antique en Europe? C'eſt lui qui le premier nous a fait connoître ce que peut le génie aidé de l'inſtruction; qu'on

lise son fameux poëme, & qu'on le juge.

Ce poëme malheureusement trop peu lu, étincèle de beautés en tout genre. Le Dante peint d'une manière forte; son burin est profond. Deux ou trois traits fournissent souvent l'idée d'un excellent tableau. Il crée d'abord dans son imagination ce qu'il veut peindre. L'image une fois conçue, il la présente avec énergie; il ne se traîne pas sur les traces de ses modèles; il aspire à être original; il veut des situations neuves, il creuse dans la nature pour en trouver : c'est un génie qui aime à voler de ses propres aîles; tout ce qui est commun le dégoûte.

Riche en comparaisons, il n'en fait guère qui ne soient justes, c'est même un de ses principaux mérites. Amoureux de la précision, il emploie toujours les mots les plus énergiques, il en crée, il les rapproche pour leur faire signifier plus de choses, & se forme ainsi une langue qui lui est particulière. On lui a reproché de l'obscurité : nous ne voulons point le justifier d'un défaut qui n'est que trop réel. S'il

n'y étoit point tombé, il ſeroit le premier auteur de l'Italie, il n'eſt que le ſecond.

Je veux développer ici une idée qui m'a ſouvent occupé, & que je crois juſte. Dante & Pétrarque ont été contemporains; ils ont créé la langue italienne. Dante a paru d'abord, Pétrarque eſt venu enſuite. Ces deux grands hommes ont partagé à cette époque l'attention de l'Italie; tous deux ont entraîné les peuples après eux; l'enthouſiaſme qu'ils ont inſpiré, a été juſqu'à l'adoration. Mais Dante plus obſcur dans ſon ſtyle, plus bizarre dans la compoſition de ſes tableaux, plus ſévère dans les images, ne s'eſt point trouvé au niveau d'une nation amollie par une longue déſuétude des guerres & la jouiſſance des arts qui corrompent les anciennes mœurs. Le plaiſir que ſon poëme fit en naiſſant, par la nouveauté frappante des images, la ſingularité des tableaux, & les traits ſatyriques dont il eſt ſemé; ce plaiſir céda bientôt à celui que firent les ſonnets & les chanſons de Pétrarque, ſi clair, ſi doux, ſi correct, ſi élégant dans ſon ſtyle,

La paſſion qui rempliſſoit le cœur de Pétrarque, & qu'il exprime de toutes les manières poſſibles, les tranſports de la joie, les mouvemens de la crainte, les illuſions de l'eſpérance, les accens de la douleur, les gémiſſemens mélancoliques du déſeſpoir, toutes ces viciſſitudes du cœur humain, ces agitations ſi vives, ce ſaiſiſſement ſi profond fut un charme dont peu de cœurs pouvoient ſe défendre. Pétrarque amoureux, paſſionné pour la belle Laure, donna le ton à l'Italie; il en fut le dieu, & ſa langue qu'il parla ſi bien, devint à jamais celle de l'amour.

Voilà à quoi tient ſouvent le génie des nations, à un grand homme qui leur imprime ſon caractère; de façon que la nation eſt d'abord telle, parce que le génie d'un homme lui a fait goûter de certains plaiſirs, & elle ſe perpétue dans cet état, parce que l'imitation de tout un ſiècle fortifie ce caractère primitif qui devient ineffaçable quand la langue de cette nation a pris une conſiſtance ſolide. On reſte comme on étoit, parce qu'on s'eſt accou-

tumé à une ſorte d'idées au-delà deſquelles on ne voit rien de mieux. La molleſſe habituelle du langage influe ſur les mœurs. Si ce langage eſt extrêmement ſéduiſant dans la bouche des femmes que la nature a douées d'affections ſi douces & ſi tendres, quelqu'effort que l'on faſſe pour s'élever aux grandes idées, on retombe toujours dans le caractère de ſa langue; de façon qu'on eſt rarement ſublime, mais preſque toujours élégant, doux, ſenſible & voluptueux.

Le Dante prit un ſujet biſarre, mais piquant par les détails. La ſatyre conduiſit ſa plume, & l'on vit reparoître dans l'enfer les ſcélérats qu'on avoit connus ſur la terre. Le ſtyle fort énergique de ce poëte ſe rapprochoit davantage des anciens. Pétrarque plus doux & inſpiré par la belle Laure, ſoupira ſes amours, non dans l'élégie & dans l'églogue, mais dans une forme de poéſie que ces tems-là avoient inventée. Le retour des mêmes ſons à la fin des vers, uſage que le Dante avoit également adopté, ne lui coûtoit pas beau-

coup dans une langue organisée de manière que presque tous les mots se terminent par des voyelles. Grande platonicienne en amour, la muse de Pétrarque eut quelque chose de céleste. Elle s'accordoit très-bien avec les idées de chevalerie d'alors. La pureté de son style, la justesse de ses images, la mélodie de ses vers, la sensibilité & la mélancolie de ses pensées, lui attirèrent une foule de partisans. Il devint le roi de la poésie italienne.

La destinée de la langue qu'il parloit fut balancée entre lui & le Dante. Il étoit possible que le Dante l'emportât, s'il avoit mieux choisi son sujet, & fait un ouvrage plus régulier. Alors la langue italienne auroit eu plus de force & d'énergie, elle ne se seroit point amollie par ces peintures éternelles de l'amour, qui ont occupé depuis ce tems-là les poëtes de cette nation. Pétrarque plus égal dans son style, parlant un langage plus clair & plus favorable aux passions tendres, enleva tous les suffrages, & le Dante n'eut que la seconde place.

Voyez jusqu'où un exemple séduisant peut emporter une nation. Il y a près de six siècles que Pétrarque n'est plus, & son esprit domine encore dans l'Italie. C'est lui qui l'a remplie de sonnets dont les autres nations ne se soucient plus. Le peuple le plus ingénieux de la terre est esclave de la coutume, & ne peut point sortir du cercle étroit que le poëte de Vaucluse a tracé autour de lui. Les bibliothèques regorgent de poésies abandonnées, & s'en remplissent encore tous les jours. On ne peut se défendre d'un sentiment de douleur en réfléchissant à cet abus de l'esprit & d'une sensibilité factice. Car aucun de ces poëtes ne ressemble à Pétrarque, & ne paroît avoir senti ce qu'il a si bien exprimé.

Rendons justice à l'Italie; parmi cette foule de faiseurs de sonnets & de *canzoni* contre lesquels nous nous élevons avec raison, il s'est trouvé des poëtes qui, s'écartant de la route battue, ont entrepris des ouvrages d'un autre genre, & les ont exécutés avec un bonheur qui a étonné

l'Europe. Les poëmes de chevalerie ſont la principale gloire de la nation italienne. Deux ſur-tout ſont dans les mains de tout le monde, & ont été traduits plusieurs fois dans toutes les langues, le Roland furieux & la Jéruſalem délivrée. Nous n'examinerons point ſi ce ſont des ouvrages comparables aux poëmes épiques de l'antiquité. Le goût trouve peu d'écrivains qui puiſſent ſe meſurer avec Homère & avec Virgile. Il n'en eſt pas moins vrai que la fécondité prodigieuſe de l'Arioſte, l'enjouement & les grâces de ſon ſtyle, la richeſſe de ſes deſcriptions, la variété de ſes caractères lui donnent un rang diſtingué; que ſes imaginations ſont ſouvent heureuſes, & que s'il péche par quelqu'endroit, c'eſt par le découſu de ſes contes qu'il quitte & reprend à ſon gré, c'eſt par un mélange de bouffonerie dont il ne ſe fait aucun ſcrupule dans les ſujets les plus ſérieux. Le Taſſe plus compoſé dans ſa marche, a ſaiſi les vrais caractères de l'héroïſme. Son plan eſt concerté avec beaucoup d'art; ſes épiſodes ſont très-inté-

reſſans ; ſon ſtyle a quelque choſe du pathétique de Virgile. Mais les concettis ſont la tache originelle des Italiens, & il n'y a aucun de leurs poëtes qui en ſoit exempt.

Ils ont beau dire que chaque nation a ſon goût particulier. Ce qui eſt réprouvé des autres nations, porte néceſſairement l'empreinte du mauvais goût. Les Grecs & les Romains, cette règle infaillible dans l'art d'écrire, condamnent la recherche des penſées, les jeux de mots. Les nations ſavantes de l'Europe ont leurs critiques qui ne les tolèrent pas davantage ; elles offrent des modèles qui ſe ſont ſauvés de cette ridicule affectation.

Les Italiens trop épris des ornemens recherchés, n'ont donc point d'excuſe, & c'eſt en vain qu'ils ſe défendent encore par la preſcription. Il faut qu'ils abandonnent ce qu'il y a de défectueux dans les grands hommes qu'ils ſont en poſſeſſion d'admirer. Ce n'eſt pas les concettis qui ont rendu immortels l'Arioſte & le Taſſe ; ce n'eſt pas là ce qui fera la ré-

putation de ceux qui aſpirent à les imiter.

Une queſtion intéreſſante eſt de ſavoir ce qui a donné lieu aux poëmes de chevalerie dont les Italiens ſe ſont aviſés au ſeizième ſiècle. Pour la réſoudre, il ſuffit de conſidérer quel étoit alors l'état de l'Europe infatuée de romans eſpagnols, françois & anglois, où chacun relevoit à plaiſir les proueſſes des braves de ſa nation. Tout retentiſſoit des hauts faits d'armes des anciens Preux; les tournois étoient à la mode, & retraçoient aux yeux ce qu'on liſoit dans les romans. L'Italie fréquentée depuis quelque tems par les François & les Arragonnois qui y avoient porté leurs mœurs, n'offroit rien de ſi brillant que les fêtes & la pompe militaire de ces princes. Cela échauffoit l'imagination des poëtes preſque toujours condamnée à peindre les mœurs qu'ils ont ſous les yeux. De-là ces deſcriptions éternelles de duels & de combats que l'on trouve dans Boyardo & Berni plus anciens que l'Arioſte. Ils en ſont faſtidieux, & c'eſt fort prudemment que l'Arioſte ne les

les a point imités en cela. Encore y a-t-il trop de ces sortes de descriptions dans son poëme; mais les autres choses dont il l'a embelli demandent grace en faveur du sacrifice qu'il faisoit au goût de son siècle.

On a raison de regarder le seizième siècle comme l'époque brillante des lettres en Italie. Léon X les encouragea en digne prince de la maison de Médicis qui fit tant de choses pour les lettres à Florence. La maison d'Est ne leur fut pas moins favorable, & Ferrare sortit à jamais de l'oubli par les récompenses flatteuses dont elle honora le génie du Tasse & de l'Arioste qui l'honorèrent tant elle-même. Les lettres sembloient s'être reposées depuis Pétrarque & le Dante. Elles refleurissoient alors, & elles le devoient en partie à un événement qui s'étoit passé dans le siècle précédent.

Les Turcs s'étoient emparés de Constantinople vers le milieu du quinzième siècle. Cette nation ignorante & barbare qui n'avoit pour elle que l'art de la guerre

dont elle effrayoit l'Europe, ne ſentit point combien il lui étoit avantageux de retenir les ſciences dans l'empire qu'elle venoit de conquérir. Les ſavans qui étoient à Conſtantinople, lors de la révolution qui abattit le trône des Conſtantins, ſe ſauvèrent en Italie, emportant avec eux les débris de la littérature grecque, mieux conſervés encore que ceux de la littérature romaine. Les Médicis furent aſſez ſages pour accueillir avec honneur ces illuſtres étrangers. Leur premier ſoin fut de communiquer avec eux, & par un retour bien juſte, ces hommes éclairés firent part de leurs lumières à la nouvelle patrie qui les adoptoit. Ils prirent la peine d'apprendre la langue des anciens Romains qui leur ſervit d'interprète pour ſe faire entendre des Italiens. Ceux-ci n'eurent pas plutôt vu les ſources qu'on leur ouvroit, qu'ils y puisèrent à longs traits, & la langue grecque devint bientôt auſſi familière que la latine à tous ceux qui déſiroient de s'inſtruire. Tous les ouvrages qui reſtoient de l'ancienne Grèce

furent traduits, commentés, médités ; ce nouveau genre d'émulation passa les monts, & la France ne fut pas la dernière à y figurer. Nos liaisons journalières avec les Italiens en furent la cause. Ainsi l'Italie nous donna les lettres une seconde fois; mais elle garda long-tems la prééminence; son goût devint le goût dominant de l'Europe.

Cela devoit être avec des poëtes tels que ceux dont nous avons parlé plus haut. Il n'y avoit rien nulle part qui fût digne de soutenir le moins du monde le parallèle. Il y eut un autre genre de poésie inconnu aux anciens, que les Italiens traitèrent d'une manière brillante. C'est la comédie pastorale dont l'Aminte & le Pastor Fido sont les chef-d'œuvres; poëmes bien supérieurs à l'Arcadie de Sannazar, & à toutes les églogues des tems modernes, l'un respirant une simplicité gracieuse & coloriée avec le pinceau le plus tendre; l'autre plus brillant & rempli de scènes très-intéressantes, tous deux écrits avec un soin infini, sur-tout le Pastor

Fido, modèle achevé de la perfection que le travail peut donner à un ouvrage, ſi le ſtyle n'étoit quelquefois déparé par les défauts de ſa nation.

Je ne m'arrête point ſur cette multitude de poëmes chevalereſques, burleſques, berneſques, héroï-comiques que l'Italie a produits. Il y en a pluſieurs d'excellents, ne fût-ce que la Secchia rapita du Taſſoni, le Malmantile, & d'autres encore. La plupart de ces ouvrages ont beaucoup perdu de leur intérêt, & ſont lus cependant avec plaiſir par les amateurs. Chiabréra paſſe pour le Pindare des Italiens; il a de beaux mouvemens, mais il eſt vide de choſes. Qui croiroit que Chriſtophe Colomb, ſon compatriote, ne lui eût rien inſpiré de grand dans l'ode où il célèbre la mémoire de cet illuſtre navigateur?

Je crois que ce qui a retardé les progrès des Italiens dans la poéſie, c'eſt l'amour excluſif de leur pays. Accoutumés à regarder les autres nations comme barbares dans le tems qu'ils étoient ſeuls éclairés, ils ont dédaigné de les étudier; ils ne ſe

ſont point comparés avec elles, & leurs ouvrages y ont perdu cette étendue qui eſt le réſultat de la connoiſſance que l'on a des autres peuples. Virgile faiſoit entrer en raccourci dans ſes géorgiques tous les pays de l'univers; il traçoit à grands traits des mœurs & des uſages inconnus aux Romains; leur eſprit, en liſant cet admirable poëte, ſe promenoit ſur une ſcène immenſe & très-variée. Le Taſſe & ſur-tout l'Arioſte, ont eu à bien des égards le même talent & les mêmes vues. Mais dans leurs autres poéſies, les Italiens ne ſortent point de l'enceinte de leur Italie où ils ſont reſſerrés par les Alpes & la mer. Soit dédain, ſoit indifférence, le reſte de la terre paroît leur être abſolument étranger.

Voyons dans la proſe ce qu'ils ont fait. D'abord un de leurs torts les plus eſſentiels, eſt d'avoir embarraſſé leurs phraſes d'un tour périodique qui ne convient guère aux langues vivantes. Je m'explique. L'ordre naturel convient mieux à nos langues; les mots doivent ſuivre la marche & la

ſucceſſion des idées, parce qu'ils n'ont point ces augmens, ces variations caractériſtiques qui les diſtinguoient chez les anciens. Une eſpèce de ſecte qui ſe forma en Italie dans le quinzième ſiècle, vouloit que Cicéron ſervît de modèle à la proſe. De-là ces longues périodes que l'on trouve dans Bocace, l'un des proſateurs Italiens les plus eſtimés, & qui ſembloit devoir le moins ſe permettre le langage périodique, eu égard à la nature des ouvrages dont il s'occupoit : de-là, cette affectation de rejetter les verbes à la fin de la phraſe, au préjudice de la préciſion & de la clarté. C'eſt un reproche que lui font les Italiens eux-mêmes. Nous ne prétendons point attaquer cet auteur dans d'autres parties de l'art où il a excellé, comme de tracer habilement des caractères & d'établir une eſpèce de comédie à cent perſonnages divers dont chacun parle ſelon ſon état & ſes mœurs. Il ne s'agit que du ſtyle qui pourroit être meilleur & qu'on auroit tort de propoſer en tout pour modèle.

Les ouvrages de Machiavel, ſes diſ-

cours sur Tite-Live, son Histoire de Florence sont écrits d'un autre ton. C'est un excellent esprit, & un excellent style. La prose moderne ne s'est point élevée à un plus haut degré de perfection.

L'histoire a été traitée en Italie avec un succès qui a instruit les autres peuples de l'Europe. Fra-Paolo dans sa manière de présenter les événemens, de rendre compte des motifs & des intérêts politiques, est devenu le créateur d'un nouveau genre d'histoire que les Anglois ont imité depuis, & peut-être perfectionné. Ainsi Fra-Paolo tout prévenu, tout répréhensible qu'il est, n'en est pas moins un grand écrivain.

Palavicini, Bentivoglio, Nani, Giannone, d'Avila, les deux Guichardin sont des historiens estimables. Cette partie de la littérature est très-riche en Italie. Peu de nations ont produit de si bons historiens & en si grand nombre.

Pour l'éloquence, elle n'a pas fait de grands progrès en Italie, depuis la renaissance des lettres; les discours oratoires de

la Casa dont on parle avec éloge, peuvent être d'un toscan très-pur, mais ils ne sont rien moins qu'éloquens ; la richesse des mots n'y sauroit déguiser la pauvreté des idées. Les prédicateurs Italiens sont en général d'assez mauvais goût. Ceux qui ont le plus de célébrité ne s'élèvent pas jusqu'à la médiocrité de nos prédicateurs du second ordre. Point d'éloquence dans le barreau, point de ces discours publics décernés à la gloire des grands hommes. Il semble que la palme de l'art oratoire soit réservée à la France.

Est-ce que la langue italienne seroit moins favorable à l'éloquence qu'à la poësie, ou qu'il y auroit trop de danger à être éloquent dans un pays où l'autorité est plus soupçonneuse qu'ailleurs ? du moins c'est ce que prétend un de leurs auteurs, en parlant des succès oratoires de Savonarole & d'Ochin. On impose silence aux orateurs dans les aristocraties & dans les petites principautés ; ou ce qui revient à peu-près au même, on les gêne tellement, on les circonscrit dans un cercle si

étroit d'idées, qu'il n'eſt pas poſſible de déployer les talens & les grandes vues qui ſont un des principaux reſſorts de l'éloquence.

La philoſophie morale, les livres ſur la légiſlation, ſur le commerce, ſur la politique, les romans mêmes n'ont point été la partie brillante des Italiens; & pourquoi? parce que l'on ne s'y eſt point aſſez accoutumé à penſer d'après ſoi, à calculer les moyens du plus grand bonheur des hommes, à remuer tous ces objets, qui depuis un ſiècle occupent l'attention de la France & de l'Angleterre, & ont ſi fort avancé leur proſpérité.

Les romans ſont la peinture des mœurs; ils intéreſſent à proportion des circonſtances qu'ils renferment, du naturel dont ils ſont écrits, de la variété des incidens qui doit ſe trouver plus grande chez des nations commerçantes, actives, induſtrieuſes où tout rapproche les différentes claſſes de la ſociété. Les eſprits étant continuellement frappés de la diverſité des ſcènes qui ſe paſſent ſous leurs yeux, plus

de perſonnes s'appliquent à un genre amuſant & même inſtructif; au lieu que dans un pays où les claſſes des citoyens ſont trop diſtinctes, où la réſerve fait partie du caractère national, & donne un air myſtérieux à toutes les combinaiſons ſociales, que peindra-t-on? quel eſt le génie qui ſaiſira l'eſprit général & parviendra à intéreſſer? Quand les mœurs ſe cachent, c'eſt les offenſer que de révéler leur ſecret. La diſſimulation gagne juſqu'aux auteurs, & l'on ne trouve plus de peintre de mœurs & de caractères.

Ajoutons que l'Italie n'a point eu encore de théâtre national, & que mille cauſes s'y ſont oppoſées. D'abord la diverſité de mœurs & de langage dans les différens Etats qui la partagent; enſuite le peu d'encouragement, la difficulté de faire ſubſiſter un théâtre dans les grandes villes, & la préférence qu'on a donnée à la muſique ſur les repréſentations théâtrales d'un autre genre. Cependant les Italiens ont débrouillé les premiers l'art du théâtre des Grecs. Tandis qu'on ne

jouoit sur les tréteaux de l'Europe que des farces indécentes, l'Italie ressuscitoit l'idée de l'ancienne tragédie, & montroit aux nations les modèles qu'il leur falloit suivre. Il est vrai qu'après cet effort, ils en sont restés aux élémens de l'enfance, si on en excepte un petit nombre de pièces plus estimées des connoisseurs, que représentées dans le pays. La comédie avant Goldoni, n'étoit pas plus avancée; & en général, ce ne sont que des scènes gaies ou bouffonnes, plus faites pour divertir le peuple que pour amuser les honnêtes gens. L'opéra seul a eu de l'éclat; encore n'est-ce que depuis les Apostolo Zeno & les Métastase.

Il y a un rapport immédiat entre la peinture des caractères dans les livres moraux, & les représentations de ces mêmes caractères sur le théâtre. La nécessité de rassembler les traits qui font qu'un homme diffère d'un autre, passe du théâtre dans les livres où ces caractères sont développés. Quelques auteurs réduisent en maximes les traits généraux une

fois connus ; d'autres en marquent la diverſité : toutes ces opérations contribuent à avancer la connoiſſance de l'homme.

Rien de tout cela n'a pu avoir lieu dans l'Italie qui, comme nous l'avons dit, n'a point de théâtre. Examinons à préſent pourquoi cette nation eſt déchue de ſa gloire littéraire depuis le commencement du dix-ſeptième ſiècle. Nous en trouverons pluſieurs cauſes.

D'abord la langue italienne a ceſſé d'être auſſi générale qu'elle l'étoit. On ne s'eſt plus tant ſoucié de ſes livres, depuis que les autres langues de l'Europe ſe ſont perfectionnées, & que certains auteurs avertis par les fautes de leurs voiſins, ont mieux imité les anciens. On a moins en revanche imité les Italiens dans leur poéſie & dans leur proſe. Il fut un tems où on les copioit en Eſpagne, en Angleterre & en France. Tout retentiſſoit de ſonnets faits à l'imitation des leurs. L'élégie étoit le langage ordinaire des poëtes avec toute la langueur & l'affectation des Ultramontains.

Mais lorſque Shakeſpéar en Angleterre, & Corneille en France, eurent ouvert une nouvelle carrière, lorſque l'on eut ſenti les reſſources de ſa langue naturelle, & étudié le génie de ſa nation, la poéſie italienne tomba, parce qu'elle étoit faite pour un autre peuple & fondée ſur d'autres mœurs. Malherbe lui avoit déjà porté un coup mortel parmi nous. Le cavalier Marin l'affoiblit dans ſa patrie au point de la rendre ridicule. Je ne conçois pas comment on l'a pu comparer à Ovide dont il a outré tous les défauts ſans avoir aucune de ſes beautés. Il pouſſa l'afféterie plus qu'aucun de ſes prédéceſſeurs, & acheva de gâter un art déjà ſi altéré par le pinceau de tant d'écrivains maniérés.

Le dégoût que les autres nations prirent pour les vers & les ouvrages italiens, les rendit plus rares, & les concentra dans le pays où ils étoient nés. On perdit l'habitude de s'informer des nouvelles de la république des lettres de ce pays-là. Si les Italiens, en général ſi clairvoyans ſur leurs intérêts, avoient ſuivi les pro-

grès de la révolution qui s'opéroit en Europe, ils auroient changé de ſtyle, & lutté avec les nations qui commençoient à s'éclairer. Comme ils étoient plus avancés qu'elles, ils auroient ſoutenu leur prépondérance, & peut-être que leur langue ſeroit devenue la langue univerſelle de l'Europe.

Depuis ce tems-là les lettres n'ont fait que languir en Italie. A peine dans un ſiècle a-t-il paru quelques ouvrages qu'on puiſſe citer avec éloge. Les poëmes de Métaſtaſe, le Traité des délits & des peines, Richardet, ſont les ſeuls qui aient généralement réuſſi de notre tems. On ne peut pas dire que les autres nations cherchent à étouffer les ouvrages italiens dans leur naiſſance. Un bon livre ſe fait jour à travers tous les obſtacles; s'il renferme des idées neuves, frappantes & utiles au genre humain, ſa fortune eſt faite d'un bout de l'Europe à l'autre; mais ſi un livre n'eſt point connu en France & en Angleterre, c'eſt au moins une forte préſomption qu'il ne mérite guère de l'être.

On prétend que le goût de la muſique ſi univerſel en Italie, eſt un obſtacle au rétabliſſement des lettres; je ne le crois pas: il y a un rapport intime entre l'art du chant & les ouvrages d'imagination. Les Grecs étoient tous muſiciens, & cela n'empêchoit pas qu'il n'y eût des Platon, des Xénophon, des Sophocle & des Euripide. Ces grands hommes n'avoient point ſenti s'affoiblir en eux le talent des vers & le germe des hautes penſées, par les charmes de l'harmonie. On me dira que la muſique des Grecs étoit plus grave que celle des Italiens; à la bonne heure: mais il faut qu'il y ait une autre cauſe de cette ſtagnation des talens. C'eſt que l'Italie ne forme plus une grande nation comme du tems des Romains, c'eſt qu'elle n'a point d'Etats puiſſans comme la république de Florence, l'Etat de l'Egliſe, & celui de Veniſe au ſeizième ſiècle. Du moins la puiſſance relative n'eſt plus la même. Il n'y a plus ni aſſez de juges pour donner de l'émulation, ni aſſez de récompenſes pour encourager.

Il n'en eſt pas de même en France & en Angleterre où deux grands corps de nation tiennent les talens en haleine, où l'envie de ſe diſtinguer, celle de faire fortune, l'habitude même des arts, les charmes de la ſociété émeuvent toutes les puiſſances de l'ame. Choſe étonnante ! Ces moyens ont vaincu les obſtacles du climat, comme les ſoins de l'agriculture ont triomphé dans les mêmes contrées de l'avarice de la terre. On a vu germer le génie ſur un ſol qui n'étoit pas fait pour lui, & le Nord diſputer au Midi une gloire que la nature ſembloit avoir réſervée à des régions plus heureuſes.

Voici une opinion que je n'avance qu'en tremblant. Peut-être que les richeſſes des arts, tels que la peinture, la ſculpture, la l'architecture ſont un obſtacle au règne des lettres en Italie. Les yeux des Italiens s'ouvrent d'abord ſur ces chef-d'œuvres ſans nombre, qui ſont plutôt entaſſés que repartis dans leur pays. L'imagination en eſt journellement frappée ; on les rencontre par-tout, on s'y attache excluſivement ;

le

le tems se passe à en considérer les beautés : les fortunes s'épuisent à se les procurer ; ceux qui se sentent du talent, veulent être artistes ; tous les autres se rangent au moins dans la classe des amateurs. Les Italiens sont dans leur pays comme les grands dans leurs palais, à jouir des dons du génie qui en a fait la décoration ; plus leurs yeux sont exercés à discerner ce qu'il y a de grand, de délicat dans les arts, moins peut-être leur pensée est-elle active pour d'autres genres. Toute l'attention se porte sur les statues & les tableaux ; il n'en reste plus pour ces pénibles opérations de l'esprit, qui enfantent des chef-d'œuvres supérieurs aux tableaux & aux statues ; ceci se justifie par des exemples. Corinthe & Rhodes étoient les deux villes de la Grèce où les beaux arts dont nous parlons, étoient les plus cultivés. Corinthe avoit à elle seule plus d'artistes que toute la Grèce ensemble. On comptoit à Rhodes plus de statues en quelque sorte que de citoyens. Nous ne voyons pas que ces deux villes aient pris un certain essor

dans les lettres ; & quoiqu'il y eût à Rhodes des écoles célèbres, il n'en ſortoit ni poëtes ni orateurs ; tant on y préféroit ſans doute les arts du ſtatuaire & du peintre à ces talens d'un autre genre qu'on déployoit avec tant de gloire dans Athènes.

Qu'on n'aille point conclure de ceci, que les lumières manquent en Italie : non ; les ſciences y ſont en honneur & cultivées par des eſprits diſtingués. On y trouve des hommes qui ſont des prodiges d'érudition, qui ſe connoiſſent aux arts mieux que dans le reſte de l'Europe, & la raiſon en eſt bien ſimple ; l'habitude d'en jouir les leur rend familiers. Les bons Critiques n'y ſont pas rares. Tous les genres d'eſprit appartiennent aux Italiens : la nature ne ſe rebute point de donner à certains climats des hommes qui feroient encore tout ce qu'ils ont été, s'ils ſe trouvoient placés dans des circonſtances plus favorables.

Peut-être un jour viendra où le midi ſe remettra en poſſeſſion de ſon domaine.

Les arts lui appartiennent en propre, puiſqu'ils ſont originaires de ces climats, & que le reſte de la terre ne les a obtenus qu'à force de ſoins & d'eſſais long-tems malheureux. Une certaine façon de penſer, de nouvelles manières de voir, des changemens heureux opérés dans les langues, peuvent amener cette révolution. L'on quittera peut-être la routine des ſiècles précédens. On laiſſera à Pétrarque ſa gloire; mais on ceſſera de faire des ſonnets. Les poëmes de chevalerie dont Richardet a été une ſi heureuſe imitation dans ces derniers tems, feront place à des ouvrages d'un ton plus ſage & plus approchant de la belle antiquité. Il ne faut point déſeſpérer d'un peuple qui a ſous ſes yeux les plus précieux reſtes des ſiècles de ſa gloire. Le feu du génie eſt encore dans ce pays; il y eſt caché ſous la cendre: il ne faut qu'une étincelle pour le rallumer. Alors l'Italie ceſſera, pour maſquer ſon indigence, d'oppoſer aux excellens livres qui ont paru en Europe depuis cinquante ans, les compilations indigeſtes

de Muratori, écrivain laborieux, mais sans élégance, & les ouvrages de ses érudits qui contiennent des choses utiles, mais qui manquent de ce feu que l'on trouve dans les anciens & dans quelques modernes d'au-delà des Alpes. Les amis de l'humanité & des lettres applaudiront à cette heureuse révolution que celui qui écrit ceci désire de tout son cœur; bien loin qu'on doive le soupçonner d'avoir voulu, en disant librement ce qu'il pense, offenser personne, & faire la satyre d'une nation pour laquelle il a toujours eu la plus haute estime.

CHAPITRE IV.

De l'Espagne.

L'Espagne ancienne fut fréquentée, envahie, déchirée par différens peuples qu'y attiroit la fertilité du sol, la richesse des mines, la facilité du commerce & l'ambition des conquêtes. Les Phéniciens, les Phocéens, les Carthaginois, les Romains s'y établirent tour-à-tour. Ces peuples firent peu de chose pour la civilisation des Espagnols, à l'exception des Romains. On ne voit pas que les Phocéens, par exemple, leur aient rendu dans ces tems reculés, le même service qu'ils rendirent aux habitans des Gaules, en leur inspirant un certain goût pour les arts & les commodités de la vie. Les Carthaginois ne firent pas davantage pour avancer les progrès de l'Espagne. Il étoit réservé aux Romains de tirer ce pays de l'obscurité, en y faisant naître la première aurore des arts. L'établissement d'un grand empire, tel que celui de Rome

dont l'Eſpagne devint une des plus belles provinces, introduiſit chez les Eſpagnols le goût de la langue romaine. Il ſe forma pluſieurs villes conſidérables où les lettres latines furent cultivées, car pour les anciennes langues du pays, il n'en reſte point de traces dans l'antiquité.

Il paroît que dès le tems d'Horace, le latin étoit une langue commune en Eſpagne. Cela venoit du long ſéjour des Romains dans cette contrée. Ils y étoient depuis deux ſiècles; ils y avoient de grandes armées, & beaucoup d'Italiens s'y établiſſoient, attirés ſans doute par le commerce & leurs vaſtes poſſeſſions. Les études ne tardèrent pas d'y fleurir; cela devoit être chez une nation naturellement ſpirituelle, dont le génie étoit encore irrité par l'ambition & les eſpérances que donnoit le grand théâtre de Rome.

Auſſi voyons-nous dès le tems de Claude, pluſieurs Eſpagnols ſe diſtinguer par leurs talens dans la Capitale du monde. Les deux Sénèques, le tragique & le philoſophe, étoient nés en Eſpagne. Térence

l'africain avoit ſa patrie bien voiſine de ce pays-là ; de façon que tout ce qui nous reſte de mieux de l'ancien théâtre de Rome, nous eſt venu de ces contrées. Martial, ſi rempli d'eſprit & de ſel dans ſes épigrammes, n'avoit point une autre origine; Lucain dont la Pharſale ſoutient aſſez bien la majeſté de l'épopée, étoit né à Cordoue. Quintilien, cet inſtituteur des jeunes Romains, avoit vu le jour à Calahorra; ſans parler d'une foule d'autres dont les ouvrages ſe ſont perdus.

On peut donc aſſurer que le tems des douze Céſars a été une époque brillante pour la littérature des Eſpagnols devenus Latins & appliqués à cultiver la langue de leurs vainqueurs. Quand même nous n'aurions point tant de monumens qui l'atteſtent, il ſuffiroit de la langue actuelle de l'Eſpagne, ſi riche des acquiſitions faites ſur la langue latine.

Il eſt vrai que cette gloire des Eſpagnols ne fut pas de longue durée. Les malheurs ſurvenus au pays par les fréquentes invaſions des barbares, y étouffèrent les lettres

comme dans les autres provinces de l'empire. Le peu que l'on conserva, on en fut redevable à la religion chrétienne qui cessa bientôt d'être dominante en Espagne, par la conquête des Sarrasins, peu de tems après le premier établissement du mahométisme.

Les conquérans Arabes s'arrangèrent & s'affermirent en Espagne : les Chrétiens échappés à la domination des vainqueurs, se refugièrent dans les montagnes des Asturies, des Pyrénées & de la Galice. Là ils ne s'occupoient guère de lettres, ils songeoient à se défendre ou à attaquer; car l'espérance de recouvrer leur pays sur les Maures, ne les abandonna jamais. Les Espagnols du midi, courbés sous le joug des vainqueurs mahométans, ne participèrent point aux progrès que les Arabes faisoient dans les lettres. Car elles jettèrent beaucoup d'éclat pour ce tems-là dans les villes de Cordoue, de Grenade & de Séville, soumises au pouvoir des Maures. Les poëtes & les orateurs Arabes y étoient en grand nombre; ils ne man-

quoient pas non plus d'hiſtoriens ni de conteurs, eſpèce de littérature où les Arabes ont excellé. Mais tous les gens de lettres de cette nation établie en Eſpagne, n'ont rien produit ſur leur nouveau ſol, qui jouiſſe d'une certaine réputation en Europe. Ils ſont bien loin des Arabes de l'Orient, qui ont des poéſies charmantes & des contes qu'aucune langue n'a ſurpaſſés.

Les cauſes du peu de progrès des Arabes en Eſpagne furent ſans doute les guerres continuelles avec les Chrétiens, & le genre de philoſophie qu'ils adoptèrent lorſqu'ils eurent traduit les ouvrages d'Ariſtote, & que les ſentimens de ce philoſophe furent l'unique règle de leur logique, de leur métaphyſique & de leurs principes ſur les cauſes naturelles. D'ailleurs il paroît que l'eſprit des Arabes étoit particulièrement tourné vers les ſciences qu'ils traitèrent à leur manière, & qu'ils gâtèrent fort par leurs ſubtilités; car ils chargèrent la médecine de remèdes, comme ils avoient hériſſé la métaphyſique de

distinctions. Ce peuple se plaisoit aux difficultés. C'est lui peut-être, qui nous a imposé le joug de la rime; ils faisoient des vers rimés long-tems avant nous.

Ce que les Espagnols gagnèrent au commerce des Arabes, ce furent beaucoup de signes dont leur langue s'enrichit, & un certain désir d'apprendre, qui s'accrut avec le tems. A mesure qu'ils avançoient dans le pays par leurs conquêtes, leur langue commençoit à se former & à prendre plus de consistance. Ses progrès furent encore plus rapides dans les âges suivans. Les Espagnols eurent part aux succès des Troubadours : qui sait même si ce ne furent pas eux qui les firent naître en Provence? Plus polis que les autres peuples par l'habitude de voir les Arabes, alors la seule nation qui eût des lettres & des arts, ils donnèrent à la Provence, des Maisons illustres qui faisoient profession de connoissances & de goût. La langue des deux peuples étoit à-peu-près la même dans ce tems-là. On aimoit les vers en Catalogne & en Arragon; & les Proven-

çaux avoient beaucoup de relation avec ces contrées.

Il ſe préparoit dès-lors une heureuſe révolution en Eſpagne. On reſpiroit des dangers où l'on s'étoit trouvé ſi long-tems dans cette lutte ſanglante des Chrétiens avec les Maures. Quoique ceux-ci fuſſent encore bien puiſſans dans le midi de l'Eſpagne, les royaumes du nord de cette contrée que les deſcendans des princes Goths avoient reconquis, & qui s'étendoient de plus en plus vers le milieu des terres, avoient déjà quelques arts, quelque commerce, un certain goût de galanterie & de plaiſirs ingénieux. La langue ſe trouva toute formée à l'époque où tous les domaines des différens princes Eſpagnols furent réunis ſur la tête de Ferdinand & d'Iſabelle. Ce fut auſſi le tems de la découverte du nouveau monde; tous ces objets concoururent à amener le règne brillant de Charles-Quint.

Un nouvel hémiſphère s'offroit aux regards des Eſpagnols. Il étoit facile d'intéreſſer par l'hiſtoire de ces longues &

périlleuſes navigations, par le récit des mœurs & des uſages qu'on rencontroit chez ces peuples ſi différens de ceux d'Europe & de tous les peuples connus. On alloit de ſurpriſe en ſurpriſe, en ſuivant les pas de ces intrépides avanturiers qui avec une poignée d'hommes & des moyens très-bornés, avoient conquis de ſi grands empires. Rien n'étoit plus propre à enflammer l'imaginaion des Eſpagnols que ces prodiges étonnans de valeur, de fermeté & d'audace. Auſſi l'Eſpagne eut-elle en même-tems des hiſtoriens pour décrire ces événemens, & des poëtes pour les chanter. On mêloit à tout cela le goût de la chevalerie dont on étoit plein; & les romans des Amadis n'avoient rien imaginé d'auſſi hardi que ce qu'on voyoit; de façon que tout portoit à l'exagération un peuple qui y étoit déjà ſi fort enclin de lui-même; effet ordinaire des imaginations ardentes du midi, mais plus particulièrement remarquable dans les Eſpagnols.

Si l'on en doute, que l'on jette un re-

gard ſur l'antiquité. Aſſurément il n'y avoit rien de moins enflé que le langage des Romains ; ils diſoient avec ſimplicité ce qu'ils faiſoient avec grandeur ; & ſi quelquefois leur ſtyle prend une certaine emphaſe, cela vient de la nature des choſes & du ſentiment juſte d'une élévation qui n'a jamais rien eu d'égal ſur la terre. Le *Populum latè regem*, le *Tu regere imperio*, & quelques autres traits ſemblables de Virgile n'ont rien d'enflé ; c'eſt l'expreſſion ſimple de la puiſſance romaine ; le mot eſt au niveau du ſujet, & le poëte n'eſt point giganteſque. Mais voyez ce qui arriva, lorſque les Eſpagnols commençèrent à ſe mêler d'écrire en latin. Le ſtyle de Sénèque parut exagéré dans les figures & les expreſſions. Il paſſa les bornes du goût en écrivant, comme la ſecte qu'il profeſſoit, avoit franchi celles des ſentimens naturels. Lucain ne fut pas plus modéré dans la Pharſale, & le même défaut ſe fait ſentir dans beaucoup d'épigrammes de Martial. Je ne dis rien de Sénèque le tragique, le plus empoulé de tous, & qui auroit

gâté notre Corneille, ſi Corneille avoit pu l'être. Il n'y eut que Quintilien qui conſerva la pureté du goût au milieu de tant d'exemples contraires. Ce qui prouve que les bons eſprits & les écrivains ſages ſont de tous les peuples.

Mais revenons à l'Eſpagne moderne. L'éclat de la cour de Charles-Quint & de Philippe ſon ſucceſſeur, donna naiſſance au théâtre eſpagnol, le premier théâtre de l'Europe, pour le tems, celui où l'on commença à s'affranchir de la barbarie des anciennes repréſentations, & où l'on vit paroître des mœurs, des ſentimens, & quelquefois des traits de génie dignes des plus beaux jours de la Grèce. Mais combien ces poëmes dramatiques ſont inférieurs à ceux des Grecs pour la conduite & le plan! l'unité d'action, de tems & de lieu y eſt rarement obſervée. Les mœurs y ſont altérées par le mélange des tems antiques & des uſages modernes; le ſtyle en eſt dégradé par les jeux de mots, par l'enflure & d'autres défauts en grand nombre où une malheureuſe facilité a précipité

les auteurs de ces productions théâtrales. La multitude des pièces, en nous causant un juste étonnement sur la prodigieuse fécondité de ces écrivains, nous fait regretter qu'ils n'aient pas su se borner & composer avec plus de régularité & de fruit. N'importe : l'Europe leur doit les premières idées de son théâtre. Shakespéar & Corneille ont été disciples des Espagnols.

Il est visible que Shakespéar les a imités avec leurs impropriétés de mœurs, leurs incohérences, leur style giganteſque, leur audace à s'affranchir des règles des unités, défauts qu'il a rachetés à quelques égards par la beauté de son génie. Corneille plus sage, s'est astreint aux règles prises des anciens. Il avoit étudié les Grecs, & il a mieux conçu la tragédie que les autres poëtes modernes. Les Espagnols ont encore fourni à ce grand homme l'idée de la comédie de caractère dont il a donné un modèle dans celle du Menteur, qu'on voit toujours au théâtre avec un nouveau plaisir. Quand les Espagnols n'au-

roient que cette seule gloire en littérature, elle leur suffiroit, ils ont été les pères de la tragédie & de la comédie. Quelle nation moderne peut produire un plus beau titre que celui-là ? Les foibles copies de quelques auteurs Italiens antérieurs pour le tems, ne méritent point d'être mises en balance avec les scènes de génie de Lopès de la Vega, de Guilhen de Castro & de Calderon.

Ce qui a nui au génie des Espagnols, ils le disent eux-mêmes, c'est la nécessité de travailler pour le peuple, le malheur d'avoir eu affaire à des spectateurs grossiers, (car le goût n'étoit pas encore formé), & d'avoir été obligés de sacrifier à la multitude cette régularité de plan qui demande une étude sérieuse & profonde, ces beautés mâles ou tendres qui ne naissent que dans la méditation du génie & les vives commotions de l'ame. Rien de si intéressant que les plaintes de Lopès à cet égard. Ce grand homme s'indignoit contre le malheur de son siècle qui lui imposoit la loi d'écrire si rapidement. Il se-

tirer un ſi grand parti d'un ſujet mince en apparence. Mais les aventures les plus biſarres y naiſſent naturellement, & diverſifient l'ouvrage à l'infini. C'eſt une grande comédie, très-piquante pour le fond des choſes, le ſtyle & le but moral. Nulle part on ne trouve un jugement plus ſain & une folie plus raiſonnable. Le ton emphatique n'y eſt point déplacé, & fait même partie des beautés du ſtyle. On ſait combien ce livre a influé ſur les mœurs de l'Eſpagne & le goût de l'Europe. En Eſpagne, il a aboli la fureur des aventures chevalereſques qui ſubſiſteroit peut-être encore, ſi on ne l'avoit attaquée du côté du ridicule. L'Europe doit au roman de Cervantes, tant d'ouvrages excellens du même genre, où l'on a tracé des caractères nouveaux & ſinguliers auxquels on s'attache pour leur ſingularité même. Si quelque choſe marque le genie, c'eſt ſans doute l'art de ſaiſir des caractères & de les peindre. Ce fut le grand mérite d'Homère dans l'antiquité. C'eſt une gloire qui appartient aux Eſpagnols dans les

tems modernes. Cette nation réfléchie a été la première à observer les nuances qui différencient les hommes ; elle a classé les idées qui déterminent la manière d'être de tel ou de tel individu. C'est d'elle qu'on a imité l'art de peindre ainsi, & d'enrichir la société, d'une foule de tableaux d'autant plus précieux, qu'ils sont copiés sur les originaux qu'elle présente. Les Anglois ont été très-loin dans ce genre. A qui en ont-ils l'obligation ? qu'ils osent le dire : Cervantes a infiniment contribué à développer leurs idées. L'un de leurs meilleurs romanciers, Fielding, semble se l'être proposé plus particulièrement pour modèle.

Dans la poésie légère, les Espagnols ont suivi les traces des Italiens, & le sonnet s'est perpétué chez eux comme dans la patrie de Pétrarque. Leur genre est sur-tout le mélancolique & le langoureux poussé encore plus loin qu'en Italie, parce que l'Espagnol a une teinte plus forte de ce caractère qui incline à la tristesse. Leurs poésies ont aussi quelque chose de

plus élevé dans le ton. Ils affectent davantage la préciſion & les ſentimens énergiques. Mais c'eſt ſouvent au préjudice des graces & d'une certaine molleſſe qui ſe trouve mieux dans la poéſie italienne.

Pour les grands poëmes, les Eſpagnols n'en ont point qui approchent de la beauté de ceux qui nous ſont venus d'Italie. L'Araucana d'Alonzo de Erzilla a été très-bien jugée par M. de Voltaire qui n'y a point trouvé les vrais caractères du poëme épique; & combien le ſtyle n'eſt-il point inférieur à celui du Camoëns!

On vante en Eſpagne les odes de Manuel de Villegas; on cite une multitude d'autres poëtes; car chaque nation veut paroître riche: mais ce ne ſont pas de véritables richeſſes littéraires, que celles qui n'ont de cours que dans un pays. Je voudrois que ces auteurs tant célébrés par les Eſpagnols, fuſſent comme l'or de leurs mines, & que toutes les nations ſe diſputaſſent l'avantage de les poſſéder.

On ne peut ſe diſſimuler que l'Eſpagne n'ait eu de grands hommes; nous en avons

cité quelques-uns. On dit qu'ils sont propres à bien écrire l'histoire. Cependant ils n'ont pas encore fourni dans ce genre un modèle avoué de toute l'Europe. Ce ne sont pas les événemens qui leur ont manqué; c'est peut-être la liberté. Mariana, tout bon écrivain qu'il est, ne réunit pas les principales qualités de l'historien; d'ailleurs son style n'a pas ce caractère de grandeur qu'il lui eût été si facile de prendre, & sa pensée manque de cette profondeur de vues qu'on exige dans un modèle.

La littérature espagnole a souffert une éclipse avec la décadence de cette vaste monarchie qui, pendant un siècle, donna le ton à l'Europe. Le sceptre des lettres passa dans d'autres mains au commencement du règne de Louis XIV. On fait aujourd'hui des efforts pour ranimer les bonnes études dans ce beau pays. Un ouvrage qui parut il y a quelque tems, & où l'on trouve le sel & la raison de l'auteur de Dom Quichotte, sembloit bien propre à dégoûter de la mauvaise mé-

thode que l'on ſuivoit dans les études. Le gouvernement s'en eſt mêlé depuis. On propoſe des prix pour les meilleurs ouvrages de théâtre & les autres parties de la littérature qui ſont négligées. Nous avons vu récemment ſortir des preſſes de Madrid, un poëme ſur la muſique où la connoiſſance de l'art eſt accompagnée de toutes les graces du ſtyle & des charmes de l'harmonie. Puiſſent des efforts de ce genre ſe multiplier pour la gloire des lettres & leur renouvellement dans cette contrée! Le génie y eſt échauffé de plus près par les rayons du ſoleil; & la nature en y prodiguant ſes richeſſes, n'a point négligé les hommes.

CHAPITRE V.

Du Portugal.

LE Portugal connu dans l'antiquité sous le nom de Lusitanie, fut redevable à l'infant Dom Henri, du renouvellement des lettres : jusques-là cette nation ne s'étoit occupée que de ses guerres avec les Maures. Elle parloit la langue espagnole, mais dans un dialecte particulier qui fut enrichi de beaucoup de mots empruntés d'autres idiômes européens, parce que des aventuriers de toutes les nations arrivèrent en Portugal à l'époque des découvertes.

Ces découvertes fameuses donnèrent du mouvement aux esprits. Elles ramenèrent la nécessité d'écrire dans sa propre langue, au lieu de la langue latine, la seule en usage dans les universités; car il y avoit aussi des universités en Portugal.

Quelques extraits de voyageurs contemporains des découvertes, prouvent que la langue portugaise prenoit déjà de la

se désoloit du sentiment de ses défauts ; il voyoit qu'il laissoit l'art en-deçà des bornes où il auroit pu le conduire, & cette pensée empoisonnoit en lui toutes les jouissances de son génie.

Les Espagnols réussirent encore dans un genre où les Italiens ont également brillé ; je veux dire la poésie pastorale, ce charme des ames douces & simples qui habitent des climats heureux ; elle est même plus naturelle chez les Espagnols. Ce peuple où il y a tant de pasteurs, & où les mœurs des bergers frappent les yeux de plus près, devoit avoir des poëtes formés sur ceux d'Italie & de Sicile. La guitarre avoit pris la place de la flûte pastorale ; mais le goût de la campagne donnoit aux mœurs les mêmes nuances. Ce genre de poésie a fait naître plusieurs romans intéressans, tels que la Diane de Monte-Major, ouvrage mêlé de prose & de vers où l'on trouve des descriptions & des images charmantes ; la Diane amoureuse de Gil-Polo, rangée parmi les ouvrages classiques dans la bibliothèque de

Dom Quichotte, & la Galatée de Cervantes si agréablement imitée de nos jours par un écrivain qui a peut-être encore ajouté aux graces de l'original.

On ne parle point de Cervantes sans se rappeller Dom Quichotte, ce roman inimitable dont il n'y avoit point de modèle dans l'antiquité, & qui est resté sans rival chez les modernes. C'est là que les mœurs espagnoles sont peintes avec des couleurs si vraies, qu'on les voit mieux que si l'on avoit voyagé dans le pays même. On y trouve des peintures de tous les états de la société d'un grand peuple, & l'on y est agréablement diverti par la singularité d'un personnage qui mêle toujours la folie & le bon sens, raisonnable en tout, excepté dans ce qui touche à sa passion favorite.

Une chose qui ajoute singulièrement à l'intérêt de Dom Quichotte, c'est cette multitude de personnages que l'auteur met en scène avec son héros & son écuyer sur lesquels porte toute l'intrigue du roman. Il falloit avoir bien du génie pour

des Indes, & aux périls de tant de mers, l'apparition ſoudaine du géant, protecteur & gardien du Cap de Bonne-Eſpérance, des peintures gracieuſes comme celle de l'Ile enchantée, comparable aux jardins d'Alcine & d'Armide, une foule de traits vifs & preſſans, des comparaiſons heureuſes dans les récits des combats que le Camoëns fait avec bien plus de préciſion & non moins de force, que l'auteur de l'Iliade & de l'Enéide! Le tendre, le pathétique, le gracieux, le ſublime, le ſombre, l'élégance, la naïveté, toutes les qualités qui conſtituent le poëte, il les a poſſédées au plus haut degré. Le continent de l'Eſpagne n'a rien qu'on puiſſe lui oppoſer dans la poéſie héroïque, & ce beau génie n'a pas moins bien réuſſi dans la poéſie légère. Il avoit une ſoupleſſe de talent qui ſe plioit à tout. Ses ſonnets ſont encore les meilleurs qui nous ſoient venus de cette contrée. Il a des odes dont l'enthouſiaſme & la grace le diſputent à celles des anciens : ſes épîtres mêmes ont du charme & de la philoſophie. Ses

églogues ſont fort ſupérieures à celles qui parurent vers le même tems.

Le Camoëns s'eſt auſſi eſſayé dans la comédie. On a de lui un Amphitrion, moins gai que celui de Plaute & de Molière, mais où l'on trouve des ſcènes aſſez plaiſantes. Sa comédie de Séleucus n'eſt pas ſans mérite. Il étoit deſtiné à raſſembler ſur ſa tête toutes les couronnes poëtiques.

Auſſi les Portugais le regardent avec une vénération qui approche de l'idolâtrie. Le changement des tems & le déclin de la littérature chez eux n'ont point affoibli l'enthouſiaſme qu'ils ont pour le Camoëns. Une nation capable de ſe paſſionner ainſi pour un grand poëte, doit eſpérer d'en voir naître qui lui reſſemblent.

Le Camoëns a eu preſque le génie & la deſtinée d'Homère. Comme lui, il conſacra ſes talens à chanter les hauts faits d'armes de ſa nation. Il fit un poëme auſſi propre que l'Iliade, à entretenir le feu ſacré de l'héroïſme dans des ames guerrières. Il eſt plein des Portugais comme le chant d'Achille l'étoit des Grecs. Il

nous

conſiſtance, de l'harmonie & de la grace. On n'avoit pas encore des poëtes & des hiſtoriens; mais on touchoit au moment d'en avoir; le luxe qui s'introduiſoit dans l'état avec les richeſſes de l'Inde, faiſoit ſentir le beſoin des arts de l'eſprit. La ſociété ſe perfectionnoit en Portugal; la cour étoit nombreuſe & brillante. Les agrémens ſeuls que donne l'opulence ne ſuffiſoient plus. Le goût de la converſation & celui des ſpectacles, un certain orgueil, enfant des richeſſes & des exploits glorieux qui les avoient acquiſes à la nation, tout réveilloit le génie des Portugais, & enflammoit l'imagination de ceux qui ſe ſentoient du talent. Auſſi vit-on paroître une génération d'hommes très-polis & très-éclairés. De bonnes études faites dans les livres des anciens, le déſir de les imiter, une certaine hardieſſe de penſées & de ſtyle, voilà ce qu'on apperçut dans les auteurs qui font encore aujourd'hui la gloire de la littérature portugaiſe. C'étoit environ vers le milieu du ſeizième ſiècle que l'on vit paroître les

Freires d'Andrade, les Fereiras, les Diogo Bernardès & le Camoëns.

Ces hommes de lettres étoient unis entr'eux par les liens d'une véritable & douce amitié. Il ne faut que lire leurs ouvrages pour s'en convaincre. Ils avoient des relations intimes avec les grands du royaume qui se mêloient de littérature, & le nombre n'en étoit pas petit. Les liens formés dans l'université de Coïmbre entre des esprits désireux d'apprendre, subsistoient encore après qu'on en étoit sorti, & que chacun avoit pris sa place dans la société. Le simple homme de lettres continuoit d'être l'ami des Meneses, des Sousa, de Soeiras, grands noms qui ne dédaignoient point les lettres, & qui les cultivoient même avec autant de succès que ceux qui en faisoient profession.

Il est curieux de voir dans les poésies de ce tems-là, les épanchemens de cœur de ces hommes vraiment estimables & remplis de zèle pour la gloire de leur patrie. Ils sentoient que les lettres seules pouvoient lui assurer les avantages dont

elle jouiſſoit alors ſur toutes les nations de l'Europe, en éclairant la conduite du gouvernement ſi ſujet à être trompé, parce qu'il eſt inveſti de gens qui ont intérêt à ſes fautes. Ils ſongeoient à répandre les lumières dans la nation; ils conſpiroient enſemble pour ſon bonheur, & ils auroient eu la gloire de réuſſir, ſans de fatales circonſtances qu'il étoit impoſſible de prévoir. Ce fut dans ces tems heureux que parut ce Fereiras que nous avons déjà nommé, eſprit élevé, nourri des anciens, imitateur ingénieux d'Horace dans ſes épîtres & dans ſes odes, plein de goût & de ſel dans ſes épigrammes, auteur d'une tragédie d'Inès de Caſtro, qui eſt ſans contredit la plus belle tragédie de ce tems-là, & d'une comédie de caractère, intitulée le Jaloux, dont le ſtyle ſe ſent des graces de Térence, & repréſente au naturel les mœurs portugaiſes.

Diogo Bernardès emprunta les pipeaux de Virgile dans l'églogue, & ne fut pas toujours au-deſſous de ſon modèle. La poéſie paſtorale ſinguliérement chère aux

peuples d'Eſpagne, réuſſit en Portugal. Diogo Bernardès, Fereiras & le Camoëns firent tous trois des églogues où l'on reſpiroit la fraîcheur & l'innocence des mœurs champêtres, accompagnées de cette mélancolie touchante qui s'eſt refugiée au-delà des Pyrénées. On lit encore avec un plaiſir mêlé d'attendriſſement les productions de ces génies heureux & ſimples à qui le bonheur des champs ſuffiſoit dans leurs délaſſemens les plus chers. La paſſion donnoit quelquefois à la muſe paſtorale les accens de l'élégie; on aime à lui entendre murmurer ces voix plaintives qui vont au cœur: ceux qui la faiſoient parler, étoient inſpirés. Alors on eſt toujours sûr de plaire.

Qui ne ſe ſent tranſporté dans les délicieuſes campagnes qui bordent le Tage, ſur les rives charmantes du Mondego, ou dans les vallées du Douro, quand on les parcourt avec ces aimables poëtes? Lieux chéris! vous répétez encore leurs accens ſolitaires, ou du moins vous vous trouvez embellis par les deſcriptions que

le génie nous a laiſſées des cantons qu'il n'anime plus.

Tandis que les poëtes donnoient du luſtre à la nation par leurs pinceaux, d'autres mains ſaiſiſſoient celui de l'hiſtoire, & traçoient avec dignité & énergie, les belles actions des généraux Portugais. Freire d'Andrade écrivoit la vie de Jean de Caſtro, troiſième vice-roi des Indes, avec une plume digne des écrivains les plus élégans de l'ancienne Rome. Il avoit la préciſion de Salluſte, & quelquefois la profondeur de Tacite. Cet ouvrage ſi eſtimé des Portugais, le ſera de tous ceux qui ſe connoiſſent en ſtyle, qui comptent les graces pour quelque choſe, & ſavent combien il eſt difficile d'écrire avec cette pureté & cette élégance.

Venons au Camoëns, cette lumière éclatante du Portugal, & l'un des plus grands poëtes du ſeizième ſiècle. N'oublions point que l'auteur de la Jéruſalem délivrée le regardoit comme ſon rival. Il l'étoit à bien des égards dans la Luſiade, poëme qu'il entreprit pour célébrer la

gloire de sa nation dans la découverte de l'Inde, & où il fit entrer avec beaucoup d'art tout ce qu'il y avoit d'honorable pour les Portugais dans leur histoire, leurs combats contre les Maures d'Europe, leurs conquêtes en Afrique; des traits plus touchans, tels que le dévouement de Nunès, l'épisode d'Inès de Castro, la description des différens peuples de l'Inde & de toutes ces vastes contrées, jettant en passant, des leçons sur les princes, sur les fautes du gouvernement, sur l'ingratitude des cours, & parlant quelquefois de lui-même, avec un intérêt tendre qui se communique au lecteur : car il fut malheureux, & ne mérita point de l'être.

Que de beautés dans ce poëme où la force s'unit à la grace par des nuances douces & imperceptibles, où l'art est si bien caché par le naturel, où le style familier ne dépare point la dignité du sujet, où brillent tant de morceaux de la plus grande force, tels que le discours du vieillard qui voit partir avec chagrin la flotte portugaise destinée à la découverte

nous les préſente ſous les points de vue les plus intéreſſans, & l'amour de la patrie, vainqueur de ſes humiliations & de ſes malheurs, lui relève le courage pour mener à bout, à travers la pauvreté & l'infortune, ſa généreuſe entrepriſe.

Comme Homère, il devint un objet de culte après ſa mort. On ſentit combien un tel homme ſeroit néceſſaire dans tous les tems à la monarchie, pour rappeller mieux que l'hiſtoire, les exemples qui donnent de l'énergie à une nation. Le poëme du Camoëns eſt un livre d'éducation pour le Portugal, comme les poëmes d'Homère l'étoient pour la Grèce, & l'on trouveroit dans ce pays-là plus d'un citoyen qui partageroit l'indignation de l'Alcibiade des Grecs, ſi ce poëte national étoit négligé ou méconnu quelque part.

Maintenant voyons ce qui caractériſoit la littérature portugaiſe à cette époque brillante. D'abord une noble liberté. Les chaînes qui s'étendirent ſur le continent de l'Eſpagne, n'étoient pas encore formées. On penſoit ſans rien craindre, &

il étoit permis d'écrire ce qu'on penſoit. Avec le plus grand reſpect pour la religion & un amour tendre de leurs devoirs, ces grands hommes avoient une ame ferme & hardie qui leur donnoit le courage de relever des fautes dont la nation commençoit à ſe reſſentir. Ils oſoient attaquer les vices des grands, s'élever contre la molleſſe de mœurs qui gagnoit de jour en jour, démaſquer le front de l'hypocriſie, combattre cet intérêt perſonnel qui attire tout à ſoi au préjudice des rois & du peuple; car leurs intérêts ne ſont point ſéparés, aux yeux d'une politique éclairée. Peut-être que ſi le Portugal eût continué d'être heureux pendant un demi-ſiècle, l'eſprit de la nation formé ſur les modèles dont nous venons de parler, auroit avancé la civiliſation de l'Europe; on étoit déjà fort inſtruit; on auroit fait des progrès rapides. L'audace combinée avec les lumières, les grandes navigations, l'habitude de voir des hommes de tous les pays, la réunion d'une partie de l'Europe a Lisbonne, tout auroit concouru

à donner au Portugal une ſupériorité d'intelligence dont d'autres nations ſe ſont emparées depuis.

La décadence des lettres dans ce pays, vint du malheur de l'expédition folle que Dom Sebaſtien fit en Afrique où il périt avec preſque toute ſon armée. Le Camoëns qui vivoit encore, mais dans une vieilleſſe avancée dont la généroſité du jeune roi avoit pris ſoin, ne put ſurvivre à la mort de ſon prince & à la diſgrace de ſa patrie. Avec lui, s'exhala pour ainſi dire, le dernier ſoupir de la littérature portugaiſe. Nouvelle conformité avec Homère; car on ne ſut pendant plus de trois ſiècles, ce qu'étoit devenue la littérature grecque après la mort de l'auteur de l'Iliade. Etrange fatalité des choſes humaines! La plus grande perfection touche au plus grand anéantiſſement. Il ſembleroit d'abord que les arts doivent toujours aller en croiſſant; & ici après une clarté extraordinaire, l'éclipſe devient totale. Ainſi le ſoleil, après avoir rempli de ſa lumière toute la vaſte étendue du ciel, ne nous

laisse que les tenèbres, en s'enfonçant dans la nuit.

Le passage du Portugal sous la couronne d'Espagne, ruina les lettres dans ce royaume, & elles ne se sont point encore relevées de leur chûte. La domination soupçonneuse & tyrannique de Philippe II, l'envie de contenir un peuple que l'on savoit supporter impatiemment le joug qu'on lui avoit imposé, la crainte d'une révolte toujours prochaine, fit surveiller les gens de lettres & les livres avec plus de soin. Tout ce qui n'étoit que raisonnable, parut hardi; la liberté inspira de la défiance jusques dans ses ménagemens; il fut défendu d'écrire & presque de penser; la crainte glaça tous les esprits, & le génie aima mieux étouffer ses idées, que de compromettre ses jours. Une littérature mesquine & sans énergie prit la place des élans vigoureux & des peintures sublimes des poëtes précédens. Les historiens n'écrivirent plus ce qui étoit vrai, mais ce qui plaisoit aux tyrans subalternes chargés du gouvernement. Il en coûta la vie

à un des meilleurs annaliſtes du Portugal, pour avoir oſé dire la vérité. Comment ſous un régime auſſi odieux, auroit-on pu ſe flatter d'avoir des gens de lettres & des ſavans?

Auſſi c'étoit la choſe dont l'Eſpagne ſe ſoucioit le moins. On vouloit tenir le Portugal à la chaîne, & y éteindre juſqu'à la moindre lueur de génie. Ce beau pays languit pendant ſoixante ans ſous ce joug humiliant. La révolution qui plaça la maiſon de Bragance ſur le trône, révolution ſi long-tems déſirée, & accomplie enfin avec autant d'intelligence que de bonheur, flatta le peuple & les gens de lettres d'une ſituation plus heureuſe. On fit des efforts pour ranimer le goût des études & des lettres. Mais il n'eſt pas auſſi aiſé de rappeller le génie, que de le bannir.

La grande puiſſance des Portugais n'étoit plus. Ils avoient recouvré leur pays & quelques-unes de leurs poſſeſſions lointaines; mais Lisbonne avoit ceſſé d'être le rendez-vous de tous les vaiſſeaux de l'Europe, l'entrepôt des marchandiſes de

l'univers. La Hollande & l'Angleterre s'étoient emparées du commerce, nations induſtrieuſes & habiles qui ſavoient conſerver ce qu'elles avoient acquis, & donner un grand éclat à leurs établiſſemens. Du moment que les richeſſes & le luxe ne ſont point dans un pays, que ce pays ne forme point une grande & impoſante nation, il eſt rare que les lettres y fleuriſſent, que ſon goût devienne le goût dominant, le modèle de celui des autres peuples. Les eſprits ne ſe forment que ſur ce qu'ils voyent. S'ils voyent de grandes choſes, ils auront de grandes idées; s'ils en voyent de délicates & de choiſies, ce choix, cette délicateſſe paſſeront dans les écrits qui ſont ordinairement l'image des mœurs.

D'ailleurs plus les hommes ſe communiquent, & plus ils perdent de leurs préjugés nationaux, plus ils deviennent hommes, pour ainſi dire, & ils n'en ſont que plus propres à avoir de ces vues générales qui ſont utiles à tous les hommes & du goût de tous les peuples. Au contraire, une nation concentrée dans ſes foyers,

toujours frappée des mêmes objets, & ne voyant que ſes mœurs, s'accoutume à tout voir d'après ce modèle unique; l'orgueil s'en mêle, & on finit par mépriſer ou haïr tout ce qui eſt étranger. Les écrits s'en reſſentent; ils ſont pauvres d'idées & d'inſtruction; les auteurs ne portent pas leurs vues plus loin que l'horiſon de leur pays : ſouvent même l'eſprit ſe rétrecit au point de n'avoir plus que des penſées communes, de ne s'exercer que ſur des redites & de ſe traîner ſervilement après les traces anciennes. C'eſt ce qui fait dire que telle nation eſt reculée de deux ſiècles; telle autre l'eſt encore davantage.

Comment ranimer les arts dans de tels pays? Le voici. Répandre les bons livres des autres nations de l'Europe, les communiquer au peuple par des traductions faites avec goût, choiſir les meilleurs eſprits & en former un tribunal pour encourager les talens naiſſans, corriger les vices de l'éducation, & en bannir tout ce qui pourroit retarder les progrès des

ſciences & du goût. Les hommes n'ont qu'un eſpace de tems à vivre ſur la terre; ils naiſſent & meurent; une génération ſuccède à l'autre; d'où vient que telle génération plus près du pôle, ſe diſtingue par ſes lumières, tandis qu'une autre plus voiſine de l'équateur reſte dans l'obſcurciſſement? C'eſt que dans l'une, on a pris l'enfant dès le berceau pour en faire un homme; on lui a donné des inſtituteurs habiles, il s'eſt trouvé placé chez un peuple éclairé & ami des arts. Dans l'autre, l'ignorance ou le faux ſavoir, plus dangereux encore ont étouffé cet amour du vrai, ce ſentiment du beau que l'enfant né ſous un ciel heureux, avoit reçu dans une plus grande meſure. C'eſt ce qui fait qu'il y a des peuples qui honorent l'humanité par leurs talens, & d'autres où l'empreinte du génie eſt preſque effacée.

Mais il y a toujours des moyens pour rétablir l'émulation. Tout dépend de la ſageſſe de ceux qui gouvernent, & de l'adreſſe qu'ils mettent à réhabiliter les bonnes inſtitutions. Ce ſont elles qui ré-

forment les mœurs des peuples, qui les arrachent à leur pareſſe pour les tourner vers les arts utiles. Les hommes en général aiment à s'inſtruire; il ne faut que leur en inſpirer le déſir & leur préparer les voies. S'ils reſtent dans l'ignorance, c'eſt qu'ils trouvent peu de ſecours; s'ils s'égarent, c'eſt qu'ils rencontrent de fauſſes lumières.

CHAPITRE VI.

De la France.

ON ignore quel étoit l'état des lettres dans les Gaules ſous les Druïdes ; il ne paroît pas qu'elles y fuſſent beaucoup cultivées. Ce qu'on en avoit, ſe bornoit probablement aux beſoins de la religion & à des chanſons qui chez les peuples barbares, ſont la ſeule littérature. Il faut aller juſqu'à l'établiſſement de la puiſſance romaine dans ce pays, juſqu'au règne des empereurs, pour y trouver des gens de lettres & un certain goût des arts dans les villes. J'en excepte Marſeille qui étoit une colonie grecque où les lettres s'étoient toujours maintenues & avoient fleuri depuis ſon berceau, heureuſe habitude qu'elle avoit reçue des Phocéens, & où elle s'étoit entretenue par le commerce des Grecs.

Ce fut ſous les empereurs que les Gaules commencèrent à figurer dans les lettres,

lorſque pluſieurs grandes villes eurent acquis le droit de cité, & qu'il s'établit des académies, des ſpectacles à Vienne, à Lyon, à Bordeaux. Il n'eſt pas ſurprenant qu'une nation ingénieuſe comme celle des Gaulois, continuellement mêlée avec les Romains, ait fait des efforts heureux, adopté le goût de leur langue & réuſſi dans les productions qui plaiſoient aux maîtres du monde. On aima les vers dans les Gaules, on en faiſoit, & les premiers génies de Rome tenoient à honneur que leurs ouvrages fuſſent recherchés & lus dans certaines villes plus opulentes & plus lettrées. L'émulation s'en mêla; il y eut des concours pour l'éloquence & la poéſie. Celui de Lyon eſt aſſez fameux par les conditions qu'on impoſoit aux vaincus. Nous avons perdu preſque tous les monumens de ce tems-là; mais les hiſtoriens nous en diſent aſſez pour nous donner une idée de l'état des lettres dans les pays arroſés par le Rhône, la Garonne & la Loire.

L'établiſſement de la religion chrétienne dans les Gaules, y donna naiſſance à un

genre de littérature qui devint riche dans les mains des hommes célèbres dont nous avons encore les ouvrages. Saint Céſaire, ſaint Hilaire de Poitiers, ſaint Proſper, Sulpice Sevère furent des hommes très-éloquens. Salvien, prêtre de Marſeille, qui écrivoit auſſi en latin, les ſurpaſſa tous par la force de ſon ſtyle, la grace & la vivacité de ſes tours. Son traité de la Providence mérite d'être lu en entier. Maſſillon faiſoit gloire d'y avoir pris ſes tours les plus éloquens : il eſt aiſé de s'en convaincre, quand on connoît cet admirable ouvrage de Salvien.

Les lettres profanes ne fleuriſſoient pas moins dans les Gaules. Les poéſies d'Auſone ſont encore ce qui nous reſte de mieux écrit & de plus agréablement penſé de ces ſiècles-là. Nous avons auſſi des ouvrages de Sidoine Appollinaire, qui, quoiqu'inférieurs à ceux d'Auſone, ſe font lire avec plaiſir.

Les inondations des barbares ruinèrent les lettres dans les Gaules, comme dans les autres provinces de l'Empire. La retraite

des empereurs à Conſtantinople, enſuite la foibleſſe de l'Empire en Occident, les malheurs de tout genre qui accablèrent les Gaulois, la domination des Francs, peu favorable aux lettres, dans les commencemens de la conquête, les guerres ſanglantes de la famille de Clovis, mille cauſes détruiſirent ce qui reſtoit de beaux arts, & mille cauſes les empêchoient de renaître. L'époque brillante du règne de Charlemagne ne fut pas de longue durée. Qu'auroient fait les lettres ſans ce prince? Il n'exiſtoit point de langue, ſi ce n'eſt un latin déjà fort altéré, & qu'il eût été preſque impoſſible de rétablir, même en rappellant les meilleurs écrivains de l'ancienne Rome. Ce ne fut que ſous la troiſième race de nos rois, que reparut l'aurore des belles connoiſſances & du goût; encore fut-il très-imparfait dans ſes premières tentatives; il n'y a qu'à lire nos vieux romanciers.

Tous les ouvrages d'eſprit, ſi nous pouvons donner ce nom à des productions informes, ſe faiſoient alors dans les cloîtres.

Point de connoiſſance des règles, point d'exactitude à obſerver le peu qu'on s'en étoit fait, nulle délicateſſe dans les peintures; un ſtyle diffus qui décrivoit tout ſans diſcernement, une exactitude qui ne ſongeoit qu'à dire les choſes, ſans s'embarraſſer de la manière de les dire, négligeant de revêtir d'images nobles ou gracieuſes les ſujets qui en étoient ſuſceptibles; point de deſſin, point de plan, des chroniques en vers comme en proſe, des allégories éternelles & forcées; voilà quel fut pendant long-tems l'état de la poéſie & des lettres en France. On écrivoit aſſez, mais on écrivoit mal.

Les premiers ouvrages intéreſſans qu'on puiſſe citer avec éloge dans notre littérature moderne, ce ſont les mémoires de Joinville pour la proſe, & les chanſons de Thibaud, comte de Champagne, pour la poéſie. Tous deux ſe diſtinguent par la naïveté & le naturel; leur ſtyle eſt ſenti & il y a de la penſée. Mais la langue étoit ſi imparfaite & ſi loin d'être formée, qu'elle reſſemble plutôt chez eux aux bégayemens

d'un enfant, qu'à la prononciation nette & marquée d'un homme fait.

Cependant ces premiers efforts promettoient beaucoup. Les lettres ſe ranimoient en France. Depuis quelque tems on commençoit à y connoître les anciens. Les études s'étoient un peu rétablies à Paris devenu le ſéjour habituel de nos rois ; l'univerſité avoit quelques maîtres célèbres qui ne ſe bornoient point à l'étude de la ſcholaſtique. Abaïlard, par exemple, avoit lu avec fruit quelques auteurs claſſiques de l'ancienne Rome ; il s'étoit occupé de points de critique & d'érudition, dont il s'étoit tiré avec plus de gloire pour ſon eſprit, que de bonheur pour ſa fortune. Il avoit inſtruit dans les lettres anciennes, la fille célèbre qui fut la cauſe innocente de ſes malheurs, & il faiſoit agréablement des vers & des chanſons. Il eſt vrai que c'étoit le plus beau génie de ſon ſiècle, ſi l'on en excepte pourtant ſaint Bernard nourri également de la lecture des anciens, à en juger par ſon ſtyle, ſur-tout par ſes lettres écrites

dans un latin plus élégant que ne le comportoit la barbarie d'alors. On ſait quelle étoit ſon éloquence en langue vulgaire ; ces deux hommes, rivaux de talens, quoique bien différens de mœurs, contribuèrent ſingulièrement aux progrès des lettres ; nous ne voyons pas dans l'éloignement toute l'influence de ces beaux génies dont la réputation étoit prodigieuſe. D'autres eſprits s'adonnoient en même tems aux lettres qui devenoient un moyen sûr de fortune & de célébrité. La poéſie renaiſſoit en France, non dans la langue des anciens Romains, mais dans l'idiôme de la nation, qui tout groſſier qu'il étoit, donnoit d'heureuſes eſpérances.

C'étoit le tems où les Troubadours fleuriſſoient en Provence, ſous les auſpices de quelques princes amis des lettres & des divertiſſemens agréables où il falloit de l'eſprit pour plaire & de l'invention pour réuſſir. Un peuple long-tems abâtardi par l'ignorance, & dégradé par une ſtupidité groſſière, s'il a de l'eſprit naturel, & qu'il vienne à appercevoir la pre-

mière

mière lueur du goût, il se porte avec enthousiasme vers cette lumière d'autant plus douce, qu'il en avoit été privé plus long-tems. Ce fut ce qui arriva en France. Les amusemens ingénieux des Troubadours encouragés par l'exemple des princes Troubadours eux-mêmes, devinrent la passion générale, & d'un bout du royaume à l'autre, chacun voulut s'enrôler dans cette milice poëtique. On les recherchoit dans les cours, on les admettoit dans sa familiarité; & le bonheur de plaire aux dames par la poésie comme par le chant, ne contribuoit pas peu à enflammer l'émulation des poëtes. La Grèce toute enthousiaste qu'elle étoit des arts, n'avoit pas tant fait pour les siens. Homère étoit moins bien accueilli des princes & des villes grecques, que le chantre d'une bourgade obscure de Provence ou de Languedoc ne l'étoit des Humbert de Dauphiné & des comtes de Toulouse. Il faut lire dans les archives du moyen âge, les honneurs rendus à certains Troubadours. Ce qu'ils y a de plus étonnant, c'est qu'il les

obtenoient d'une nobleſſe toute guerrière & qui ne ſavoit pas lire. Tant les charmes de l'eſprit ont d'aſcendant ſur les cœurs, principalement lorſque la mode s'en mêle, & qu'il eſt du bon ton d'applaudir ce qu'il n'eſt donné qu'à un petit nombre d'apprécier.

Les tournois contribuèrent encore à étendre l'empire de la poéſie. Comme il s'y raſſembloit ce qu'il y avoit de plus brillant & de plus aimable dans un pays, que tout y reſpiroit un air de fête & de plaiſirs, les vers furent de la partie ; on appella les poëtes à ces aſſemblées. Souvent ceux qui y étoient vainqueurs chantoient eux-mêmes leurs victoires. Quel dommage que la langue & le goût ne fuſſent pas plus formés ! Il faut le dire, quoiqu'à regret, on a peine à trouver dans les productions des Troubadours, quelque choſe qui juſtifie leurs prodigieux ſuccès. Leur nom qui ſignifie inventeur, eſt bien démenti par leurs ouvrages, en général ſi dénués d'invention ; ce ſont des répétitions & des redites continuelles. Qui

a vu une douzaine de pièces, les a preſque toutes vues.

Il y a plus d'invention, de génie & de goût dans les poéſies de Jean de Meun, dans celles d'Alain Chartier, & de quelques auteurs, leurs contemporains. On voit que le langage françois ſe développe & acquiert plus de ſignes, que l'on ſonge davantage à la penſée & à la manière de la rendre, que l'expreſſion devient plus préciſe, plus nette; & il y a de tems en tems des morceaux d'une naïveté charmante, ſans aucun mélange de bas. Depuis ſaint Louis, la cour de France fut plus polie, le gouvernement eut une aſſiète plus ferme; Paris fut en poſſeſſion d'attirer toute l'Europe dans ſes écoles; les eſprits ſe communiquèrent davantage; le beſoin de plaire augmenta de moyens dans une grande capitale où le talent en étoit un pour n'être pas confondu dans la multitude.

Si les guerres des Valois avec l'Angleterre retardèrent les progrès des lettres, le germe y étoit toujours, l'ébranlement

avoit été donné aux esprits, & l'on continuoit de s'instruire, de s'exercer, quoique la monarchie & les arts fussent souvent en péril. La cour de Charles VI trouvoit dans les lettres une sorte de diversion aux maux de l'état. Sous Charles VII on aimoit également les beaux arts; l'esprit aimable de ce prince leur étoit favorable; la galanterie règnoit à la cour, & l'on mettoit assez de recherche dans les divertissemens. On voit par les mémoires de Philippe de Commines & les poésies de Villon, qu'il y avoit dès-lors à Paris de l'élégance dans les mœurs & beaucoup d'enjouement dans les manières. Aussi la poésie & la prose firent-elles des progrès rapides.

Villon ne ressemble en rien à ses prédécesseurs, tant il est facile, coulant, naturel & même élégant! On voit qu'il s'est fait des loix, & qu'il s'y assujettit: à quelques hiatus près, ses vers sont réguliers & ne manquent jamais de mesure. Il connoît l'art de croiser les rimes masculines & féminines. Ses idées sont prises

dans la nature, & ſes exemples dans l'uſage commun. Il peint ce qu'il a vu & ce qu'il a fait; ſon ſtyle eſt l'image de ſon cœur, & il répand dans ſes tableaux une gaieté qui les rend encore plus agréables. On trouve chez lui la naïveté des anciens fabliaux & une poéſie plus ſoignée. Boileau a eu raiſon de dire de lui qu'il avoit débrouillé l'art confus de nos vieux romanciers. De tous ſes contemporains, c'eſt lui qu'on lit avec le plus de plaiſir.

Mais je me hâte d'arriver au règne de François premier, la véritable époque de l'établiſſement des lettres en France, puiſqu'on a déferé à ce prince l'honneur d'en avoir été le père, appellation plus glorieuſe que celle de conquérant. C'eſt ſous François premier en effet que le goût des anciens prit naiſſance & entra dans toutes les études de la nation. La France étoit plus reculée à cet égard que l'Italie & l'Eſpagne. Mais la fondation du collège royal, & l'émulation qui ſe répandit parmi les gens de lettres, lui fit bien regagner le tems qu'elle avoit perdu. L'é-

tude du grec fut ſuivie avec la plus grande attention & avec un ſuccès qui étonna l'Europe ſavante. On en fut redevable aux travaux des Robert & Henri Etienne, des Budé & des Turnèbe, noms preſqu'oubliés aujourd'hui, mais qui n'en ont pas moins de droit à notre reconnoiſſance. C'eſt ſous François premier, que ſortirent de l'imprimerie royale ces ſuperbes éditions grecques ſi recherchées en Europe, & que les travaux de deux ſiècles n'ont point égalées. Toute la France donna dans l'érudition ancienne : on étudia, on commenta les auteurs claſſiques de Rome & d'Athènes; on reſtitua des paſſages altérés ou défigurés par le tems. On fit ce qu'on put pour bien ſaiſir le ſens de ces grands hommes qu'on admiroit, mais qu'on n'imitoit pas encore. C'étoit le règne de l'érudition, avant-coureur du règne du goût réſervé à une époque plus brillante & plus heureuſe.

Cependant on vit paroître des hommes qui, à quelque choſe près, pouvoient ſe comparer aux anciens. Marot né dans les

provinces méridionales, apporta à la cour de François premier la vivacité & les saillies de son pays. Auteur ingénieux, il répandit un sel piquant dans ses épigrammes, donna une tournure aimable à ses madrigaux, fit sentir dans ses vers une élégance inconnue jusqu'alors, & fut le modèle de ce badinage léger, de cette gaieté vive, si chère à la nation françoise. Personne ne sut mieux que lui tourner un compliment flateur sans bassesse, & employer cet art si usité dans les cours, d'amuser ceux dont on a besoin. Son épître à François premier est un chef-d'œuvre en ce genre. Que n'en a-t-il fait un plus grand nombre d'un tour aussi naturel & aussi heureux? Il faut glaner dans Marot qui ne travailloit point ses ouvrages avec assez de soin. On voit cependant qu'il connoissoit les anciens, & qu'il les sentoit. Il entreprenoit même de les traduire. Il s'étoit exercé sur les métamorphoses d'Ovide, essai médiocre & infructueux qui n'ajoute ni n'ôte rien à sa gloire.

Melin de Saint-Gelais fut son rival

dans la poéſie légère. Celui-ci n'avoit ni autant d'eſprit ni autant de grace que Marot. Ils partagèrent tous deux les ſuffrages de la cour & des gens de lettres qui n'aiment pas en général à voir réunir ſur une même tête tous les lauriers poëtiques. Ils vous donnent toujours un rival, lors même que vos talens ne vous en laiſſent aucun.

Dans le même tems, la proſe françoiſe prenoit de la grace & du nombre ſous la plume inégale de Rabelais, tantôt excellent, tantôt déteſtable, mêlant la bouffonnerie la plus baſſe à la meilleure plaiſanterie, homme de beaucoup d'eſprit & d'une érudition immenſe, dont l'ouvrage fit une fortune prodigieuſe, parce qu'il étoit rempli d'alluſions malignes, de choſes propres à flatter des lecteurs groſſiers qui ſortoient à peine de la barbarie, & qui en avoient à bien des égards, conſervé les mœurs : mais les bons eſprits diſtinguèrent dans les extravagances d'une imagination déréglée, des traits de lumière que nous admirons encore aujour-

d'hui, cet art de mêler le dialogue avec le récit, & de donner à la narration une forme dramatique; ces saillies, cette gaieté, ces rapprochemens singuliers qui font naître à chaque instant le plaisir de la surprise ; ces peintures de mœurs & de caractères, ces observations fines sur les ridicules & les vices contraires au bon ordre de la société : enfin, cette ironie piquante qui est la meilleure de toutes les censures, quand elle est adroitement ménagée.

Rabelais est le seul livre de prose qui soit resté du tems de François premier. Sous Henri II, la littérature souffrit une espèce d'éclipse par la faveur extraordinaire où parvint Ronsard, poëte rempli des anciens qu'il employoit mal, & qu'il vouloit faire passer dans notre langue, non-seulemet avec leurs pensées, mais avec les signes mêmes de ces pensées. On vit donc une poésie chamarrée de mots grecs & latins, inintelligibles pour tous ceux qui n'étoient point érudits. Les tournures grecques ne furent pas plus mé-

nagées que les mots, & comme notre langue en avoit adopté déjà quelques-unes assez heureusement, Ronsard crut que les autres auroient le même succès, quelque forcées, quelque détournées qu'elles fussent du génie de la langue.

Je crois entrevoir la raison pourquoi cette bigarrure ne fut point proscrite dès sa naissance. Beaucoup de gens se mêloient alors d'apprendre les langues savantes. Les gens de lettres étoient peu répandus dans le monde, & peu à portée de juger du mérite des vers composés dans un langage qu'ils dédaignoient; ils lui préféroient les langues mortes pour écrire en vers & en prose. Un poëte qui leur rappelloit des mots de leurs langues favorites, & qui sembloit destiné à enrichir l'idiôme vulgaire si pauvre & si mépriſable à leurs yeux, devoit naturellement leur paroître le premier poëte de la nation. Aussi les livres de tous les érudits de ce tems-là sont-ils pleins des éloges de Ronsard. Quelques-uns de ces savans le présentèrent à la cour où il porta d'ailleurs les avan-

tages d'un extérieur prévenant & d'un esprit agréable. Saint-Gelais eut beau avertir son siècle de la médiocrité de Ronsard; on ne le crut pas. On s'accoutuma à entendre louer l'auteur de la Franciade ; & ses plus grands enthousiastes furent peut-être ceux qui le comprenoient le moins.

Il jouit de son vivant d'une grande célébrité qui le suivit jusqu'au tombeau. Il fallut du tems pour désabuser la nation de l'estime qu'on lui avoit prodiguée. Il fit beaucoup d'imitateurs & gâta de bons esprits qui auroient continué la gloire des lettres, en s'attachant sur les pas de Marot & de Saint-Gelais.

Mais quand la réputation de Ronsard commença à décliner, il arriva un autre malheur à la littérature françoise. Presque tous les poëtes ne furent que les copistes des Italiens. Le sonnet qu'on dit que Saint-Gelais avoit apporté en France, fut la pièce de poésie la plus en vogue, & l'on quitta pour lui le rondeau & la ballade qui étoient nés sur notre sol, & qui fer-

voient dans leur origine à accompagner les pas des danſes françoiſes. On eut auſſi des élégies longuement langoureuſes à la manière des Italiens. On ne voit que cela dans les recueils de Belleau & de Deſporte qui cependant ne manquoient ni de goût ni de talent. Mais la contrainte de l'imitation, le peu de connoiſſance qu'ils avoient du caractère françois, nuiſit à l'un & à l'autre. Les choſes reſtèrent dans cet état juſqu'à Malherbe, auteur d'une grande révolution.

Il faut cependant diſtinguer Regnier qui parut quelque tems avant Malherbe. Le genre de ſatyre qu'il adopta, le place avec honneur parmi nos bons écrivains; non qu'il n'y ait des incorrections fréquentes dans ſon ſtyle, & des traces de mauvais goût. Mais il y a de la vigueur dans la penſée & de la force dans l'expreſſion: ſon vers eſt bien fait: on voit qu'il craint d'être lâche, & qu'il affecte de ſerrer ſon ſtyle, ce qui le rend quelquefois obſcur.

Dans la proſe, il y eut des progrès

ſenſibles, depuis le règne de François premier. Montagne du fond de la Gaſcogne, écrivoit un livre que ſa ſingularité, ſes graces, les anciens dont il eſt rempli, la vivacité des tours, l'énergie des expreſſions, la vigueur des penſées rendirent le livre de tout le monde, parce que les ſavans & les ignorans y trouvèrent également à s'amuſer & à s'inſtruire. Ce n'étoit pas encore la proſe francoiſe dans toute ſa pureté; mais elle y avoit de la préciſion & du charme, puiſqu'elle plaît encore dans cet état ſuranné, & qu'on aime juſqu'aux biſarreries de ce vieux langage.

Amiot rendit un ſervice important à la nation par ſa traduction de Plutarque. On l'a retraduit pluſieurs fois depuis, & Amiot eſt toujours reſté. C'eſt qu'Amiot eſt plein de l'eſprit de ſon auteur, qu'il ſemble avoir vécu dans l'antiquité & s'être imbu des mœurs dont il trace la peinture. D'ailleurs ſon ſtyle eſt naturel, facile, élégant, & ne manque point d'harmonie. Il y a même un charme de plus, une naï-

veté qui ne se trouve point dans Plutarque.

Si nous cherchons la littérature françoise dans les orages des guerres civiles, nous la trouverons ébranlée par les convulsions de l'état, luttant cependant contre la perversité de la destinée qui emportoit & dégradoit les ames françoises. Nous verrons un Ramus victime des fureurs de la Saint-Barthelemi, préparer le règne du goût par d'excellens ouvrages, où s'élevant au-dessus des préjugés de son siècle, il montroit ce qu'il y avoit à éviter dans les anciens dont il sentoit trop les beautés pour en admirer les défauts; un Passerat, homme aimable & héritier des crayons de Marot dont il imitoit la grace & l'élégant badinage; un Baif & un Jodelle, tous deux estimables par les efforts qu'ils firent pour épurer le théâtre du mauvais goût qui le déshonoroit aux yeux de la raison & de la religion qui n'étoit point faite pour se trouver mêlée dans de pareils amusemens.

Enfin Malherbe vint. Ce fut lui qui

assujettit la muse françoise à des règles plus sévères, qui évita constamment le choc des voyelles, qui croisa les rimes masculines avec les féminines d'après certaines loix qu'il ne fut plus permis de violer, qui apprit aux poëtes en quoi consistoit la grace des vers françois, par l'élégance qu'il y mit, & l'harmonie dont il eut soin de l'accompagner. Les autres poëtes, prédécesseurs immédiats de Malherbe, ne songeoient, pour ainsi dire, qu'à faire des vers, sans se gêner beaucoup dans la façon de les faire. On remarque en général chez eux peu de choix dans les pensées & les expressions : ils sont diffus & traînans. Il faut lire quelquefois quarante lignes pour trouver un vers bien fait. Malherbe fut choisir les mots & resserrer les pensées. Il eut en partage l'élégance qui est un choix dans l'agréable même, la fleur de l'agrément.

Ce n'est pas qu'il n'y ait encore dans Malherbe des traces de mauvais goût, mais c'est plutôt pour les choses que pour les vers. On étoit encore trop près du tems

où nos poëtes imitoient les Italiens & les Eſpagnols, ſans diſcernement, c'eſt-à-dire les *concettis* des uns & l'emphaſe des autres. Malherbe tourne quelquefois ſa penſée avec trop d'affectation; il propoſe trop ſouvent à ſes héros d'aller détrôner le ſultan ou le ſophi; cela lui fournit des ſtrophes où il y a peu de bon ſens & de véritable grandeur, quoique le ſtyle en ſoit pompeux & empoulé: cette exagération ne choquoit point alors, parce que l'on ne ſentoit point la juſte meſure des choſes, & que ce ton étoit à la mode chez tous les poëtes. Si ce langage exagéré s'étoit perpétué parmi nous, notre poéſie reſſembleroit trop à celle des poëtes du midi, & nous n'aurions point ce caractère précieux qui nous appartient en propre, l'art des convenances & la ſageſſe du ſtyle.

On dit que le Cavalier Marin entendant réciter des vers à Malherbe, trouva que c'étoit un poëte fort ſec. Il devoit en juger ainſi, lui qui avoit un flux de paroles où il noyoit un tas de penſées communes.

communes. Malherbe ramenoit les poëtes au goût antique, & le cavalier Marin outroit tous les défauts des modernes. La poſtérité a mis chacun de ces poëtes à leur place. Malherbe eſt encore un des modèles du bon goût ; le cavalier Marin qu'on accuſe d'avoir gâté la poéſie italienne, n'a preſque plus de partiſans.

Malherbe eut des diſciples en grand nombre, & la ſévérité de ſon caractère ne leur paſſoit rien. Il étoit jaloux de la pureté du langage & de l'obſervation des règles, juſqu'à la ſuperſtition. Il aimoit véritablement ſon art, & il déſiroit de le répandre tel qu'il l'avoit conçu, ſans garder pour lui ſeul un ſecret qui pouvoit ſervir à la gloire de ſa nation. Racan fut ſon diſciple le plus illuſtre & le plus chéri. Il fit ſentir dans ſes Bergeries & dans ſes Cantiques quelque choſe des graces & de l'élégance de ſon maître.

On étoit arrivé au règne de Louis XIII, qui préparoit lentement le beau ſiècle de Louis XIV. La langue ſe perfectionnoit de jour en jour. Les poëtes naiſſoient en

foule; & dans le nombre, il y avoit toujours quelqu'un qui se distinguoit. La lutte du bon goût avec le mauvais continuoit cependant : si d'un côté on voyoit Malherbe & Racan, de l'autre, on appercevoit Saint-Amant & Théophile. Ceux-ci avoient leurs partisans comme les autres. On leur pardonnoit leur enflure, la bassesse de leurs expressions, la recherche de leurs pensées, la folie de leurs imaginations en faveur d'une certaine verve poëtique dont il faut avouer qu'ils ne manquoient pas. Mais ils devoient tôt ou tard céder le pas à leurs maîtres, & tomber dans l'obscurité à laquelle leur bisarrerie les condamnoit.

La prose se perfectionnoit aussi. On commençoit à avoir des ouvrages plus élégans & mieux écrits. L'histoire romaine de Coeffeteau, l'usage des passions, du père Senault restaurateur de la chaire en France, les caractères de la Chambre, passoient pour des modèles de style. Ils l'étoient à bien des égards, si on les compare avec une foule de livres faits dans le même

tems. Voiture & Balzac écrivoient leurs lettres; l'un avec plus de fineſſe, l'autre avec plus d'emphaſe, tous deux avec ſoin & avec le déſir de plaire qu'ils pouſſoient trop loin. Mais ils mettoient de la penſée & du nombre dans leur ſtyle; & ce qui le déparoit principalement, c'étoit la recherche & l'affectation; ils manquoient moins d'eſprit que de jugement. Ils avoient du tour, de la grace même: il leur auroit fallu plus de bon ſens pour être des écrivains ſans reproche.

N'importe: la langue leur a de grandes obligations. A force de chercher de nouveaux tours & de varier les combinaiſons des mots, ils ont, pour ainſi dire, épuiſé les différentes manières de rendre les choſes, & c'eſt dans leurs ouvrages, qu'il faut chercher cette diverſité prodigieuſe de tours dont notre langue eſt ſuſceptible, quoique notre dictionnaire ſoit aſſez borné. Il faut bien que cette indigence qu'on nous reproche en Europe, ſoit rachetée par quelque choſe, puiſque les autres nations ſe ſont empreſſées d'adopter notre

langue. Nous le devons à la variété de nos tours, à l'acception fine que nous donnons aux mêmes mots dont la transposition change les idées, & enrichit la langue sans multiplier les signes.

Le goût de la conversation qui se répandit en France sous le ministère du cardinal de Richelieu, homme de génie & ami déclaré des agrémens de l'esprit, contribua beaucoup à polir le langage, à mettre les femmes dans la participation des travaux littéraires, & à perfectionner le talent d'écrire par le désir de leur plaire. Les belles connoissances entrèrent dès-lors dans l'éducation. Il fallut savoir parler pour savoir vivre. L'habitude de se voir & de s'entretenir sur des sujets intéressans qui avoient rapport aux mœurs, aux usages de la société, aux sentimens délicats du cœur, tout servit à faciliter le développement des idées dans les esprits. Les gens de lettres ne furent plus relégués dans l'ombre de leur cabinet. On les crut nécessaires à la société, & l'on ne se trompoit pas. Ils y portoient des connoissances, & ils

en rapportoient des agrémens, heureux échange qui rendoit leurs connoiſſances encore plus utiles. Ils les mirent à la portée de tous les eſprits pour avoir plus d'admirateurs. S'ils s'étoient contentés du ſuffrage des ſavans, on verroit encore règner parmi nous cette diſtinction affligeante que les lumières avoient établie autrefois entre les gens de lettres & les gens du monde.

On ne ſauroit croire combien l'éducation des femmes ſervit aux lettres pour en avancer les progrès. En général, elles ont plus de fineſſe, un goût plus délicat; elles ſentent mieux les beautés de la nature, tout ce qui va au cœur, tout ce qui eſt d'un uſage commun & que l'eſprit peut embellir; ce développement d'idées qui naiſſent dans la ſociété & qui viennent de l'obſervation des caractères, ces légères nuances qui échappent aux eſprits préoccupés ou peu réfléchis, mais que les femmes ſaiſiſſent avec tant d'adreſſe par l'habitude ou peut-être par le beſoin qu'elles ont de mieux étudier les mœurs. Il fallut donc ſe tourner de ce côté-là

pour les intéreſſer. En converſant avec elles, on s'accoutuma à penſer avec leur eſprit. C'eſt ce qui produiſit ces ouvrages délicatement écrits dont nôtre nation ſe glorifie, & où le cœur eſt ſi bien peint, & les paſſions ſi agréablement dévoilées.

Un autre avantage qu'on retira de cette douce ſociété, c'eſt que l'on bannit des ouvrages d'eſprit, tout l'étalage d'une érudition pédanteſque, ces citations éternelles qui rempliſſoient les livres écrits avant cette époque, cette fureur de vouloir paroître ſavant de la ſcience d'autrui, au lieu de faire uſage des reſſources de ſon eſprit, & de puiſer ſes maximes dans ſon propre cœur. On connut mieux le monde & le vrai mérite des livres : car les livres ne ſont que la peinture du monde; & en littérature, tout livre qui ne peint rien, n'eſt pas digne d'être eſtimé.

Corneille parut à cette époque avec une ame nourrie de l'étude des anciens, & capable des grands ſentimens qu'il rendit avec tant de force dans ſes tragédies. Avant lui, le théâtre françois étoit avili

par des pièces où des auteurs ſans génie ſe traînoient ſur les traces des anciens ou les abandonnoient avec un malheur égal. Point de connoiſſance des effets du théâtre ni des paſſions, point d'art & de vérité dans le dialogue; un langage tantôt empoulé, tantôt ignoble ou ſans couleur. On les écoutoit cependant, parce qu'on n'avoit rien de mieux; & à l'exception de Rotrou que Corneille appelloit ſon père par un ſentiment bien noble & bien tendre, tout le reſte ne vaut pas l'honneur d'être nommé; on rougit, en les liſant, pour nos pères qui avoient eu la bonté de les admirer.

Le théâtre changea de face, à l'avénement de Corneille. Après qu'il ſe fut exercé quelque tems dans la comédie, il donna ſa fameuſe tragédie du Cid, ouvrage mémorable, puiſqu'il fut l'époque de la gloire du poëme dramatique en France. Le ſujet en étoit pris des Eſpagnols, mais traité avec une ſupériorité de génie qui laiſſoit l'auteur original à une extrême diſtance de l'imitateur. *Beau*

comme le Cid, fut alors un des proverbes de la nation. Un siècle & demi qui s'eſt écoulé depuis, n'a point infirmé ce jugement de l'enthouſiaſme.

Toutes les plumes françoiſes ſe ſont épuiſées ſur la louange de Corneille. Les reproches qu'on a faits avec juſtice au ſtyle de quelques-unes de ſes pièces, les taches légères qu'on trouve dans les meilleures, n'empêchent pas qu'on ne convienne généralement qu'il a formé la tragédie ſur un plan plus vaſte que celle des Grecs. On admire la force de ſes penſées & de ſes expreſſions, l'énergie de ſes ſentimens qui ne ſont point hors de la nature, mais qui s'élèvent à la plus haute région des paſſions & de la grandeur d'ame, le choix & l'élégance de ſes termes en certains endroits, une multitude d'expreſſions créées, la vivacité de ſes mouvemens & ces grands caractères d'héroïſme qu'il donne à ſes perſonnages. Chez lui, les Romains ſont véritablement romains & nous font partager l'étonnement qu'ils nous inſpirent dans leur hiſtoire. Il a ex-

cellé à peindre les ames romaines. C'eſt ainſi qu'il élevoit le caractère de ſa nation.

Par un bonheur ſingulier, Molière parut à-peu-près dans le même tems, & fut pour la comédie ce que Corneille avoit été pour la tragédie. Molière auſſi créateur dans ſon genre, trace les peintures les plus vraies de la ſociété, & fait naître le comique de l'oppoſition des caractères. Chaque ſituation devient plaiſante par les circonſtances où il place ſes acteurs. Il développe le cœur humain avec un art inconnu avant lui; il ſaiſit toutes les nuances, il relève tous les travers, & les préſente d'une manière ſi adroite, qu'il nous force de rire de nos propres ridicules. Peintre moral, il mêle ſouvent l'inſtruction au badinage, corrige les hommes par la raillerie ſans la rendre directe & l'établir en maximes, mais ſeulement en montrant les conſéquences d'un mauvais choix, les effets des mœurs dures dans la ſociété, les ſuites des prétentions déplacées; la vérité de ſon dialogue eſt d'ailleurs ſi frappante, ſes expreſſions ſi naturelles & ſi

aiſées, qu'on n'eſt point ſurpris qu'il ſoit le déſeſpoir des peintres de mœurs dont le plus grand mérite ſera toujours d'avoir approché de ce modèle inimitable.

Quelle nombreuſe génération de poëtes dramatiques ne vit-on point ſortir des écoles de Corneille & de Molière? Celui-ci n'eut point de rival, mais une foule d'imitateurs plus ou moins heureux. Celui-là trouva dans Racine un émule digne de lui, qui en s'écartant un peu de ſes traces, après avoir eſſayé de les ſuivre, s'attacha plus particulièrement au cœur, & poſſéda au plus haut degré le talent de l'intéreſſer. Plein des beautés ſimples de la tragédie grecque, il les fit paſſer dans ſes vers. Son ſtyle eut une harmonie & une élégance toujours ſoutenue; ce fut le poëte des graces dans un genre noble; perſonne ne fit parler les femmes avec plus de dignité & dans des bienſéances plus convenables à leur ſexe. Il avoit été donné à Racine de ſentir ce qu'il y a de plus délicat dans les paſſions, de plus vif dans leurs mouvemens & de le rendre avec un pinceau élégant ſans

affectation, naturel ſans être commun.

Nous voici au beau ſiècle de Louis XIV. où tous les genres de littérature s'élevèrent à leur perfection, où l'on vit paroître tant d'ouvrages du premier ordre qui n'avoient point de modèle dans l'antiquité & qui ſont devenus ceux de la France & de l'Europe. La Fontaine créa un genre d'apologue inconnu aux anciens dont il empruntoit ſes ſujets. Fénelon fit un roman moral où il réunit le charme des fictions d'Homère & une philoſophie bien ſupérieure à celle des ſages de la Grèce. Le duc de la Rochefoucault mit la morale en maximes qui avoient toute la préciſion des ſentences des anciens, & un ſens bien plus réfléchi & bien plus profond. Son livre augmentoit de prix par une élégance continue dont on ne croyoit pas que la morale fût ſuſceptible.

Paſcal avoit fixé la langue en choiſiſſant les tours & les expreſſions qui ne devoient point vieillir. Il n'avoit rien inventé en fait de langage; mais ſon goût ſûr & épuré ne lui avoit point permis de

ſe ſervir de mots qui alloient tomber, & de tournures qui ſeroient bientôt ſurannées.

Boileau s'étoit fait le légiſlateur du Parnaſſe & le cenſeur des écrivains de mauvais goût. Ses Satyres ne ſemblent être que des cadres où il renfermoit les ridicules des auteurs de ſon tems qui outrageoient le bon ſens & la langue. Son Art poëtique dont les préceptes s'étendent à tous les genres d'écrire, paroît fort ſupérieur à celui d'Horace pour le fond des choſes, les ornemens dont il a ſu l'embellir. Son Lutrin eſt un poëme rempli d'invention, de détails heureux, où l'on trouve une rare perfection de ſtyle. On ne peut trop louer ſes Epîtres pour les ſentimens juſtes & honnêtes qu'elles contiennent, c'eſt un ton plus grave que celui d'Horace, & une morale plus épurée.

Si nous ne ſuivons point l'ordre didactique en parlant des grands écrivains du ſiècle de Louis XIV, on le pardonnera à la nature de cet ouvrage & au déſir que nous avons d'éviter la monotonie.

Tandis que Boileau tenoit le ſceptre

de la poéſie & fondoit une école bien ſupérieure à celle de Malherbe, l'éloquence françoiſe avoit dans Boſſuet un orateur qui n'a point laiſſé de diſciple, tant ſes idées, ſes tours, ſes expreſſions ſortent de l'ordre commun & ſont peu faits pour aider le génie de l'imitation. La force, la nobleſſe, le pathétique, le dramatique de ſes diſcours, la profondeur qui y règne, ſon déſordre même, en ont fait le Démoſthène de l'éloquence moderne.

Fléchier plus aiſé à imiter, eſt doux dans ſon ſtyle & ſage dans ſes compoſitions. Il connoît le monde & les bienſéances oratoires; il a de l'élégance & une harmonie continue. La fraîcheur de ſon coloris faiſoit aimer juſqu'à ſes défauts; ils ſont en bien petit nombre, & les beautés dont il brille ne permettent pas même d'être ſévère.

Maſcaron, contemporain de Fléchier & de Boſſuet, entre en partage de la gloire de ces grands hommes. Il a des traits dignes de tous les deux : plus inégal dans ſon ſtyle, & ſouvent au-deſſous de lui-

même, il eſt quelquefois parfaitement beau. L'eſprit des anciens dont il étoit animé, lui fournit des images & des tours dont il enrichit la langue. Sa réputation fut grande au commencement du règne de Louis XIV. Le peu qui nous reſte de lui la juſtifie à bien des égards.

Tandis que ces orateurs ennobliſſoient la chaire françoiſe, la Bruyère écrivoit ſes Caractères avec une plume originale & une grande connoiſſance des hommes. Tantôt peintre de mœurs, tantôt donnant dans des maximes préciſes, le réſultat de ſes réflexions, il réuniſſoit en ſa perſonne l'eſprit de la Rochefoucault & celui de Théophraſte ; mais il avoit ſur cet Athénien l'avantage de ſe trouver dans un ordre de choſes plus étendu, & de peindre des mœurs plus douces & plus polies.

Bouhours dans des dialogues d'un ſtyle agréable, donnoit des règles de goût, & les juſtifioit par ſa manière d'écrire. Il ſemble que tous ſes travaux aient été conſacrés à l'utilité de la langue dont il

connoiſſoit bien l'eſprit, recommandant toujours la clarté, la facilité, l'élégance & cette ſageſſe de ſtyle dont il faiſoit ſentir la néceſſité en montrant par des exemples combien l'emphaſe, l'affectation & les jeux de mots ſont oppoſés au bon goût.

Madame de Sévigné, dans des Lettres pleines d'eſprit, de naturel & de graces, donnoit ſans y ſonger un modèle du ſtyle épiſtolaire ſi avantageuſement connu en France par une foule de recueils de lettres du meilleur ton. Mais aucun ne l'emporta ſur celui de cette illuſtre dame dont on cite tous les jours des morceaux comme des modèles de narration.

Madame Deshoulières fut l'inventeur d'une nouvelle eſpèce d'Idylles dont le fond étoit des idées chagrines oppoſées à des images gracieuſes. Le ton de l'églogue & celui de l'élégie ſe trouvèrent ainſi agréablement mêlés. On ſentit que l'auteur étoit inſpirée par ſes malheurs mêmes, & toutes les ames furent diſpoſées à s'affecter de ſa profonde mélancolie. Madame Deshoulières réuſſit moins bien dans

d'autres genres, apparemment parce qu'ils étoient moins analogues à sa situation & à son extrême sensibilité.

Qui ne connoît les succès de madame de la Fayette dans les romans qu'elle rendit susceptibles d'un plus grand intérêt en les débarrassant des longues conversations & du verbiage qui les gâtoit avant elle ! La princesse de Clèves fit oublier Clélie & d'autres productions informes de ce tems-là où le sentiment étoit étouffé sous le nombre des volumes. Cet ouvrage fit une espèce de révolution, & à mesure qu'il en parut du même genre, on eut un modèle sur lequel on pouvoit les comparer. Plus d'un siècle s'est écoulé, & ce modèle n'a rien perdu de sa grace. Tant cette illustre dame a su mêler habilement l'intérêt du fond à la perfection du style !

Madame de Maintenon eut le mérite rare d'écrire avec élégance des lettres moins senties que celles de madame de Sévigné, mais remplies de raison & de bon sens. On y apperçoit l'esprit du moment où elle écrivoit. On apprend à y connoître

connoître les mœurs d'une cour où elle jouoit un rôle si brillant, quoique renfermée dans les bornes de la plus délicate circonspection. Les plaintes qui lui échappent sur l'embarras de ses grandeurs & l'ennui de sa condition rendent ces lettres encore plus intéressantes.

Je parlerois de madame de Villedieu, de madame de la Suze; mais qui pourroit compter toutes les femmes célèbres qui ont honoré ce beau siècle par leurs talens! Quelle excellente éducation devoit les avoir préparées à cette élégance qui les distingue, à ce goût exquis des bienséances, à ce charme qu'elles répandoient dans leurs ouvrages? Un beau naturel leur sauvoit jusqu'à la peine du travail, l'excellent même étoit devenu commun; c'étoit une habitude plutôt qu'un mérite, de sentir avec délicatesse & de s'exprimer avec grace.

Nous ne prétendons point faire ici l'énumération de tous les écrivains qui ont honoré le siècle de Louis XIV; un Malbranche qui perfectionna la langue

de la philoſophie, & la revêtit d'images ſi juſtes & ſi naturelles; un Lamy qui traitoit en ſe jouant, tous les ſujets de littérature & de ſcience, homme univerſel à qui nous devons ces entretiens ſi utiles pour règler la marche de la jeuneſſe dans ſes études; un Perrault dont la plume ſe délaſſoit à écrire des contes de fées, après avoir diſcuté les points de critique les plus importans; une foule d'autres dont les noms me ſont peut-être échappés; car qui pourroit faire un détail exact de tant de richeſſes?

Dans la poéſie, que de peintres aimables parurent ſur les traces des hommes célèbres que nous avons cités? Les Chapelle, les Saint-Pavin, les Pavillon, les Charleval, les Voiture, les Sarraſin, les Benſerade, appartenant à la fin d'un règne & au commencement de l'autre; fruits heureux du miniſtère du cardinal de Richelieu qui fonda l'académie françoiſe, & donna plus de conſiſtance aux lettres de ſa nation, en les réuniſſant en un corps.

Quinault dont Boileau a dit tant de

mal, fut encore un des ornemens de ce ſiècle dans un genre abſolument neuf par la manière dont il l'a traité, & le genre de ſpectacle pour lequel il compoſoit. Apoſtolo Zeno & Métaſtaſe lui ont plus d'obligation qu'on ne penſe. Les belles ſcènes de Quinault ſont des chef-d'œuvres qui ne laiſſent rien à déſirer pour le ſens & pour l'harmonie, il y règne une fineſſe de penſées & de ſentimens qu'on a voulu ſouvent imiter en Europe; mais nulle part avec autant de ſuccès qu'en Italie. Les nations ont beau ſe défendre de ce ſoupçon d'imitation, elles ſe copient les unes les autres. Celles qui ont été les premières à exceller dans un genre, ont droit de prétendre à la gloire de l'invention.

Vers la fin du ſiècle de Louis XIV, la littérature françoiſe ſembla changer quelque choſe à ſes formes, ſans rien perdre de ſes avantages. Corneille, Molière, Racine, Boſſuet n'étoient plus; mais Maſſillon ſoutenoit l'éloquence par le ſentiment, & entroit plus avant dans le cœur

humain, que ſes illuſtres prédéceſſeurs. Crébillon donnoit des ſcènes de terreur dont il n'y avoit point d'exemple au théâtre; incorrect dans ſon ſtyle, il excita la mauvaiſe humeur de Boileau mourant, & n'en eut pas moins les ſuffrages de ſa nation. Regnard & Dufreſny répandirent la gaieté la plus vive dans leurs comédies. Inférieurs à Molière dans l'art de tracer des caractères, ils l'emportèrent ſouvent ſur lui par le ſel & la grace de l'expreſſion.

Rouſſeau atteignit dans l'ode la hauteur de Pindare, & ne fut point étranger à la philoſophie d'Horace. Il lutta avec Malherbe & Racine dans ſes Cantiques ſacrés où l'expreſſion eſt ſi pittoreſque & les ſentimens ſi dignes des grands objets qu'il traite. Marot fut ſon modèle dans l'épigramme où il n'a que trop imité la licence de ſon maître.

Deux hommes célèbres s'annoncèrent dans le même tems avec des principes qui leur firent beaucoup d'ennemis, & commencèrent cette longue guerre entre les anciens & les modernes, dont Perrault

avoit donné le premier ſignal, & qui ne s'eſt point terminée après tant de combats & de diſcuſſions. Fontenelle & la Motte tous deux remplis d'eſprit & de goût, tous deux unis de la plus étroite amitié, furent traités par leurs adverſaires de conſpirateurs acharnés à éteindre le flambeau des lettres en France. On ſent aujourd'hui ce qu'une pareille accuſation avoit de faux & d'exagéré. Préférer les modernes aux anciens, ne ſeroit pas une raiſon d'être traité de blaſphémateur. Il eſt des hommes dont les yeux ne s'ouvrent que ſur ce qui les environne, & qui ne veulent point pénétrer dans la nuit des tems pour y chercher des objets d'admiration. De plus, il eſt poſſible qu'on ſoit plus frappé des défauts que des beaurés, & certainement il y a de grands défauts dans ces anciens que nous admirons à ſi juſte titre. L'opinion de la Motte & de Fontenelle étoit donc ſoutenable au moins ſur ce point, & leur tort n'étoit que de n'être point aſſez ſenſibles aux beautés antiques ſur leſquelles on a calqué les

plus beaux ouvrages modernes. Mais ces ouvrages des anciens, en paſſant par les mains de nos écrivains, ont pris des formes qui les ont embellis à nos yeux; ils ſe ſont mêlés avec nos mœurs, ils nous ont offert une peinture plus vraie de ce que nous ſommes, de façon qu'il n'eſt pas étonnant que bien des copiſtes préfèrent Racine à Euripide, & Corneille à Sophocle : pour Molière, il n'y a point de comparaiſon à faire de lui avec Plaute & Térence. Phèdre ne peut pas ſoutenir le parallèle avec la Fontaine, Boileau eſt tout au moins le rival d'Horace dans l'art poëtique : la proſe de Boſſuet, de Fléchier, de Fenelon, vaut bien celle de Démoſthène, de Ciceron & de Platon. Malbranche dans ſa manière d'écrire en philoſophie s'égale aux plus grands hommes de l'antiquité. Pour la morale, que peut-on oppoſer à la Rochefoucault, à Paſcal & à la Bruyère ? Ainſi la queſtion reſte tout au moins indéciſe, & l'on ne me reprochera point de flatter ici les modernes. J'aime les anciens, j'en ai fait

l'étude de toute ma vie; je crois avoir une ame qui ſent vivement leurs beautés : mais je ne puis me diſſimuler à moi-même le plaiſir que font tant d'heureuſes imitations de leur génie, tant d'ouvrages créés d'après eux. Je ſuis forcé de rendre hommage à la vérité.

Il n'y avoit donc pas tant de déraiſon dans l'opinion de la Motte & de Fontenelle. On les accuſe cependant d'avoir corrompu le goût, & on le répète encore d'après les clameurs de leurs ennemis. Mais voyons ſi cette accuſation eſt fondée. Il y a deux manières de juger des auteurs, l'une de prévention qui s'appuye ſur l'idée que nous donnent des opinions haſardées ou que nous croyons telles. Ainſi celui qui ne penſe pas comme nous, manque de goût, & dans la chaleur de la diſpute, on n'eſt pas toujours bien délicat ſur le choix des épithètes. L'autre manière eſt beaucoup plus sûre & plus conforme à la raiſon; c'eſt de juger un auteur ſur ſes ouvrages. Ce qu'il dit eſt-il raiſonnable, bien penſé, purement

écrit, ſon ſtyle a-t-il du naturel, de la facilité & de l'élégance? Voilà la queſtion que nous faiſons ſur les écrits de la Motte & de Fontenelle.

Il n'eſt pas douteux, pour commencer par la Motte, qu'il n'y ait infiniment de mérite dans la proſe de cet écrivain. Ses Diſſertatiôns ſur les différens genres de littérature, ſur l'ode, ſur la fable, ſur la tragédie, ſont en général des modèles de netteté, d'élégance & de ſageſſe de ſtyle. C'eſt un eſprit délié qui ſaiſit ce qu'il y a de mieux dans un ſujet, & le préſente ſous les couleurs les plus agréables. Ses expreſſions ſont juſtes & ſes vues preſque toujours ſaines. Il marche avec précaution, mais avec sûreté, & ce qui donne beaucoup de confiance en lui comme critique, c'eſt qu'il a grand ſoin de ſe garder de l'enthouſiaſme très-oppoſé d'ordinaire à la qualité de critique.

Quant à Fontenelle, ce ſeroit lui faire injure que de répondre aux imputations de ſes ennemis. L'auteur charmant des dialogues, l'écrivain philoſophique des

mondes, l'hiſtorien de la plus ſavante compagnie de l'univers, celui qui nous a tracé le caractère de ces hommes rares avec tant de vérité & de grace, qui a répandu de ſi vives lumières ſur les ſciences, & les a miſes à la portée de tous les lecteurs, un tel homme eſt au-deſſus des critiques & des éloges. Ceux qui lui reprochent quelques taches légères pour le dégrader, ou ſont de mauvaiſe foi, ou ne ſentent point ſes beautés; ceux qui l'accuſent de manquer de génie, n'en ont pas eux-mêmes.

Il a corrompu le goût, dira-t-on; c'eſt le Sénèque de la France. Comment peut-on comparer deux hommes qui ſe reſſemblent ſi peu; l'un ſec, découſu, hériſſé de toutes les ſubtilités des philoſophes ſtoïciens; l'autre, ſuivi dans ſes idées, agréable & doux dans ſon ſtyle, plein de raiſon & ſouvent de ſenſibilité. Il a corrompu le goût, c'eſt-à-dire, qu'il a fait de mauvais imitateurs qui, ſéduits par les charmes de ſon ſtyle & n'ayant point ſon eſprit, ont voulu le ſuivre mal-

gré la nature. C'eſt comme ſi on diſoit que Virgile a corrompu le goût, parce que Stace & Silius Italicus l'ont mal imité.

Fontenelle n'en eſt pas moins un de nos auteurs claſſiques qu'il faut ranger ſur la même ligne que les meilleurs écrivains du ſiècle de Louis XIV. Ses ouvrages ne vieilliront point, parce qu'ils joignent le mérite des choſes aux agrémens de la diction, & qu'ils réuniſſent dans un degré éminent, toutes les qualités que nous recherchons dans nos bons auteurs. Ce qui corrompt le goût, c'eſt la négligence, la pareſſe de rendre ſes idées avec la préciſion & la grace qui les embellit; c'eſt d'écrire ſans penſer, & de ſubſtituer des mots aux choſes utiles. On ne fera point ce reproche à Fontenelle qui étoit un écrivain appliqué & auſſi ſoigneux de trouver des idées, que de créer des expreſſions. Auſſi en y réfléchiſſant, on voit que ce qu'il dit, il étoit impoſſible de le dire mieux ou autrement.

Malgré cette prétendue corruption du goût, je vois que la littérature ſe ſoutint en

France du vivant de Fontenelle, & qu'une foule d'eſprits excellens continuèrent d'y briller. A dieu ne plaiſe que j'approuve les écarts de quelques-uns; il n'eſt queſtion ici que de talens & de littérature dont ce ſiècle nous offre une moiſſon abondante. La France n'avoit point de poëme épique: les Chapelain, les Lemoine, les Démarets, les Scuderys s'étoient donné beaucoup de peine; mais ils n'avoient rien fait en ce genre pour notre gloire. On vit paroître la Henriade, ouvrage immortel, moins vaſte dans le plan que d'autres poëmes de ce genre, mais fini dans les détails, mais adapté au génie de la nation, & qui reſpire par-tout l'amour d'un prince chéri de ſon peuple, & apprend à déteſter les horreurs qui affligèrent la France.

Greſſet fit voir à ce ſiècle qu'il étoit poſſible d'exceller après Boileau dans un genre que nous avions imité des Italiens. Le charmant poëme de Vert-vert put ſe ſoutenir auprès du Lutrin, & ſi l'on y vit des peintures moins ſavantes, il fut écrit avec plus de facilité & de grace. Le vers

dissyllabe en rimes croisées prêtoit à la facilité; la grace étoit dans le choix des tableaux & la vérité des peintures. D'ailleurs ce poëme ne laissoit rien à désirer du côté de l'invention.

Ce n'est pas tout : Gresset se fit honneur dans la poésie légère par sa Chartreuse & quelques autres pièces du même ton. Son abondance ne fut point stérile, & son style parut soigné dans sa négligence même. C'est une chose qui n'échappe point aux connoisseurs qui savent très-bien distinguer les négligences & la négligence. Les unes viennent de la paresse ou du peu de talent d'un auteur; mais il faut infiniment de goût & de graces pour être négligé avec art. Gresset mit le comble à sa gloire par la comédie du Méchant, ouvrage qu'on n'a point surpassé depuis dans les comédies de caractère.

Piron montra un talent supérieur dans la Métromanie, & déploya ce grand caractère que Molière avoit donné à la comédie, de faire naître les scènes les plus plaisantes de la situation même des per-

ſonnages. Tout en donnant du ridicule à ſon métromane, il l'ennobliſſoit, bien éloigné de vouloir flater la malignité des ſpectateurs aux dépens de la conſidération que mérite la qualité de poëte.

Dans la critique, l'abbé Terraſſon marcha ſur les traces de la Motte dont il avoit adopté les opinions, & ce nouvel ennemi des anciens étoit d'autant plus redoutable, qu'il connoiſſoit mieux leur langue & leurs ouvrages. Outré dans ſa cenſure, il s'exagéra leurs défauts, & l'eſprit philoſophique prévalut un peu trop chez lui ſur le ſentiment & les principes du goût.

L'abbé du Bos plus ſage & plus profond dans ſes réflexions, mena de front la poéſie & la peinture, en les comparant ſans ceſſe l'une avec l'autre; il en réſulta l'un des ouvrages les plus lumineux que nous ayons dans notre littérature.

L'abbé Girard analyſa la valeur reſpective des mots françois avec une ſagacité & une fineſſe de goût qui lui donna une ſupériorité décidée ſur tous les grammai-

riens à qui notre langue étoit le plus redevable. Dans le même tems, du Marsais approfondissoit les principes de la grammaire générale dont le grand Arnaud s'étoit occupé avant lui; mais comme il est dans la nature de l'esprit humain d'aller en se perfectionnant, les travaux de du Marsais avoient l'avantage d'un plus grand développement & d'une métaphysique plus lumineuse.

Nous n'avions point d'historiens sous Louis XIV. A peine peut-on citer la conjuration de Venise, par l'abbé de Saint-Réal; c'est plutôt un roman qu'une histoire. Mainbourg, Varillas, Rapin Thoyras ne méritent pas d'être lus. Mezerai est exact, mais il n'écrit pas bien, & il a vieilli. Ce siècle avoit mieux réussi dans les mémoires à la tête desquels il faut mettre ceux du fameux cardinal de Retz, peintre original de la guerre de la fronde, des héros & des héroïnes qui y figurèrent. Il étoit réservé à notre siècle de produire des historiens. Il est peu de personnes qui ne sentent l'extrême mérite de l'histoire

de Charles XII ainſi que du ſiècle de Louis XIV. L'abbé de Vertot ſe fit une grande réputation par ſes Révolutions romaines, celles de Suède, & ſur-tout par la Révolution de Portugal, ouvrage rempli d'intérêt & de chaleur. Le père d'Orléans écrivit les Révolutions d'Angleterre d'un ſtyle auſſi noble que ſoutenu. Le préſident Hainaut donna cet excellent Abrégé de notre Hiſtoire, travail bien ſupérieur à celui de Florus & de tous les abréviateurs anciens & modernes. On vit commencer une hiſtoire de France qui ſe continue avec un ſuccès tout au moins égal à celui de la première entrepriſe, & l'Europe n'eut plus à nous reprocher de n'avoir point d'hiſtoriens.

La nature qui n'en avoit pas eu depuis le ſiècle de Pline, en trouva un qui ſut s'élever à la hauteur de ſon ſujet par la force de ſon génie, & qui deſcendit par un effort non moins étonnant juſqu'aux plus petits détails de l'inſtinct des animaux. Il nous traça leurs mœurs & leurs caractères : il anima toute cette ſcène muette

pour nous. Il fit une hiſtoire excellente des mêmes ſujets dont la Fontaine avoit fait des drames ſi intéreſſans.

Monteſquieu ſe délaſſoit par la peinture du Temple de Gnide, des travaux immenſes que lui avoit coûtés l'Eſprit des loix, ouvrage étonnant où les principes ſont ſi féconds, les réſultats ſi lumineux, la légiſlation du genre humain analyſée dans un petit nombre de pages, la route tracée pour écrire de meilleures loix ou pour réformer les anciennes. Peu content d'avoir ſi noblement payé à la ſociété la dette de ſon génie, ce grand homme approfondiſſoit les cauſes de la proſpérité & de la décadence de l'empire romain. Son ſtyle étoit auſſi rapide & auſſi preſſé que les événemens; ſes réflexions auſſi juſtes que s'il en avoit été le témoin.

La proſe françoiſe ſembla s'enrichir d'une éloquence nouvelle ſous la plume de ce Genevois que ſa ſingularité, ſes erreurs, ſes ſophiſmes & l'art avec lequel il les préſentoit, rendirent l'objet de l'attention publique réveillée par la beauté du

talent, excitée encore par des acceſſoires qui le firent remarquer davantage.

Un homme exercé dans tous les genres d'écrire, d'un génie univerſel & d'une activité infatigable, hiſtorien, poëte tragique, conteur excellent, ſans rival dans la poéſie légère, agréable dans la comédie, d'une fécondité prodigieuſe, commentateur même & laiſſant bien loin derrière lui ſes pareils, réunit à lui ſeul la gloire de pluſieurs grands hommes; ſes talens étonnèrent ſon ſiècle qui le vit marcher vers la renommée avec la force de pluſieurs génies.

Un eſprit ſouple, fin, délié, porta dans ſon ſtyle la juſteſſe qu'il avoit priſe dans le commerce des hautes ſciences. Il fut homme de lettres & grand écrivain dès qu'il voulut. Peu d'auteurs ont mis tant de clarté, de préciſion & de ſageſſe dans leurs ouvrages. Il offrit le vaſte tableau des connoiſſances humaines dans un eſpace fort reſſerré; peignant à grands traits & avec une propriété ſingulière de couleurs, les découvertes de tous les ſiècles.

Thomas s'empara de quelques grands hommes qui avoient honoré la nation par leurs talens & par leurs vertus; il les préſenta à l'admiration de la France qui ne les avoit point oubliés, & qui crût les voir revivre ſous le pinceau énergique de cet orateur perdu trop tôt pour les lettres qui regrettent en lui l'homme vertueux & l'un de nos meilleurs écrivains.

Oublierois-je le chancelier d'Agueſſeau qui créa dans ce ſiècle un genre d'éloquence où la dignité du ſénat de Rome ne ſe ſeroit point méconnue, où le ton de la vertu n'eſt point un effort de l'eſprit, mais une émanation du cœur, où les fleurs ne ſont employées que comme dans les temples, pour embellir les objets de la vénération publique?

S'il falloit nommer des juges excellens en matière de goût, les noms des Brumoy, du père André, de M. Rollin, ſe placeroient naturellement ſous ma plume. L'un en publiant ſon Théâtre des Grecs, rendit plus familières à nos poëtes & aux gens du monde les ſources de la bonne tra-

gédie ; l'autre dans ſon Eſſai ſur le beau, démêla avec infiniment de ſagacité, les cauſes de nos plaiſirs ; Rollin expoſa dans ſon Traité des études, les moyens qui lui avoient ſervi pendant quarante ans à former d'excellens élèves.

Je ne finirois pas, ſi je voulois marquer les ſuccès des hommes de ce ſiècle qui ſe ſont exercés dans le genre d'Hamilton, de la Fare, de Chaulieu & de Saint-Aulaire, ſi eſtimés de leur tems pour les graces de leurs vers ; ſi je citois les imitations heureuſes qu'on a faites du genre de la Fontaine : ſi je parlois de beaucoup d'autres auteurs qui n'ont pas moins bien réuſſi, les uns dans la littérature légère, les autres dans des ouvrages plus ſérieux. Maſſillon n'appartient-il pas à ce ſiècle bien plus qu'à celui de Louis XIV ? C'eſt dans ce ſiècle qu'il a retravaillé ſes Diſcours, & les a conduits à la perfection où nous les voyons. Jamais l'éloquence ſacrée s'eſt-elle montrée ſous des formes plus ſéduiſantes ? Parla-t-elle jamais un langage plus tendre & plus pathétique ? L'abbé

Poule eſt venu après lui nous dédommager de ſa perte, nous offrir des traits reſſemblans quoiqu'affoiblis, de cette divine éloquence.

Je parlerois des vivans, ſi les louanges qu'on leur donne n'étoient toujours un peu ſuſpectes d'adulation. D'ailleurs, l'éloge qu'on fait des uns paroît être la cenſure de ceux qu'on ne nomme pas. J'uſerai donc de la réſerve de Quintilien qui s'abſtenoit de dire ſon avis ſur les gens de lettres, ſes contemporains. Ce n'eſt pas qu'il n'eût beaucoup à louer; je ſuis heureuſement dans la même poſition; mais pourquoi offrir un vain encens au mérite que ſes propres ouvrages louent aſſez?

Voyons à préſent ce que notre littérature a gagné, ce qu'elle a perdu. Elle a gagné du côté de l'étendue des connoiſſances, puiſque la maſſe en augmente tous les jours, & que toutes les nations de l'Europe étant en activité pour en acquérir, il n'eſt pas douteux que l'inſtruction ne faſſe continuellement des progrès. J'a-

jouterai que la littérature a gagné encore, du côté du but qu'elle doit se proposer. Ce but est mieux senti, ce me semble; la nécessité de dire des choses utiles, d'occuper les hommes de leurs besoins & de leurs devoirs, de tourner leurs réflexions vers la civilisation générale, de les guérir de leurs préjugés destructeurs, de les accoutumer à vivre ensemble comme frères, de leur inspirer le goût de s'éclairer mutuellement & de se servir de leurs lumières, non pour embellir des objets frivoles, mais pour répandre la clarté sur des sujets qui jusqu'ici avoient été ou méconnus ou obscurcis à dessein : quel avantage pour les lettres, que cette disposition générale de tout un siècle à s'instruire & à se perfectionner ! Mais il faut que les moyens soient en proportion de la fin; & c'est peut-être ici que nous avons perdu.

D'abord il me semble que la langue est moins cultivée qu'elle ne l'étoit il y a quarante ans. On a moins recours aux sources anciennes; & la naïveté, le naturel

du langage françois s'affoiblit de jour en jour. Il fut un tems où les auteurs excellens qui ont écrit sur la langue, depuis Vaugelas jusqu'à l'abbé d'Olivet, étoient dans les mains de tout le monde. Aujourd'hui on ne les lit presque plus, & on perd ainsi l'habitude de remonter aux principes de la langue, & d'en connoître toutes les richesses. On a conservé certaines qualités du style françois; en général, on écrit avec clarté & avec facilité; il y a même moins de mauvais goût dans les ouvrages d'aujourd'hui, qu'il n'y en avoit dans les écrivains du second ordre du siècle de Louis XIV. Mais une chose sur laquelle on se négligé beaucoup, c'est l'élégance du style & des expressions, c'est ce choix de mots heureux qui a tant occupé nos bons écrivains, ces images gracieuses ou fortes dont ils embellissoient leurs ouvrages. Elles ne se reproduisent plus avec le même avantage, par une suite du peu de soin avec lequel on écrit; c'est une chose dont on se plaint depuis long tems, & si j'en fais la remarque après tant d'autres,

on ne m'accuſera point, je l'eſpère, d'exagération ou d'humeur.

L'art d'écrire étoit le grand mérite du dernier ſiècle ; toute l'attention des auteurs ſe portoit de ce côté-là. Combien l'élégance continue de Racine ne lui a-t-elle point coûté ? Croit-on que Corneille, quoique moins parfait dans le ſtyle que ſon rival, n'ait pas fait des efforts inouis pour s'élever à cette beauté d'expreſſions, qui nous charme dans ſes meilleures tragédies ? Avec quelle application les Boſſuet, les Fenelon, les la Bruyère & une foule d'autres n'ont-ils point poli leur ſtyle ? Si nous avons tant de raiſons de les admirer, c'eſt qu'ils ſe donnoient infiniment de peine pour nous plaire. Ces grands hommes n'avoient pas ſeulement en vue leur ſiècle, mais les ſiècles précédens pour les ſurpaſſer, s'ils pouvoient, & la poſtérité pour y laiſſer une longue mémoire de leur génie.

La langue eſt l'inſtrument qu'il importe le plus de perfectionner. Puiſque les mots ſont les ſignes de nos idées, & que la

manière dont elles ſont rendues, dépend de la combinaiſon plus ou moins heureuſe de ces ſignes, ce n'eſt pas trop de toute la vie pour s'en occuper; & dans ce genre il reſte toujours à apprendre. Il n'y a même qu'une habitude ſuivie qui entretienne ce bon goût du ſtyle, cette fleur d'expreſſions que les moindres négligences peuvent faner.

Un autre tort que l'on reproche à notre littérature d'aujourd'hui, c'eſt l'oubli de ces bienſéances délicates ſi ſcrupuleuſement obſervées par les écrivains du ſiècle de Louis XIV. Il eſt une manière adroite de faire connoître & ſentir la vérité, des tours ingénieux qui préparent l'eſprit, des artifices innocens par leſquels on s'inſinue dans le cœur. Il faut qu'un écrivain uſe des mêmes détours qu'on emploie dans la ſociété pour perſuader & pour inſtruire. Ce n'eſt pas avec un ton impoſant & déciſif, que l'on parvient à gagner les hommes; les auteurs trop sûrs d'eux-mêmes ne réuſſiſſent pas plus dans l'opinion des peuples, que les perſonnes trop tran-

chantes dans le commerce ordinaire de la vie.

C'eſt la raiſon modeſte qui perſuade ; il faut qu'elle s'appuie ſur la vérité, & qu'elle prouve ce qu'elle avance. Les réſultats ſont le produit d'une raiſon lumineuſe qui a vu les détails & l'enſemble. Pour donner ces réſultats, il faut avoir bien étudié les ſujets qu'on traite, & ne pas mettre à la place d'une connoiſſance ſolide l'autorité de la ſuffiſance.

Ce qui a nui encore aux lettres françoiſes, c'eſt l'oubli de l'antiquité, la déſuétude d'en étudier les chef-d'œuvres. On néglige trop les langues ſavantes auxquelles nous devons cependant nos principales richeſſes. Ce ſont les Grecs & les Romains qui ont formé tous nos grands hommes, depuis le ſiècle de François premier juſqu'à nos jours. Ils ne les connoiſſoient pas d'une manière ſuperficielle, mais à fond. Il en étoit de cette belle antiquité comme des études des peintres. Racine, avant d'écrire, liſoit Euripide & Virgile, comme nos peintres, avant de compoſer, vont

étudier à Rome les savantes peintures des Raphael & des Michel-Ange.

Que dirai-je de ces nombreuses & informes compilations connues sous le nom de dictionnaires qui depuis trente ans ont fait tant de tort à notre littérature? Ce n'est pas que les dictionnaires ne fussent des ouvrages utiles, s'ils étoient bien faits. Il y en a quelques-uns qui méritent d'être exceptés de la censure générale, & où l'on peut trouver quelque genre d'instruction. Mais le travail facile de ces sortes d'ouvrages a égaré une infinité d'auteurs qui auroient pu tirer un meilleur parti de leur tems. Un plus grand nombre de lecteurs séduits par les titres fastueux de ces compilations faites sans discernement & sans choix, ont cru qu'ils y trouveroient à peu de frais la science qui leur manquoit; trop peu instruits pour savoir que la véritable science ne se puise que dans les sources.

On a donc lu beaucoup, & l'on a peu profité. Si l'on s'étoit tenu à la marche ancienne, on auroit étudié avec méthode

& avec fruit. Quelques bons élémens valent mieux qu'une multitude de livres où les sciences s'apprennent par alphabeth. De plus, le grand livre du monde est ouvert à tous les yeux; c'est celui-là sur-tout que les gens de lettres doivent consulter. Un homme qui sait parfaitement sa langue, qui est exercé à écrire, s'il prend la plume pour tracer les mœurs de son siècle ou l'histoire d'un peuple, n'a pas besoin d'être très-savant pour nous intéresser. S'il monte dans la tribune, il nous entraînera par son éloquence avec des idées communes, mais justes, & qui tireront leur force de la beauté de ses images & du feu de ses expressions.

Si nous remontons à l'antiquité, Hérodote, Xénophon, Démosthène, Salluste, Tacite même n'étoient point savans; ils n'avoient point consumé leurs veilles sur la discussion minutieuse des siècles qui les avoient précédés. Mais ils connoissoient bien leur siècle, & ils décrivoient en maîtres ce qu'ils voyoient. Instruits à fond de leur langue, de leurs usages & des

faits qui se passoient sous leurs yeux, ils employoient des paroles de feu pour les peindre; comme ils avoient à faire à des auditeurs & à des lecteurs très-délicats sur l'artifice du langage, c'étoit aussi ce qui les attachoit le plus. Ils doivent à ce mérite rare l'estime dont ils ont joui dans l'antiquité, estime qui s'est prolongée dans les siècles qui ont suivi, & qui les rend des modèles éternels.

Boileau & Racine n'étoient point savans. Quelques-uns de leurs contemporains leur ont reproché de n'avoir eu d'autre conversation, que celle de la poésie; cela prouve au moins l'extrême importance que ces hommes célèbres mettoient à leur art, puisqu'ils s'en occupoient uniquement & avec passion. Aurions-nous tort d'avancer que l'on ne peut être que médiocre dans les lettres, si elles ne deviennent point notre passion dominante? Du moins nous aurions pour nous l'expérience de tous les siècles & celle des hommes immortels qui y ont fleuri.

Mais si le faux savoir d'une part, de

l'autre, la négligence portent un ſi grand préjudice aux lettres, une plaie non moins ſenſible pour elles, c'eſt le décri de ce qu'on devroit admirer, de ce que l'on admire intérieurement; mais des raiſons d'amour-propre font que l'on infirme dans le public l'eſtime que méritent des écrivains dont on ſent bien qu'on ne peut point rivaliſer les ſuccès. Chaque ſiècle voudroit être le premier de tous, & lorſqu'on ſe ſent écraſé par une ſupériorité décidée, on craint de perdre dans l'opinion de ſes contemporains, le degré d'eſtime qu'on accorde à ceux qui nous ont précédés. Cependant il eſt des places différentes dans le temple de la renommée, & je ne vois pas quel inconvénient il y auroit à ſe contenter des ſecondes quand les premières ſont déjà priſes.

Il eſt bien vrai que les efforts redoublés de certains hommes pour dégrader de leur gloire les écrivains que nous ſommes en poſſeſſion d'admirer, ne ſont pas toujours heureux. Il eſt difficile de perſuader aux bons eſprits, que leur raiſon a été en dé-

faut, ou que leur sentiment s'est mépris, lorsqu'en ouvrant les yeux sur des chef-d'œuvres comparables à ceux de l'antiquité, ils en ont fait la règle de leur goût & les délices de leur ame. Mais en quoi la hardiesse des détracteurs est véritablement nuisible, c'est qu'ils corrompent le jugement de ceux dont les yeux ne sont pas encore ouverts, ou qu'ils veulent nous les fermer sur les véritables beautés, pour ne nous laisser d'autre jugement que leurs préventions, & d'autre règle que leurs oracles.

Quoi qu'il en soit, dans l'état où les lettres sont aujourd'hui en France, il y a plus à espérer qu'à craindre pour elles, sur-tout si l'émulation se ranime, si le goût du travail reprend de nouvelles forces, si les succès de société ne l'emportent point sur le désir de mériter les suffrages du public. Les secours sont en plus grand nombre qu'ils ne l'étoient dans le dernier siècle; les lumières ont augmenté; pourquoi le talent ne profiteroit-il pas de tous les avantages qui lui sont offerts? Est-ce

que le génie auroit perdu de ſes forces, & l'eſprit de ſes reſſources ? Mais il ſeroit ridicule de le penſer. Il s'en faut bien que les combinaiſons des arts ſoient épuiſées, que les ſujets manquent au talent, & les matériaux à l'écrivain. Les révolutions journalières du monde, ces changemens fréquens de ſcènes, de caractères & de mœurs, ſont un champ fertile où l'on peut toujours moiſſonner. Il eſt toujours des hommes à perſuader, des préjugés à combattre, des projets utiles à faire valoir, des ridicules à peindre, des ſentimens à rendre, des tréſors à enlever aux anciens pour nous en enrichir. Il n'y a que la pareſſe qui puiſſe nous exagérer les ſuccès paſſés, pour y chercher l'excuſe de notre indolence. Quand le génie ſera laborieux & appliqué, il trouvera aſſez de reſſources en lui-même ; mais tel qu'un flambeau qui ne brûle point dans un air épais & groſſier, il s'éteindra dans la perte du tems & dans l'abus des pláiſirs.

CHAPITRE VII.

De l'Angleterre.

L'Angleterre connue dans l'antiquité ſous le nom de Bretagne, fut peuplée, s'il en faut croire Tacite, par différentes nations étrangères ; la Calédonie ou l'Ecoſſe par des Germains, le couchant de l'île, par des Eſpagnols, & le reſte du pays, par les Gaulois. Les caractères de ces différens peuples étoient encore remarquables du tems de Tacite, & ces indications de la nature trompent rarement. Lorſque les Romains entreprirent la conquête de la grande Bretagne, & qu'ils l'eurent ſoumiſe, ils n'y portèrent point les lettres, ou elles n'eurent point le tems de s'y établir. Les malheurs ſurvenus à l'Empire, ſe firent ſentir aux Bretons du tems de l'invaſion des Barbares, quand les légions romaines ne furent plus aſſez nombreuſes pour repouſſer les efforts des Calédoniens qui preſſoient les parties méridionales

ridionales de l'île, & réduiſoient ſans ceſſe les malheureux Bretons aux dernières extrémités. Comment cultiver les arts de la paix dans cet état de guerre continuelle ! Auſſi il n'y a aucun monument conſidérable qui atteſte que les lettres latines aient fleuri dans cette contrée, comme elles fleuriſſoient dans d'autres provinces de l'Empire. Il eſt dit ſeulement quelque part, que les Bretons avoient pris des Gaulois une teinture d'éloquence.

Ce qu'on nous raconte des poéſies du Nord, des chanſons de Fingal, & des autres Bardes de l'Ecoſſe, n'eſt pas appuyé ſur des témoignages bien authentiques. D'ailleurs ce qui nous reſte de ces poëtes, ce ſont des pièces informes qui ſe ſentent de toute la groſſièreté des peuples barbares. Les plus anciens de ces morceaux ne remontent peut-être pas au-delà de l'établiſſement du Chriſtianiſme dans l'île, lorſqu'elle étoit déjà poſſédée par les Anglo-Saxons.

Depuis cette époque juſqu'à la conquête de l'île par les Normands, on ne voit pas

de trace de littérature, excepté ce qu'on en apprenoit dans les monaſtères; & l'on ſait le peu à quoi cela ſe réduiſoit. L'arrivée des Normands en Angleterre fit un grand bien au pays; ils contribuèrent à civiliſer la nation, à lui donner des mœurs, à enrichir la langue des ſignes & des tours du langage françois qui fut celui de la cour & de tous les actes publics. Ce que l'Anglois a emprunté du françois, eſt même, de l'aveu de leurs auteurs, la partie la plus riche & la plus harmonieuſe de leur langue. L'idiôme provençal, au témoignage de Dryden, fut auſſi une des ſources où les Anglois puisèrent, lorſque les Troubadours brilloient à la cour des comtes de Provence, & qu'un roi d'Angleterre épouſoit une Provençale.

Tous ces faits ſont atteſtés par le dictionnaire même de la langue angloiſe. On y voit l'origine de cet idiôme formé du ſaxon, du françois & du provençal. Mais par les travaux du génie & l'habitude d'écrire, cet idiôme eſt devenu une des premières langues de l'Europe.

Si nous remontons à une époque plus reculée que la véritable formation de la langue ſous les règnes d'Henri VIII & d'Eliſabeth, nous trouverons peu d'écrivains & une langue moins avancée que celle de quelques peuples européens du même tems. Chaucer qui fleuriſſoit vers le commencement du quatorzième ſiècle, ne vaut pas à beaucoup près nos fabliaux d'alors, & notre roman de la Roſe. Il eſt moins intelligible pour les Anglois, que nos auteurs de ce tems-là ne le ſont pour nous, ce qui annonce une langue qui tendoit à ſe polir, mais qui n'étoit pas encore formée.

Les Anglois n'ont pas un ſeul livre de proſe de même époque, que l'on puiſſe comparer aux Mémoires de Joinville & à ceux de Philippe de Commines. Il faut aller juſques vers la fin du ſeizième ſiècle pour trouver un autre poëte après Chaucer. C'eſt Edmond Spenſer dont les érudits de cette nation font beaucoup d'eſtime. Mais il n'eſt rien moins que grand poëte; il ſe ſauve ſeulement par ce reſpect de

ſuperſtition qu'on a pour l'antiquité.

Shakeſpéar qui vivoit ſous le règne d'Eliſabeth, eſt le premier qui ait écrit purement ſa langue. On le regarde avec juſte raiſon comme le fondateur du théâtre anglois où il eſt en poſſeſſion de regner depuis deux ſiècles. C'eſt un grand peintre de la nature, un homme de génie, qui s'élevant au-deſſus de toutes les règles établies, a trouvé le ſecret d'intéreſſer ſa nation en lui préſentant ſans choix tous les objets qu'il a voulu peindre. Lorſqu'on a propoſé ce tragique à l'admiration & même à l'imitation de l'Europe, pluſieurs voix ſe ſont élevées avec force contre cette prétention. Ceux qui réclamoient avec plus de fondement, s'appuyoient ſur les loix reçues dans tous les théâtres réguliers, & invoquoient ſur-tout l'autorité des Grecs nos maîtres dans tous les genres.

On a dit, & ce n'eſt pas ſans raiſon, que le poëte dramatique ne doit point s'affranchir des règles des trois unités, parce que ſi on les viole, l'illuſion théâtrale n'eſt plus la même, l'intérêt moins con-

centré perd de ſa force, & qu'il eſt impoſſible que le cœur s'attache à pluſieurs actions comme à une ſeule. Ces règles ſont ſages & priſes dans la nature. Les Grecs l'avoient bien ſenti : quoiqu'ils fuſſent le peuple le plus libre de la terre, leurs poëtes s'étoient aſſujettis à ce joug.

De plus, ils avoient établi une différence entre le ſtyle de la tragédie & celui de la comédie. Ils n'avoient garde de les confondre, parce que l'une étoit deſtinée à repréſenter les actions des héros, & l'autre celles du peuple. Quand le peuple intervenoit dans les chœurs des pièces d'Euripide & de Sophocle, il ne parloit point le langage des chœurs d'Eupolis & d'Ariſtophane. Le goût avoit tracé une ligne de démarcation qu'il n'étoit point permis au poëte de franchir.

Cela étoit raiſonnable pour ne point mettre de bigarrure dans le poëme tragique, & éviter la confuſion des genres. Si vous m'offrez une action pathétique & terrible, pourquoi introduire ſur la ſcène des acteurs qui rompent mon attention

par leurs bouffonneries, ou ſuſpendent les ſentimens douloureux qui affectent délicieuſement mon ame? Qu'ai-je affaire de me voir tranſporté tout-à-coup dans un autre ordre de choſes où vous ne me préſentez que des batelages comiques? Il n'eſt jamais arrivé aux Grecs de s'écarter ſi prodigieuſement du vrai, de ce vrai de convention qui produit le beau idéal, & aſſure la dignité du genre tragique. Jamais il n'eſt échappé à leurs acteurs un mot qui ne fût noble & décent; le peuple même a de la dignité dans leurs tragédies, ce qui eſt bien différent de l'enflure qui peut ſe trouver également dans un drame compoſé ſelon les règles, & dans un autre où l'on ſe joue de toutes.

La dignité eſt ce reſpect qu'on a pour ſoi-même dans certaines conditions, cette décence qui nous fait choiſir les expreſſions les plus conformes à la pudeur & à une certaine modeſtie proportionnée à la grandeur de l'action qu'on repréſente. Cette dignité eſt de l'eſſence de la tragédie, parce que ſon objet eſt de nous émou-

voir par une action noble & imposante, où l'on fait paroître des rois & des personnes d'un rang élevé, que leur éducation distingue des personnes d'une condition basse. Quand même le langage qu'on leur prête contrasteroit avec leurs sentimens, ce qui arrive souvent dans les tragédies, encore faudroit-il leur conserver cette dignité de convention qui empêche qu'un homme d'un rang au-dessus du commun ne parle le langage des halles.

Mais, me direz-vous, alors la vérité n'y est plus. Eh quoi! le langage poli de Néron empêche-t-il que le spectateur ne sente toute l'atrocité de ce monstre, & ne suive les progrès des noires résolutions qui se forment dans son cœur? Faudra-t-il dégrader la majesté des vers que Corneille met dans la bouche de Cléopâtre, pour exciter contr'elle cette juste indignation que causent ses affreux desseins? Que gagne la tragédie à la bassesse du style, & comment pourra-t-on ne point donner ce nom à un langage dont un honnête homme rougiroit de se servir, & qu'on applaudit

cependant ſur certains théâtres, par engouement ou par habitude?

Examinons d'après ces principes, le théâtre de Shakeſpéar. Il eſt certain qu'on ne peut lui refuſer beaucoup de génie, des conceptions fortes & profondes; mais à peine y a-t-il deux ou trois de ſes pièces où les règles des unités ſoient obſervées. Ses plans déjà ſi irréguliers, aſſujettis ſouvent à la monotonie de l'hiſtoire, ont encore un autre défaut très-conſidérable, c'eſt ce mélange de ſérieux & de comique, du ſtyle noble & du ſtyle bouffon. Ses acteurs bas ne ſont pas même toujours amenés par les circonſtances. Ce ſont des farces intercalaires pour amuſer je ne ſais quelle claſſe de ſpectateurs. Sa mythologie priſe dans les contes des ſorciers & des revenans, forme ſouvent le nœud & le dénouement de ſes pièces. On dit que c'eſt la mythologie du Nord; c'eſt encore celle du Midi, mais releguée par les gens ſenſés dans la claſſe inférieure du peuple qui même commence de ne plus y croire.

Horace & Boileau recommandent au poëte de ne rien offrir d'incroyable au ſpectateur. Cette leçon de bon goût eſt encore une leçon de bon ſens. Pourquoi entretenir le peuple dans des erreurs qui peuvent renverſer les têtes? Et quelle eſtime doit-on à un poëte qui uſe ſouvent de pareils moyens? Aſſurément ſi Shakeſpéar ne ſe diſtinguoit que par-là, nous ne trouverions point de motif de la vénération que les Anglois ont pour lui. Mais ce même homme qui eſt tantôt bas, tantôt dégoûtant dans ſon ſtyle, a des beautés du premier ordre; il peint fortement les mœurs & les caractères; ſaiſit quelquefois par un heureux inſtinct les nuances des paſſions, les développe avec art, ſans ſe douter de l'art même. Voilà ce qui aſſure cette portion de gloire qui lui appartient, contre la ſévérité de certains critiques qui voudroient ne lui rien laiſſer.

Ils diſent qu'il eſt empoulé dans ſon ſtyle, que rarement il a l'expreſſion naturelle, que ſes comparaiſons fréquentes rallentiſſent la marche du dialogue, que

les quolibets le déparent, que le mot bas se place plus communément sous sa plume que le mot noble ; ces défauts dont il n'est point exempt à certains égards, étoient ceux de son siècle, & venoient du peu de connoissance qu'il avoit des loix du théâtre & des bienséances du monde. S'il avoit écrit du tems de Corneille & de Racine, il auroit été plus châtié & plus régulier, sans que son génie y eût rien perdu ; car c'est un abus de croire que les règles gâtent le génie ; j'en appelle à Sophocle, à Euripide, & à leurs rivaux si justement célébres sur la scène françoise.

Mais voici le côté le plus intéressant de Shakespéar. C'est qu'il a influé sur la constitution angloise par la force de ses peintures, & cette même constitution est intéressée à le maintenir. Il a créé une tragédie nationale pour son peuple, comme Molière a imaginé une comédie pour nous. Ainsi Shakespéar est bon pour le peuple anglois ; mais il est douteux qu'il pût réussir sur d'autres théâtres de l'Europe. Assuré-

ment les François, les Italiens & les Eſpagnols ne l'adopteront jamais tel qu'il eſt. Il a fallu tronquer ſingulièrement ſes pièces pour les adapter à la ſcène françoiſe où elles n'auroient jamais réuſſi ſans des retranchemens conſidérables. On dit qu'elles ont du ſuccès dans quelques villes d'Allemagne, à la bonne heure. Mais toutes les fois qu'il s'agira de goût, de conduite & de modèle de ſtyle, on ne pourra les citer qu'avec beaucoup de reſtriction; ou il faut renverſer toutes les idées reçues, & convenir que juſqu'ici toutes les nations, excepté les Anglois, n'ont ſu ce que c'étoit qu'une tragédie.

Shakeſpéar fut le père des lettres en Angleterre, & il s'écoula un long intervalle avant qu'on vît paroître un autre poëte digne de remplir l'attente de la nation. Encore ce Milton ſi célèbre depuis, fut-il d'abord méconnu & oublié. Celui-ci s'attacha davantage à l'imitation des anciens, & fit un poëme plus régulier. Il dut beaucoup à Homère & à Virgile. Le Taſſe & l'Arioſte ne lui étoient point étran-

gers. Mais à travers un assez grand nombre d'imitations, il y a des beautés neuves & sublimes. Les discours des puissances infernales sont forts & pleins de choses. Rien de si attachant que le tableau du Paradis d'Eden & les chastes amours d'Adam & d'Eve dans ce séjour de délices. Il est vrai que l'auteur se permet souvent des digressions qui ne sont point heureuses, des fictions que le goût auroit peine à avouer, des détails trop étendus & qui dégénèrent en une diffusion fatigante. Le Paradis perdu n'en est pas moins un poëme fortement conçu & écrit à la manière des anciens, admirable sur-tout par la simplicité du sujet.

Dryden suivit de près Milton, & jouit d'une grande célébrité. Il s'assujettit à la gêne de la rime dont Shakespéar & Milton s'étoient affranchis. Quoiqu'il y ait des beautés dans tous les ouvrages de Dryden, on distingue ses Fables & d'autres poésies sur des sujets du tems; son Ode sur le pouvoir de l'harmonie passe pour son chef-d'œuvre. Il la composa pour une solem-

nité de Londres, qui occupe tous les ans la plume de quelque poëte célèbre.

Waller, Rocheſter, Cowley furent des poëtes aimables. Pope a vanté la douceur de la muſe de Waller; Rocheſter admirable dans ſa Satyre ſur l'homme, eſt trop licencieux dans la plupart de ſes ouvrages. Cowley a chanté l'amour d'après les poëtes d'Italie qu'il avoit pris pour modèles. Dinham s'eſt fait un nom immortel par ſon petit poëme de Cooper'-shill.

Nous ne ſuivrons point l'ordre des tems en parcourant les écrivains de cette brillante aurore de la littérature angloiſe, née comme la nôtre, mais un peu plus tard, du milieu des orages des guerres civiles. Le tems de Cromwel ne fut point favorable aux lettres. Elles fleurirent à la cour de Charles II, prince aimable qui attira les beaux arts autour de lui, les fit entrer dans le plan qu'il avoit d'adoucir le caractère de ſa nation, récompenſa les poëtes, favoriſa de tout ſon pouvoir les repréſentations dramatiques. On eut des pièçes à la ma-

nière des François qui donnoient le ton à l'Europe. Mais les auteurs anglois y mêlèrent une licence & un libertinage groſſier qui n'étoit point ſur la ſcène françoiſe. Il eſt vrai que les mœurs de la cour protégeoient cette liberté vicieuſe dont on ſe dégoûta dans l'âge ſuivant, de façon que le théâtre du tems de Charles II, eſt aujourd'hui peu eſtimé en Angleterre. Shakeſpéar a repris ſon rang, & il faut lui reſſembler, pour le partager avec lui.

Le règne de la reine Anne fut l'époque d'une gloire encore plus grande pour la littérature angloiſe. La nation élevée par ſes ſuccès, eut le même éclat dans les lettres que dans les armes, & balança la littérature des autres nations par le génie & la ſuite qu'elle mit dans ſes travaux. Juſques-là les Anglois n'avoient pas un ſeul livre de proſe bien écrit; les proſateurs parurent en foule. Tous ceux qui travaillèrent au Spectateur, les Swift, les Stéele, les Pope, les Addiſſon, les Young, les Congrève furent des écrivains qui joignirent la politeſſe du ſtyle à la dignité des vertus

morales. Ce ton de probité & d'honneur qui les distinguoit, se fit sentir dans leurs ouvrages.

C'étoit un excellent livre que le Spectateur, un cours périodique de morale, de manières, de littérature, à la portée de tous les esprits. Chacun pouvoit y lire ses devoirs, apprendre à se corriger de ses ridicules & de ses vices, connoître les grands hommes de sa nation, les apprécier à l'aide des observations dont on accompagnoit les citations faites dans les différens discours. Le Spectateur fut le modèle d'un grand nombre d'ouvrages du même genre, qui formeroient une petite bibliothèque instructive & amusante ; car les sujets y sont extrêmement variés. L'esprit ne se fatigue pas à cette lecture ; on peut quitter le livre & le reprendre à son gré. Il finit, pour ainsi dire, à chaque discours, & le discours suivant présente un nouvel objet.

Swift qu'on a appellé fort improprement le Rabelais de l'Angleterre, eut autant de finesse, d'esprit, de gaieté même que Rabelais quand il est bon : mais ses écrits

eurent un but bien plus moral, & sa plaisanterie fut souvent une source d'avantages pour sa nation.

Addisson excella dans les vers comme dans la prose. Ce ne fut pas une petite gloire pour lui d'avoir célébré dignement le vainqueur de Malplaquet & de Bleinheim.

Pope traita plusieurs genres avec succès. Il fut presque le rival de Boileau dans son Essai sur la critique. Il embellit d'images poëtiques les idées de Platon, dans l'Essai sur l'homme, ouvrage qui fait depuis plus d'un demi-siècle, l'admiration de l'Europe. Il sut manier avec adresse l'arme de la satyre, & ses traits firent souvent des blessures mortelles à ses détracteurs. Enfin il mit le comble à sa gloire & à ses travaux littéraires, par ses traductions en vers, de l'Iliade & de l'Odyssée, entreprise étonnante pour un homme de ce génie, & qui prouve combien il aimoit passionnément les anciens.

Poëte à l'âge de seize ans, il s'essaya d'abord dans l'églogue; Wicherley l'un des meilleurs comiques de la nation, Bolingbroke,

Bolingbroke, Shaftbury, conçurent dès-lors les plus belles eſpérances de ſes talens. Son Epître d'Héloïſe à Abaïlard paſſe pour un chef-d'œuvre de ſenſibilité, d'élégance & d'harmonie. Ce morceau eſt très-connu dans notre langue par le bonheur avec lequel Colardeau l'a imité. Tant de titres de gloire donnèrent à Pope la première place parmi les poëtes de ſa nation. Elle ne lui fut point conteſtée de ſon vivant; on prétend que l'opinion a changé depuis. Il faut avouer que la fatalité du génie eſt bien ſingulière, ſi on le relègue aujourd'hui au ſecond & même au troiſième rang.

Laiſſons cette foule de poëtes qui ont décrit les objets champêtres & les plaiſirs de la campagne, ſans avoir ajouté un ſentiment à ceux de Virgile, ni une image à celles de Théocrite. Une nation qui ſe glorifie d'avoir beaucoup de poëtes de ce genre, fait preuve de ſon goût pour la vie ſimple & rurale; mais elle n'eſt en droit de s'énorgueillir de ſes richeſſes, qu'autant que ces poëtes ſont excellens.

Les Grecs ont eu Théocrite, Moſchus & Bion; les Romains n'ont eu que Virgile; les Allemands, Geſner; les autres nations, chacune leurs poëtes bucoliques plus ou moins intéreſſans; les François mêmes leur Fontenelle; mais Thompſon brille comme un aſtre parmi les modernes qui ont traité les images des champs & les objets de la nature. L'immenſité du plan & la manière dont il eſt rempli; tout l'univers phyſique & moral appellé ſous le pinceau du poëte; des images tendres ou gracieuſes, des traits ſublimes, une ſenſibilité profonde, un enthouſiaſme ſoudain qui enlève l'ame du lecteur dans la région du poëte qui décrit; tous ces tableaux forment un enſemble raviſſant pour l'eſprit & pour le cœur. Il y a peu d'hommes avec qui on aime mieux vivre à la campagne qu'avec Thompſon. Il nourrit la raiſon & la mélancolie méditative. On ſort meilleur & plus poëte de ſa lecture. On le reprend avec le même plaiſir que les Géorgiques ou latines ou françoiſes; parce qu'il abonde comme Virgile, en tableaux

& en idées, & que le ſentiment eſt toujours l'acceſſoire ou le ſupplément de l'image.

Young moins eſtimé des Anglois qu'il ne le fut de notre nation, lorſque nous le vîmes reſſerré & embelli dans une traduction élégante, eſt diffus, vagabond dans ſes penſées & dans ſon ſtyle qui rend le déſordre de ſon imagination & de ſon ame. Rêveur profond & ſolitaire, il ne ſe plaît qu'à l'ombre des cyprès funèbres, dans les grandes penſées de l'avenir, & parmi l'horreur des tombeaux. Son énergie eſt ſouvent forcée : ſa langue ſemble manquer à ſes conceptions ; il ſe tourmente pour exprimer le ſentiment qui l'agite, & ſes efforts ne ſont pas toujours heureux. Il règne plus de douceur, de mélancolie touchante & un ton de couleur plus tendre dans Hervey, qui a écrit en proſe ſur les mêmes ſujets. Ses tombeaux excitent l'émotion délicieuſe que l'on éprouve en voyant le payſage où le Pouſſin a peint l'Arcadie. On ſe plaît à partager la triſteſſe d'Hervey ; celle d'Young fatigue

ſouvent, & ne laiſſe que des idées noires dans l'ame.

Qui ne ſera étonné de la rapidité des progrès des Anglois en littérature? Ils n'ont commencé à avoir des écrivains en proſe que depuis environ quatre-vingts ans, & dans ce court eſpace de tems, cette nation a plus accumulé de richeſſes littéraires, que d'autres en pluſieurs ſiècles. Il ſemble que les progrès de leur eſprit aient été en raiſon de ceux de leur commerce. Le même génie leur a fait embraſſer toutes les parties du monde phyſique & du monde intellectuel.

La philoſophie a eu ſes Bacon, ſes Locke, ſes Newton, l'un plus ancien & étranger à la littérature angloiſe pour n'avoir écrit qu'en latin, l'autre grand analyſte de nos idées, mais écrivain aſſez médiocre: Newton, cet aigle de la philoſophie moderne, n'eſt rien comme écrivain: la ſupériorité de ſon génie eſt toute entière dans ſes hautes ſpéculations; & ſa plume a dédaigné de les embellir. Mais au commencement du ſiècle, les Anglois

ſentirent que la raiſon avoit beſoin des graces du ſtyle. Schaftbury nourri des idées de Platon, développa ſon ſyſtême ſur la vertu, exhorta les hommes à cette bienveillance générale que Pope a exprimée en ſi beaux vers. La proſe de Schaftbury fut un modèle d'élégance & de grace; il a cette grandeur ſimple des anciens; il écrit comme Céſar écrivoit dans Rome, & Xénophon dans Athènes.

Les moraliſtes ſont nés en foule dans cette île. Les Hume, les Ferguſſon, les Smith ont préſenté différentes théories de l'homme conſidéré en lui-même & dans l'état de ſociété. Moins précis que les moraliſtes françois, moins élégans & moins profonds peut-être, ils ſe ſont attachés davantage aux détails, aux applications uſuelles. Il en eſt réſulté d'excellens livres pour la conduite de la vie, ſans parler des moraliſtes de religion; car les prédicateurs anglois ne ſont que cela. C'eſt en vain que l'on chercheroit parmi leurs auteurs cette éloquence ſacrée, particulière à la chaire françoiſe.

L'hiſtoire a été traitée par les Anglois avec dignité & dans le goût antique, ſurtout quand elle ne s'eſt point déshonorée par l'eſprit de parti. David Hume & Robertſon ſe ſont diſtingués, l'un dans l'hiſtoire de ſon pays, l'autre dans celle de Charles-Quint. La beauté continue du ſtyle, la juſteſſe des réflexions & la profondeur des vues rendent ces ouvrages précieux à l'Europe entière.

Que dirai-je des romans anglois? car c'eſt encore ici où ils ont la prétention d'exceller, & il faut avouer que leurs mœurs, l'originalité de leurs caractères, leur donnent de l'avantage ſur nous. Ils ont mieux tracé les erreurs & les viciſſitudes de la vie humaine, mieux dirigé leurs peintures vers un but moral; mais ils s'appeſantiſſent trop ſur des détails minutieux dont il faudroit faire grace au lecteur; car un moyen sûr d'ennuyer, c'eſt de vouloir tout dire. Ils répondent que tel eſt le tableau de la vie humaine, fondés ſans doute ſur l'exemple de Shakeſpéar. Mais qu'importe qu'une leçon de morale marche avec tout ce ba-

gage de petits incidens qui, loin d'ajouter à l'intérêt principal, ne font ſouvent que l'affoiblir? L'auteur de Télemaque l'entendoit bien mieux. Les anciens dont il étoit l'imitateur, avoient l'art d'intéreſſer ſans nous faire paſſer par ces répétitions continuelles des mêmes actions, par ces peintures de caractères inutiles qui méritent à peine qu'on s'y arrête. Voilà, ce me ſemble, un des défauts les plus frappans de Richardſon, ſur-tout dans Clariſſe. Je ſais que beaucoup de gens ne ſeront pas de mon avis. Mais je rends compte de l'impreſſion que j'ai éprouvée, ſans préjudice de ce qu'on peut dire d'ailleurs à l'avantage de ce romancier.

Fielding a mieux réuſſi dans Tom-Jones dont le fond & les détails ſont intéreſſans, variés, les caractères tracés avec goût & avec génie, les oppoſitions adroitement ménagées, le ſtyle rapide & courant toujours à l'événement. D'ailleurs il y a des prologues d'une ſingularité piquante, des incidens plaiſans qui raniment le lecteur, des adreſſes de ſtyle qui ſuſpendent l'atten-

tion, & font désirer de voir comment les choses qu'on ne sait pas, seront amenées. Joseph Andreus, quoiqu'inférieur à Tom-Jones, a le mérite de la narration & celui des caractères. Mais ils ne sont pas si bien choisis & ne prêtent pas au même intérêt.

Le Tristram Shandy de Sterne est plutôt un ouvrage bisarre qu'un bon roman. Il n'en est pas de même du Voyage sentimental, bagatelle d'un ton excellent & d'une tournure vraiment originale.

Si les voyages écrits simplement pour la curiosité & pour l'instruction, font partie de la littérature, c'est sur-tout en Angleterre où l'on a fait les meilleurs voyages, les plus curieux & les mieux écrits, quoique nous ayons aussi nos Bernier, nos Tavernier, nos Chardin & d'autres voyageurs plus modernes supérieurs à ceux-là. Le Voyage d'Anson, celui de Pocock, & en dernier lieu, ceux de Cook, ce navigateur aussi célèbre que malheureux, sont des monumens précieux qui passeront aux races futures. Industrieuse nation, aussi avide de connoissances que de trésors ! tes vaisseaux

sillonnent toutes les mers pour augmenter la masse des connoissances humaines. Nul coin du globe où l'on peut trouver de nouveaux peuples, des ruines antiques ou des singularités de la nature, n'est inaccessible à ton audace, & ne rebute ton infatigable curiosité. Contente, lorsque tu peux rapporter à l'Europe les richesses conquises sur les mers ou dans les contrées les plus investies de dangers! non, la Grèce avide de toute sorte de gloire, le fut moins que toi. Jouis de ton triomphe, il est grand, puisque déjà il fait partager aux autres peuples les fruits heureux de ta noble émulation.

Je n'aurois jamais tout dit sur les Anglois, si je voulois entrer dans le détail de leurs travaux pour établir dans leur île, la connoissance de toutes les langues de l'univers; si je portois mes regards sur le nombre d'excellentes traductions qu'ils ont faites des anciens, sur les discours & les remarques dont ils les ont accompagnées; si je faisois voir combien l'Europe est redevable à leur profonde connoissance

des loix & des droits de l'homme; comment ils ont discuté les vrais principes d'un bon gouvernement, soit que l'on vive dans la démocratie, dans la monarchie, ou sous la verge du despotisme : comment ils ont découvert la source de la véritable richesse des états, qui est dans l'industrie & l'agriculture, deux branches auxquelles ils ont consacré leurs infatigables travaux, & qui ont produit chez eux des ouvrages admirés des autres peuples.

Mais je sens que je m'écarte de mon sujet. Je ne me reprocherai point d'avoir omis dans leurs richesses littéraires, ce que Bolingbroke a écrit sur l'histoire, les Lettres de Chesterfield, les Dialogues de Littleton, les Poésies de Prior, de Garth, les Fables de Gay, plus sérieuses & aussi morales que celles de la Fontaine. Il est des auteurs vivans que je ne citerai point. C'est à la postérité de fixer leur renommée. Seulement il est à désirer que les lettres se soutiennent dans cette belle contrée où il est à craindre que la décadence ne vienne des efforts mêmes que la nature

& le gouvernement y ont faits depuis près d'un ſiècle. Les Anglois ſont raſſaſiés de chef-d'œuvres en plus d'un genre. Le dégoût peut ſuccéder à cette prodigieuſe abondance, & d'autres cauſes faire naître la pauvreté.

Si vous me demandez à préſent quel fut le principe de l'heureuſe révolution arrivée dans les lettres angloiſes vers la fin du dernier ſiècle & au commencement de celui-ci? Je vous répondrai que ce furent les liaiſons que les Anglois formèrent avec les auteurs François, ſous le règne de Charles II qui avoit beaucoup de François à ſa cour, & qui aimoit ſingulièrement notre langue. Les Anglois qui n'avoient alors aucun livre de proſe bien fait, devoient naturellement s'attacher à ceux qui leur étoient préſentés par leurs voiſins, & où, rivalité de nation à part, ils trouvoient toutes les qualités qui conſtituent le ſtyle, réunies dans le plus haut degré. Auſſi commencerent-ils à les étudier avec ſoin & à les imiter le plus qu'ils pouvoient. De-là vient que la proſe

angloiſe reſſemble ſi fort à la proſe françoiſe, qu'il n'y a rien de ſi aiſé que de bien rendre en françois la plupart des livres anglois, ſur-tout les hiſtoriens & les romanciers. On voit qu'une des deux langues a été diſciple de l'autre; & aſſurément la prévention la plus outrée ne dira pas que ce ſoit la langue françoiſe.

Une autre obligation que les Anglois eurent à notre nation, c'eſt que la révocation de l'édit de Nantes fit paſſer dans leur île un grand nombre de réfugiés François, & avec eux, nos mœurs, nos arts, notre luxe, notre langage. Pluſieurs auteurs François aſſez eſtimables, écrivoient en Angleterre, & avoient des liaiſons ſuivies avec les gens de lettres de ce pays-là. Mais qu'on écarte tout préjugé, & qu'on liſe les meilleurs proſateurs du règne de la reine Anne; n'eſt-il pas viſible que leurs penſées, leurs tours, l'élégance qu'ils recherchent, la ſageſſe du ſtyle où ils viſent, ſont calqués ſur la proſe françoiſe?

Dans la poéſie, c'eſt autre choſe. Les deux nations diffèrent davantage, parce

que les Anglois avoient des poëtes dans un tems où leurs lettres étoient peu en relation avec les nôtres. Ainſi ſans apprécier le mérite reſpectif de la poëſie des deux nations, nous conviendrons qu'elles ne ſe reſſemblent ni dans le fond des idées, ni dans le ton des couleurs. C'eſt ce qui fait qu'on a infiniment de peine à traduire en françois, les poëtes Anglois.

Une autre cauſe qui hâta le progrès des lettres angloiſes, ce furent les ſuccès de la nation déjà maîtreſſe ſur toutes les mers. J'y ajouterai cette paſſion des voyages, ce goût de l'antiquité, ces bonnes études qui faiſoient des hommes raiſonnables & des eſprits juſtes, ce penchant à la méditation, aidé du ſpectacle de tant de peuples & de contrées dont l'Anglois rapportoit la connoiſſance dans ſon pays.

Les gens de lettres voyageoient auſſi, ou tout au moins, ils vivoient, ils converſoient avec ceux de leurs compatriotes qui avoient voyagé. Ils s'accoutumoient à cet eſprit de comparaiſon d'où réſulte la véritable ſcience; ils avoient ſans ceſſe

ſous leurs yeux, le monde ancien & le monde nouveau : leur eſprit en les rapprochant, formoit de nouvelles combinaiſons d'idées qui répandues dans la maſſe de la ſociété, obligeoient les auteurs à s'inſtruire eux-mêmes, avant de prétendre à l'honneur d'inſtruire les autres.

D'ailleurs c'eſt une choſe connue que l'éducation eſt meilleure en Angleterre que par-tout ailleurs. Les univerſités ſont aſſez éloignées de la capitale pour n'en pas reſpirer l'air contagieux & mortel pour les études ſérieuſes. Les jeunes gens à l'abri de la diſſipation, renfermés dans le cercle de leurs devoirs, animés par l'eſpérance d'être un jour quelque choſe dans leur nation, ſe livrent aux travaux les plus pénibles, & s'y livrent avec délices. L'ardeur du premier âge eſt conſacrée à la paſſion de l'étude : le jeune homme d'une condition inférieure voit les plus grands noms à côté de lui, les plus hautes deſtinées ſubir la même loi, lui donner l'exemple de l'aſſiduité au travail & de toutes les vertus. Dans ces

académies vraiment utiles & ſi juſtement célèbres, il ſe forme ſouvent entre une jeuneſſe d'états fort diſproportionnés, des liaiſons qui durent autant que la vie, un intérêt d'amitié qui ſupplée dans le beſoin aux largeſſes que les ſavans reçoivent des princes dans d'autres pays de l'Europe. Si d'autres encouragemens ſe joignent à ceux-là, les Anglois conſerveront leur poids dans la balance littéraire. Cela leur eſt d'autant plus facile qu'ils ne ſont point aſſujettis à l'empire de la routine, & qu'ils peuvent varier à l'infini la forme de leurs productions. Mais il eſt des principes de goût dont il ne faut point s'écarter. La route eſt frayée par les bons modèles. Les anciens qu'on étudie tous les jours, n'ont eu pour but que d'attacher l'eſprit à des idées intéreſſantes & utiles. Toutes les fois qu'on en préſentera de telles aux hommes, on ſera sûr de leur plaire, parce qu'ils tiennent à leurs intérêts. C'eſt d'après des principes d'utilité bien entendue, qu'il faudroit diriger tous les travaux de l'eſprit humain.

CHAPITRE VIII.

De l'Allemagne.

Les lettres ne pénétrèrent point en Germanie avec les Romains qui eux-mêmes ne pouſsèrent pas bien avant leurs conquêtes dans cette vaſte région. Les Germains défendus par des marais & des bois impraticables, laiſsèrent leurs ennemis retranchés ſur les bords du Rhin & du Danube, franchirent ces barrières, quand ils en eurent le pouvoir, & renverſèrent enfin cet Empire qui les avoit menacés d'une deſtruction totale. Livrés aux ſoins de leurs troupeaux & occupés de leurs guerres, les Germains avoient des chanſons militaires où ils célébroient les exploits de leurs capitaines, & s'entr'exhortoient à les imiter. C'étoit leur ſeule littérature, car il eſt douteux qu'ils fiſſent uſage de livres, & qu'ils connuſſent l'art de tracer des caractères. Ce qui le prouve, c'eſt la peine qu'ils eurent à vouloir apprendre

quelque

quelque chose, quand la conquête les eut établis dans des pays où l'on savoit lire & écrire. Ils regardoient ces occupations comme le partage des esclaves; ils ne vouloient que la guerre, & ce préjugé barbare se perpétua long-tems dans la noblesse européenne issue des nations germaniques.

Nous passerons légèrement sur les siècles d'ignorance qui furent le tems où la Germanie fut convertie à la religion chrétienne. Le culte n'y fut jamais bien éclairé, aussi les novateurs du seizième siècle trouvèrent-ils plus de facilité à séduire les Allemands que d'autres nations de l'Europe. A la renaissance des lettres, les Germains se livrèrent avec une ardeur infatigable aux travaux des commentateurs. Ils firent des vers latins un peu moins bien que les Italiens & les François; ils dédaignoient leur langue comme trop dure & trop grossière. Ils étoient d'ailleurs agités par des divisions intestines, des guerres continuelles qui ne leur laissoient point le loisir de se polir & de cultiver leur langage.

Le siècle de Louis XIV contribua encore à retarder les progrès de la littérature allemande. Comme le pays est partagé en un grand nombre de petits états qui ont chacun leur cour, la fortune prodigieuse de la langue françoise la fit adopter de tous ces princes. L'allemand fut laissé au peuple & à quelques gens de lettres qui eurent le courage d'écrire dans leur langue malgré le discrédit où elle étoit tombée. Mais ces travaux, faute d'émulation & de récompense, n'étoient point poussés avec beaucoup d'activité. Quelques poésies communes & quelques livres d'usages composoient la littérature de cette grande nation. Ce fut seulement vers le milieu de ce siècle que les Allemands commencèrent à regarder autour d'eux, & qu'environnés de nations qui avoient chacune des chef-d'œuvres dans leur langue, ils se demandèrent à eux-mêmes si la leur ne pourroit point en avoir aussi. Ils avoient la connoissance des anciens & un dictionnaire très-riche, une manière de former leurs mots, qui tenoit du génie de la langue

grecque : ils liſoient les écrits modernes, & voyoient dans les Anglois, une de leurs colonies dont la langue atteſtoit l'émigration & faiſoit honneur à ſa métropole. Ils réſolurent donc de tirer l'allemand de l'obſcurité injuſte où il languiſſoit. Les premières tentatives furent heureuſes. Deux hommes de génie nés dans les montagnes de la Suiſſe, Geſner & Haller, firent briller un nouveau jour aux yeux de l'Europe étonnée. L'un réunit dans ſes compoſitions paſtorales, les graces de Théocrite, la naïveté de Longus & la ſenſibilité de Virgile ; l'autre écrivit en vers ſur les mœurs des peuples ſimples au milieu deſquels il vivoit, laiſſa errer ſa plume ſur quelques tableaux champêtres, eſquiſſa même quelques peintures morales qui lui valurent tout à coup une grande réputation.

Geſner qui a été traduit dans toutes les langues de l'Europe, rendit les champs dignes de la vertu, ce que les anciens n'avoient pas fait dans leurs églogues. Nous ne voyons dans Virgile & dans Théocrite,

que des peintures de la vie paſtorale, des ſentimens d'amour ou de douleur qui agitent le cœur des bergers. Il n'eſt point venu dans l'eſprit de ces poëtes de joindre aux tableaux de ces mœurs ſimples, la peinture des vertus morales, du ſentiment d'une bonne action, de la piété filiale, de la compaſſion pour les malheureux, du ſupport mutuel, de la reconnoiſſance, d'un amour fondé ſur l'eſtime que donne l'exercice de ces vertus. Combien le tableau des champs n'eſt-il point animé par ces délicieuſes peintures? Quelle ſource inépuiſable pour le poëte qui connoît le cœur humain, & l'impreſſion que fait ſur lui la bonté! C'eſt ce que Geſner a ſenti, & comme il avoit l'ame tendre & une belle imagination, l'idylle s'eſt perfectionnée ſous ſa plume; elle eſt devenue une école d'humanité, une ſcène touchante dont le théâtre ſe trouve placé dans les bois, ſur les bords des ruiſſeaux, dans une cabane champêtre, loin de la corruption & du luxe des grandes villes, où les paſſions étouffent les ſentimens de

la nature & empêchent que ſa voix ne ſoit entendue du cœur.

Le ſuccès prodigieux des ouvrages de Geſner, qui reſpirent par-tout la nature; ſon Daphnis, ſon premier Navigateur, ſes Drames champêtres, ſa Mort d'Abel, ont donné à l'Allemagne un genre de gloire qui étoit inconnu en Europe. Cette manière de peindre n'exiſtoit pas; il falloit un peuple ſimple & de bonnes mœurs pour produire un tel poëte : il falloit à ce poëte une philoſophie douce & bienveillante, un coup-d'œil obſervateur, un cœur aimant qui embellît les ſcènes champêtres par le charme de la vertu. Combien la campagne n'eſt-elle pas plus riante, quand on y porte de tels ſentimens! Si l'on y trouve des êtres malheureux, on les ſoulage; ſi l'on y rencontre des êtres heureux, on y eſt bien autrement affecté de leur bonheur.

On peut dire que Geſner a été l'auteur d'une grande révolution dans la poëſie paſtorale. L'effet qu'il a produit ne s'eſt point borné à l'idylle; il s'eſt étendu aux

ſpectacles qui repréſentent les mœurs de la campagne; on y a fait entrer la vertu; elle en eſt ſouvent devenue la baſe : cette inſtruction a été également utile aux particuliers & aux princes qui ne voyoient auparavant dans la peinture des champs que des images de bonheur trop oppoſées à ce qu'on y trouve ordinairement, la misère, la faim & tous les malheurs qui naiſſent de la mauvaiſe adminiſtration. Geſner a donc été un poëte vraiment utile à l'eſpèce humaine. Il doit s'applaudir avec tranſport, du bien qu'il a fait. Il ſeroit à ſouhaiter que la poéſie fût toujours tournée vers un but auſſi utile. Que l'on voye ce qu'elle peut dans d'autres genres plus relevés, par ce qu'elle a fait dans un genre auſſi ſimple que celui de l'idylle.

L'exemple de Geſner a influé ſur l'Allemagne. Une foule de poëtes ont embouché le chalumeau champêtre. Pluſieurs ſe ſont diſtingués : on les cite avec honneur dans leur nation. Mais on leur reproche en d'autres pays, d'être diffus dans leurs deſcriptions, de vouloir tout peindre, de

ne faire grace au lecteur ni d'une feuille ni d'une fleur, de délayer leurs idées paſtorales dans un verbiage ſouvent ennuyeux. Si ce reproche eſt fondé, il eſt tems de ſe corriger, & les Allemands doivent ſe garder de leur trop grande abondance. Tout ce qu'on dit de trop eſt fade & rebutant. Il eſt des choſes qu'il ne faut toucher que légèrement, de peur de leur faire perdre leur fleur. Les tableaux champêtres ſont de ce genre. Une ſeule circonſtance bien choiſie, une image bien préciſe en dit plus qu'une longue deſcription qui nous ôte le plaiſir de ſuppléer les objets environnans que le poëte auroit dû laiſſer deviner à notre imagination. Son tort eſt de n'avoir pas ſu arrêter la ſienne.

Nous voyons dans les poéſies de Kleiſt ce caractère de ſimplicité que nous avons remarqué dans Geſner. Kleiſt avoit l'ame élevée & le goût antique. Une choſe qui charme dans ſon admirable poëme du Printems, c'eſt de lui voir tracer un tableau ſi pathétique des horreurs dont la guerre afflige l'humanité, lui qui n'eſpéroit

ſon avancement que de la guerre, & qui mourut les armes à la main en combattant pour le grand Frederic dont la lyre a honoré la mémoire de ce jeune & brave guerrier par des vers dignes de Tirtée ou d'Homère. Les poéſies de Kleiſt ſont en petit nombre. Mais que fait à ſa gloire d'avoir été arrêté au milieu de ſa courſe? l'Allemagne le comptera toujours parmi ſes plus grands & ſes plus aimables poëtes.

Haguedorn a charmé ſa patrie par des chanſons pleines de naturel, & ſouvent accompagnées de grace. Il a fait quelques Epîtres morales dans le goût de Pope, imité des fables de la Fontaine, écrit quelques Contes agréables. Mais il eſt moins heureux dans les imitations que dans les ouvrages où il ne s'eſt ſervi que de ſon génie.

Gleim eſt devenu l'Anacréon de l'Allemagne en chantant comme il étoit inſpiré. Sans attacher de l'importance à des bagatelles, il a laiſſé à ſa muſe la liberté d'adapter un air à un ſentiment doux, à une penſée folâtre. Ces petites chanſons

qui ne ſont point préparées, ont plus de verve & ſe rapprochent davantage du génie antique. C'eſt le mérite des pièces anacréontiques de Gleim.

L'Allemagne entière a retenti des louanges de Klopſtock, auteur du poëme de la Meſſiade, où l'on admire de grandes beautés de ſtyle, mais dont les fictions ne ſont pas du goût de tous les eſprits. D'ailleurs on dit qu'il y règne un ton de mélancolie trop monotone, que la ſenſibilité y eſt trop diffuſe, que l'auteur s'eſt écarté du génie des anciens, ſi ſoigneux de varier leurs tableaux. Cet ouvrage n'a pas eu à beaucoup près en Europe le ſuccès du poëme de Milton.

Wieland, auteur fécond & eſtimé, a écrit prodigieuſement en vers & en proſe. Il faut qu'il ait eu une inconcevable facilité pour mettre au jour tant d'ouvrages ſur des ſujets ſi différens. Il me ſemble qu'un de ſes torts, ſur-tout dans la proſe, eſt d'avoir trop imité le ſtyle françois. Il y a des nuances qui diſtinguent les nations. Il faut ſe tenir au caractère de la ſienne.

Gellert, homme de mérite & professeur à Leipsick, est un de ceux qui ont le plus contribué au renouvellement des lettres allemandes par ses leçons autant que par ses exemples. On lit ses fables avec plaisir; elles ont de la facilité & du naturel. Ses Lettres sont pleines d'une philosophie douce & aimable. Sa vie écrite par Crammer, est moins la vie d'un homme que l'histoire de la vertu.

Lessing dont on connoît en France les Apologues & quelques pièces de théâtre, passe pour un des premiers écrivains de l'Allemagne. Ses Apologues sont dans le goût de ceux d'Esope; ils en ont la brièveté & la précision. Ses pièces de théâtre les meilleures, sont formées d'après le modèle du théâtre anglois. Elles sont écrites en prose, ne manquent point d'intérêt: mais ce sont plutôt des drames que des tragédies.

Il est moins heureux dans la comédie qui jusqu'ici ne paroît pas avoir fait en Allemagne d'assez grands progrès. Les peintures de mœurs n'en sont point assez

vives ni assez piquantes. Les plaisanteries y manquent d'une certaine grace. On y trouve rarement ce comique de situation dont Molière a été un si excellent modèle parmi nous.

Faut-il que je dise mon avis sur le théâtre allemand ? Il me semble qu'il avoit bien commencé pour la forme dramatique, & que son malheur est d'avoir eu pour premier auteur un Gotsched, homme sans génie, qui copioit servilement les pièces de Corneille & de Racine. La platitude de son style dégoûta l'Allemagne d'un genre qui lui convenoit mieux que celui qu'elle a adopté depuis. Ce pays où les cours des princes sont si multipliées, où le goût doit être plus délicat, au moins dans les cours, auroit dû adopter la tragédie françoise. D'ailleurs le génie des Allemands, qui se rapproche beaucoup de celui des Grecs pour la simplicité, qui est très-sensible à l'harmonie, auroit mieux traité la tragédie telle que nous l'avons d'après le théâtre des Grecs dont nous faisons gloire d'être les disciples. La ma-

jeſté des vers convient à la tragédie; nous ſommes convaincus parmi nous qu'elle ne peut s'en paſſer, & qu'il faut qu'ils ſoient beaux pour faire une impreſſion forte & durable ſur les ſpectateurs. Nous exigeons encore une obſervation ſcrupuleuſe des bienſéances. Tout cela forme un ſpectacle plus noble & plus régulier que celui auquel les Allemands ſemblent donner la préférence. Peut-être qu'il viendra dans ce pays un homme de génie qui ramenera ſa nation au goût du théâtre des Grecs, le ſeul qui ait fixé le choix de l'Italie & de la France, nations éclairées ſans doute & auxquelles on ne peut au moins refuſer la prééminence du goût.

L'Allemagne a des livres de proſe bien écrits, tels que les Satyres de Rabener qui s'eſt propoſé Swift pour modèle. En attaquant les ridicules & certains uſages biſarres de ſa nation, ſon ſtyle a du ſel & du piquant; mais le goût de l'imitation y paroît trop. Fielding en imitant Cervantes, & Fenelon en écrivant d'après Homère, ont une manière qui leur eſt pro-

pre. En fait d'ouvrages d'esprit, la copie ne plaît guère, quand elle est trop exactement calquée sur l'original.

Les Allemands n'ont point encore dans leur langue d'historien qu'on puisse citer auprès d'Hume, de Robertson, de Vertot & de Voltaire. Leur littérature est peut-être trop récente. Souvenons-nous que la Grèce avoit depuis long-tems des poëtes avant d'avoir un seul historien.

La critique a fait des progrès en Allemagne. On cite avec éloge les ouvrages de Bodmer. Il y a quelques romans qui sont estimés, des écrits de morale & de philosophie qui ont mérité d'être traduits dans les autres langues de l'Europe. Les Allemands eux-mêmes ont fait des traductions de tous les ouvrages dont la réputation est établie. Plusieurs de ces traductions passent pour être bien faites, & doivent servir à avancer le règne du goût.

Nous avons parlé d'après nos vues & sans partialité, d'une littérature qui n'existe que depuis quarante ans. Nous ne prétendons point donner nos opinions

pour un jugement irréfragable. Nous les ſoumettons en ceci comme en tout le reſte, à l'examen des gens éclairés. Les préventions nationales ſont grandes & chatouilleuſes : on craint toujours d'avoir manqué de ménagement, lors même qu'on eſt ſans préjugé, & qu'on ne cherche que la vérité. Mais il y a du courage à la dire telle qu'on la ſent, & c'eſt la loi que nous nous ſommes preſcrite dans cet ouvrage. Si l'on nous accuſe avec aigreur, nous nous retrancherons dans un ſilence modeſte. Si l'on nous fait appercevoir que nous nous ſommes trompés, nous aurons la bonne foi d'en convenir, & de réformer nos jugemens.

CHAPITRE IX.

DES AUTRES NATIONS DE L'EUROPE.

IL y a deux langues en Europe qui n'ont encore rien produit de bien remarquable en littérature, la langue eſclavonne & celle des Grecs modernes. La raiſon en eſt que l'une eſt parlée par des peuples civiliſés depuis peu de tems, ou trop occupés de leurs guerres, ou diſtraits par les langues des autres nations qu'ils ont préférées à la leur. L'autre gémit ſous le joug de l'eſclavage, ainſi que le peuple qui s'en ſert. Il n'eſt donc point étonnant qu'elle ne rappelle point à nos eſprits les charmes d'Anacréon & d'Homère. Il ſeroit poſſible qu'une révolution lui rendît quelque choſe de ſon premier éclat. La langue grecque moderne eſt douce, harmonieuſe, riche & moins détournée du grec antique,

que l'italien ne l'eſt du latin. Les peuples qui parlent cette langue, ont conſervé beaucoup de choſes de leurs formes primitives. C'eſt preſque la même ſimplicité, le même goût pour la nature, cette ſenſibilité exquiſe de cœur & d'organes, qui prêtoit tant de charmes aux productions des anciens Grecs. Dans le plaiſir, dans la douleur, on croit encore entendre la douce voix de Sapho ou les plaintes ſi bien exprimées par les chœurs des tragédies d'Euripide. C'eſt une obſervation que M. Guis a faite dans ſon voyage de la Grèce, & qui ſe trouve juſtifiée par le témoignage d'autres voyageurs.

Les Grecs modernes privés du ſecours de l'inſtruction, ne connoiſſent guère les richeſſes de leur ancienne littérature, ne peuvent pas faire un grand uſage de leurs talens naturels. Cependant il y a d'eux des chanſons pleines de graces & d'élégance : j'en ai vu une entre les mains d'un homme de lettres qui avoit été long-tems dans ce pays-là : je croyois lire une ode d'Anacréon, tant il y avoit peu de différence !

rence pour le langage & la manière de rendre les sentimens.

Il est vrai que le mêlange des vainqueurs avec les vaincus a altéré jusqu'à un certain point le caractère primitif. Les Grecs frappés sans cesse du spectacle des mœurs turques, ont pris quelque chose du goût de la nation dominante qui a aussi ses poëtes, ses conteurs & ses chansonniers. Les Turcs ont imité la littérature des Arabes, le langage trop figuré des peuples orientaux; & ces défauts ont un peu altéré le génie naturel des Grecs. Mais ces taches disparoîtroient, s'ils avoient enfin commerce avec les anciens & les nations éclairées de l'Europe. Cet instinct du bon goût inné dans un pays qui a créé les arts de l'esprit, se remontreroit dans toute sa force avec la liberté & l'aisance qui en est la suite. Peut-être on verroit des poësies & des écrits dignes des plus beaux tems de la Grèce, une raison égale à celle des peuples du Nord, & une sensibilité plus exquise que la leur.

Quoique la langue grecque ait perdu

ſa proſodie, elle a conſervé infiniment d'avantages ſur les autres langues vivantes. Les verbes auxiliaires n'y ſont pas une partie eſſentielle du langage comme dans nos idiômes; & l'on ſait combien ces verbes rallentiſſent la marche rapide de la penſée. Tandis que le vers d'Homère qui en eſt dégagé, vole comme un trait; les vers par leſquels on veut le traduire, ſe traînent ſouvent avec peſanteur. Il faut pour ſuppléer à l'indigence de nos langues, mettre au préſent ce que le poëte ancien a mis au paſſé, & les nuances du ſtyle, la penſée de l'auteur original, n'eſt plus la même. Cet inconvénient ſe fait ſentir encore quand nous travaillons d'après nous. Gênés par nos verbes auxiliaires, nous n'avons pas la même facilité de rendre avec grace, avec énergie nos penſées & nos ſentimens, ſur-tout lorſque nous écrivons en vers.

Maintenant ſuppoſons qu'une heureuſe révolution ramène les lettres dans la Grèce; aux avantages de leur langue, les Grecs joindront ceux de leur ſol, de leur ſen-

sibilité naturelle & les connoissances acquises & perfectionnées dans le reste de l'Europe. Une nouvelle tragédie plus attachante que celle d'Euripide & de Sophocle, naîtra peut-être dans ces beaux climats. Il y aura des Hérodote & des Thucydide; la philosophie reprendra un ton plus juste dans les questions de physique, que celle du précepteur d'Alexandre; dans la morale, elle surpassera les sublimes préceptes que nous ont laissé les Platon & les Xénophon.

Il est donc tout au moins permis de se livrer à cette illusion. Quel est l'amateur sensible des arts qui ne regrette de voir leur patrie dévastée & livrée à la plus stupide ignorance? En parcourant les ruines d'Athènes, de Rhodes & de Milet, le voyageur ne peut retenir ses larmes. Il déplore la fatalité des choses humaines qui ne laisse voir que les cadavres de ces villes. Il cherche les cendres des grands hommes qui les illustrèrent, & il ne les trouve pas. Des peuples dégénérés occupent cette terre classique; ils ignorent

jusqu'aux noms des ruines qu'ils foulent aux pieds. Leurs yeux ne se sont jamais ouverts sur les monumens du génie de leurs ancêtres placés avec tant d'honneur dans les fastes de l'esprit humain, & auxquels l'Europe savante rend un culte presque religieux.

Oh ! avec quel transport la génération affranchie qui viendroit à les connoître, saisiroit ces traits de génie qu'ils ont répandus dans leurs ouvrages ! Comme elle s'enthousiasmeroit pour ces peintures vivantes d'une nature aussi parfaite que les marbres qui nous restent de ce tems-là ! Quelle explosion le génie ne feroit-il point dans la Grèce, après y avoir été comprimé pendant des siècles ! Voilà des richesses nouvelles que l'Europe a droit d'espérer. Ce sont des mines abandonnées dont les fouilles rendroient des monceaux de l'or le plus pur. Un jour viendra, n'en doutons pas, où ce pays inculte portera les fruits de la sagesse & des arts. Apollon reconnoîtra encore ces montagnes, ces fleuves, ces vallées qui lui furent si chères.

La muſe de l'hiſtoire parcourra encore toutes les places où elle a laiſſé l'empreinte ineffaçable de ſes crayons; & le génie de l'invention planant ſur les têtes des Grecs réveillés de leur aſſoupiſſement, leur montrera de nouvelles mœurs à ſaiſir & de nouveaux peuples à peindre.

La langue eſclavonne qui eſt parlée dans beaucoup de contrées, & qui eſt la langue dominante de l'empire de Ruſſie, n'a pas juſqu'ici produit des auteurs qui aient fixé l'attention de l'Europe ſavante. La civiliſation de l'Empire ruſſe étoit trop récente, & depuis Pierre premier, ce peuple occupé à s'inſtruire dans l'art militaire & à ſe réformer chez lui, n'a pu faire de grands progrès dans les lettres. D'ailleurs la partie la plus noble & la plus éclairée de la nation a adopté de préférence la langue françoiſe qui y eſt fort répandue ainſi que les auteurs qui lui ont donné la prépondérance ſur les autres langues de l'Europe. Mais aujourd'hui que l'on a formé une académie ruſſe à Saint-Pétersbourg, que l'on paroît s'occuper

du langage & des moyens de le perfectionner, il eſt à croire que les Ruſſes prendront leur rang dans le monde littéraire comme ils l'ont pris dans le monde politique. Ils auront ſans doute beaucoup à peindre, puiſqu'ils règnent dans une immenſe étendue de pays peuplés de nations différentes de mœurs, de religion & de langage, ne reſſemblant en rien aux nations européennes, & prêtant davantage aux peintures originales. Quel vaſte champ pour la poéſie, l'hiſtoire, la philoſophie & toutes les branches des connoiſſances humaines! Que de traits neufs réſulteroient de la comparaiſon de ces peuples à peine connus, avec ceux que nous connoiſſons! Le génie ne manque point en Ruſſie; ce qu'on a déjà vu de cette nation, le prouve ſuffiſamment. Ils ont dans leur langue des poéſies qu'ils eſtiment, & dont le mérite ſe ſoutient dans les traductions. A meſure que la langue eſclavonne ſe perfectionnera & qu'il paroîtra de bons ouvrages, l'Europe ne ſera point pareſſeuſe à s'en emparer & à leur donner un cours

qui eſt la plus douce récompenſe du génie, & qui contribue plus qu'on ne croit à la célébrité des peuples.

CHAPITRE X.

DE LA LITTÉRATURE DES ARABES.

Nous parlerons dans ce chapitre de la littérature des Arabes, à cause du rapport qu'elle a eu avec celle de l'Europe, dans le tems que nos lettres ont commencé à se former. Les Arabes avoient des poëtes & des orateurs avant Mahomet. Cette nation spirituelle à qui ses occupations donnoient beaucoup de loisir, étoit fort sensible aux beautés d'imagination, aimoit les fables & les contes, faisoit des vers rimés, & c'est d'elle peut-être que nous avons reçu la rime. Appliqués à la vie pastorale, les Arabes avoient le tems de penser, de rêver, de méditer. Ils chantoient les troupeaux, le calme d'une vie paisible qui n'étoit troublée que par les douces inquiétudes de l'amour. Nés sous un ciel brûlant, leurs imaginations étoient

enflammées, leur ſtyle exagéré, véhément comme leurs ſenſations, leurs images ſouvent giganteſques. Commerçans autant que paſteurs (car l'Arabie eſt le premier pays de la terre où il y ait eu du commerce), ils connoiſſoient beaucoup de contrées & ſavoient les décrire; cela donnoit plus d'étendue à leur eſprit & à leurs ouvrages. Les comparaiſons priſes du négoce & des animaux qui y ſervent, ſont auſſi fréquentes chez eux, que celles des troupeaux, de la gazelle, des autres quadrupèdes & des oiſeaux les plus communs dans leur pays.

Quelques défauts du génie des Arabes ont paſſé dans la littérature des nations européennes qui avoient plus de rapport avec eux, dans le tems de la renaiſſance des lettres. Ces défauts ſeront peut-être des ſiècles à ſe déraciner, tandis qu'il n'a fallu qu'un inſtant pour les introduire dans ces langues.

La grande révolution de la littérature arabe ſe fit ſous Mahomet & les califes ſes ſucceſſeurs. Mahomet avoit beaucoup d'éloquence; il y paroît par ſon Alcoran,

ouvrage décousu, mais plein de verve & de génie. Les califes prédicateurs & souverains, n'étoient pas moins jaloux de la gloire de l'éloquence que de leur autorité; le même goût règnoit chez leurs lieutenans, & c'étoit à qui se signaleroit davantage dans l'art de parler & d'écrire. D'un autre côté, les poëtes naissoient en grand nombre. Avec une langue extrêmement riche & qui ne gênoit pas beaucoup ceux qui se mettoient à composer, il étoit facile de faire des vers, & l'Arabie en fut inondée ainsi que les autres régions où les Arabes s'établirent. Comme ils fondèrent des collèges dans toute l'étendue de leur empire, en Syrie, en Afrique, en Espagne, en Perse & par-tout où ils dominoient, il y eut une multitude d'auteurs, historiens, romanciers, conteurs, philosophes, médecins, mathématiciens, astrologues (car ils eurent toujours beaucoup de prédilection pour l'astrologie); leurs fausses sciences leur corrompirent le goût vers le dixième siècle; ils auroient été plus loin, s'ils s'en étoient tenus à

leurs lumières naturelles & à la ſenſibilité qu'ils avoient apportée de leur pays. Mais Ariſtote tomba par malheur entre leurs mains. Ils en traduiſirent les livres, non pas les meilleurs, mais ceux qui avoient rapport à la métaphyſique & aux principes de ſa philoſophie, aujourd'hui univerſellement décriés. Les Arabes abandonnèrent alors cette littérature brillante & récréative qui nous charme encore dans quelques-uns de leurs poëtes & de leurs conteurs.

La doctrine des génies, des fées, étoit par-tout mêlée dans leurs livres. C'eſt d'eux que l'Europe l'a reçue; c'eſt faire trop d'honneur à d'autres nations que de la leur attribuer.

Ils eurent des hiſtoriens qui attachèrent par la naïveté des récits, mais à qui leur imagination a ſouvent groſſi les objets. Accoutumés à un reſpect approchant de l'adoration pour les dépoſitaires du pouvoir, les épithètes d'invincible, de formidable ne leur coûtent rien. Il paroît qu'ils ont ſouvent altéré la vérité à deſſein,

que d'autrefois ils n'ont vu les événemens qu'au travers le prisme de leurs préjugés. Remarquons que les mêmes taches ont long-tems déparé les histoires européennes.

Depuis la chûte de la puissance des Arabes, cette nation s'est renfermée dans les limites naturelles de son pays, où elle vit aujourd'hui à-peu-près comme elle vivoit dans l'antiquité, changeant souvent de domicile pour trouver des sources & faire paître ses troupeaux, menant une vie patriarchale sous des tentes, se réunissant quelquefois pour piller les caravannes, & troublant ainsi le commerce au lieu de s'y appliquer elle-même. Elle a encore des poëtes qui connoissent les modèles les plus estimés dans leur nation. Elle n'a jamais entendu parler de notre littérature d'Europe; elle ne soupçonne pas même que nous ayons quelque obligation de nos arts à ses ancêtres. Les beautés, les défauts sont toujours les mêmes dans les littérateurs arabes. Il n'y a que la communication des peuples qui établisse le vrai goût; & cette communication ne

ſauroit exiſter entre un peuple iſolé & d'autres peuples voiſins plus ignorans & plus barbares.

Cependant la langue arabe eſt fort étendue. Que de contrées de l'Orient où elle eſt la langue la plus connue & la plus polie ! elle règne ſur la plus grande partie des côtes d'Afrique, & il eſt poſſible qu'elle y retrouve un jour les traces de ſon ancienne ſplendeur. Il ſeroit à déſirer que l'on nous communiquât les richeſſes littéraires de cette nation conquérante & éclairée. Ce que des traductions bien faites nous en ont appris, excite le déſir d'en voir davantage. La littérature ne peut que gagner à ces nouvelles lumières. La nature s'y montre ſous des formes particulières à ces peuples. C'eſt une variété de plus dans le genre des ouvrages d'eſprit, qui comme ceux de la nature, ne ſauroient être trop variés.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de M. le Garde des Sceaux, un manuscrit intitulé: *Tableau des Révolutions de la Littérature ancienne & moderne, par M. l'Abbé* DE COURNAND, *Lecteur du Roi & Professeur de littérature françoise au Collège Royal.* On voit dans cet Ouvrage, que l'Auteur a lu avec fruit les meilleurs auteurs tant de l'antiquité, que les modernes; qu'il joint à un jugement sain & à une critique éclairée, un ton de décence, d'honnêteté & d'impartialité qui ne peuvent que faire honneur au cœur & à l'esprit de M. l'Abbé DE COURNAND. Je crois en conséquence que l'impression de son Ouvrage peut en être permise.

A Paris, ce 10 Novembre 1785.

Signé, DUDIN, Censeur royal.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre amé le sieur Abbé DE COURNAND, notre Lecteur & Professeur de littérature françoise au Collège royal; Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public *le Tableau des Révolutions de la littérature ancienne & moderne:* s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis &

permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter, par tout notre Royaume : Voulons qu'il jouiſſe de l'effet du préſent Privilége, pour lui & ſes hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à perſonne ; & ſi cependant il jugeoit à propos d'en faire une ceſſion, l'acte qui la contiendra, ſera enregiſtré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la ceſſion ; & alors par le ſeul fait de la ceſſion enregiſtrée, la durée du préſent Privilége ſera réduite à celle de la vie de l'Expoſant, ou à celle de dix années à compter de ce jour, ſi l'Expoſant décede avant l'expiration deſdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conſeil, du 30 Août 1777, portant Réglement ſur la durée des Priviléges en Librairie. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de celui qui le repréſentera, à peine de ſaiſie & confiſcation des exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état, en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons : A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du préſent Privilége ; qu'avant de l'expoſer en vente,

le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMÉNIL, Commandeur de nos Ordres; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMÉNIL: le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses hoirs pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, &c. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris, le huitième jour de Mai, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-six, & de notre Règne le douzième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 485, fol. 511, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilége, & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf Exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil du 16 Avril 1785. A Paris, le 10 Mars 1786.

Signé, LE CLERC, *Syndic.*

De l'Imprimerie de CHARDON, rue de la Harpe.